
UNI[redacted]EK GENT

CONQUETES DU GRAND CHARLEMAGNE, ROI DE FRANCE.

Avec les faits héroïques des douze Pairs de France & du grand Fierabras; & le combat fait par lui contre le petit Olivier qui le vainquit; & des trois frères qui firent les neuf épees; dont Fierabras en avoit trois pour combattre contre ses ennemis; comme vous le verrez ci-après.



A TROYES,

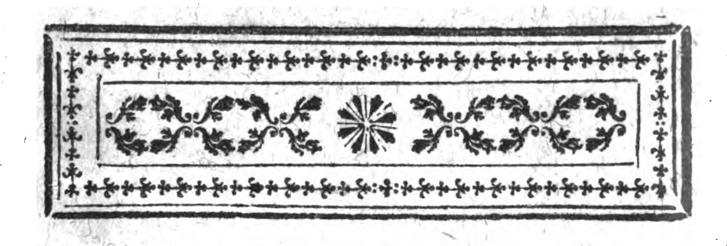
Chez GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

Les quatre premiers Chapitres de ce Livre contiennent un traité du commencement de la France, & du règne du Roi Clovis.

NOus lisons dans l'Histoire des Troyens, qu'après la destruction de leur Ville, il y eut un Roi, nommé Francus, qui étoit compagnon d'Enée, & lequel, en partant de Troyes, vint en la Région de France. Il commença à y régner en prospérité, & pour la grande félicité de son nom, il fit une Cité à qui il donna le nom de France, qui fut par la suite celui de toute la Région.

Quand donc la France fut élevée en Majesté Royale, Pyramus fut le premier, lequel régna cinq ans sur les Français : Mercurius trente-deux ans : Pharamon, dix-sept ou dix-huit ans : Mérouée, dix ans : Childéric, vingt-six : le septième, fut Clovis, premier Roi Chrétien, lequel régna sur les Français, l'an de Notre-Seigneur quatre cent quatre-vingt-quatre ans. Je vais un peu faire mention de sa conversion miraculeuse.





CONQUETES DU GRAND CHARLEMAGNE, ROI DE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Comme le Roi Clovis épousa sainte Clotilde, fille du Roi de Bourgogne.

PEndant ce tems, il y avoit un grand Roi en Bourgogne, nommé Guldendus lequel avoit quatre fils, qui étoient âgés. Le premier avoit nom Agabondus, qui succéda au Royaume, & tua l'un de ses frères nommé Childérie, qui avoit deux filles, & fit noyer sa femme; & l'ancienne fille, qui avoit nom Troesne, la fit bannir de son pays, & l'envoya en habit dissimulé; l'autre, avoit nom Clotilde, & la retint avec lui. Durant ceci, le Roi Clovis qui croyoit avec ses sujets aux Idoles, envoyoit très-souvent ses messagers en Bourgogne, qui voyant la grande prudence, beauté & discrétion de Clotilde, en firent récit au Roi Clovis, lequel étant bien informé de la grande beauté & sagesse d'icelle, fut curieux de transmetre

des Hérauts à Agabondus, oncle de Clotilde, pour l'avoir en mariage. En ce tems Clovis avoit vers lui un subtile homme nommé Aurélien qui, par le commandement du Roi, vint où étoit cette fille, & se mit en habit de pauvre & dissimulé, & laissa ses compagnons dans les bois avec ses bons habits; il vint pauvrement devant la Maîtresse Eglise de ce lieu le jour d'une bonne fête, & se mêla avec les pauvres pour recevoir l'aumône. Quand l'office fut fini, cette fille Clotilde, selon sa coutume, au sortir de l'Eglise, commença à donner l'aumône aux pauvres gens. Quand elle vint à Aurélien, elle lui donna une pièce d'or; lui, comme bien content, baisa la main de la Dame. Lorsqu'elle fut en sa chambre, elle commença à penser à ce pauvre qui lui avoit baisé la main, & l'envoya quérir par sa servante. Quand il le sut, il vint à elle portant en sa main l'anneau du Roi Clovis. Cette fille lui dit: dis-moi, pourquoi dissimules-tu? Aurélien lui répondit: Madame, sachez que je suis Messager du Roi Clovis de France, qui m'envoye vers vous, qui, informé de votre beauté & sagesse, vous veut avoir en mariage pour être Reine, & lui présenta l'anneau du Roi Clovis qu'elle prit, & le mit au trésor d'Agabondus, son oncle, & dit au Messager qu'elle rendoit salut au Roi, en disant qu'il n'étoit pas licite à un payen d'avoir pour femme une Chrétienne. Toutefois il pria que de tout ceci elle ne dit mot, & qu'elle ne voulut faire, sinon comme le Roi vouloit.

Et sur ce point, Aurélien le vint dénoncer au Roi; pourquoi le Roi Clovis l'an suivant envoya son Messager Aurélien à Agabundus, oncle de Clotilde, pour l'avoir pour femme. Quand Agabundus sut l'intention du Roi Clovis, il répondit au Messager: dis hardiment à ton Roi qu'il perd sa peine de vouloir avoir ma nièce pour femme; mais les Bourguignons sages conseillers,

redoutant fort la puissance du Roi Clovis, par conseil délibéré, cherchèrent les trésors d'Agabondus, leur Roi, & trouvèrent l'anneau du Roi Clovis, que Clotilde y avoit mis & étoit écrit, & portoit son image. Ils conclurent à parfaire la volonté du Roi Clovis. Lors Agabondus furieux & plein d'ire, délivra Clotilde à Aurélien qui la mena avec ses gens en grande joie au Roi Clovis, qui eut un plaisir de voir cette belle fille, & en grande solemnité, par manière Royale, l'épousa, selon la Loi.

CHAPITRE II.

Comme le Roi Clovis fut admonesté par Clotilde de croire en la Foi catholique.

LA nuit des noces que le Roi & la Reine devoient dormir ensemble, Clotilde embrâsée de l'amour de Dieu par une grande connoissance de notre Seigneur Jesus, dit au Roi Clovis : mon cher Seigneur, je te requiers qu'il te plaise de m'octroyer une demande devant que j'entre au lit avec toi. Le Roi lui dit : demande ce que tu voudras, je te l'accorderai. Lors Clotilde dit : premièrement, je te demande que tu veuilles croire au Dieu du Ciel, Père tout-puissant, qui fit le Ciel & la Terre ; qui t'a créé en Jesus-Christ, son fils, le Roi des Rois, qui, par sa Passion t'a racheté, & au Saint-Esprit confirmateur & illuminateur de toutes bonnes opérations, procédant du Père & du Fils, devant dits, & en la sainte Trinité une seule essence, à qui on doit honneur & toute créance, crois en cette sainte Eglise, & laisse les Idoles faites des hommes, & pense à rétablir les Eglises que tu as fait brûler. Secondement, je te requiers que tu veuilles demander part & portion des

biens de mon Père & de ma Mère à Agabondus, mon oncle, lesquels ils firent mourir sans nulle occasion; mais j'en laisse la vengeance à Dieu. Quand elle eut dit, le Roi répondit: tu m'as demandé un point, lequel m'est trop difficile à t'octroyer, que je doive oublier mes Dieux, par lesquels je me gouverne, pour adorer ton seul Dieu, dont tu m'as parlé. Demande-moi autre chose, de bon cœur je le ferai. Clotilde répondit: tant qu'il m'est possible de requérir, je te prie que tu veuilles adorer le Dieu du Ciel, à qui seul on doit adoration. Le Roi ne fit aucune réponse, mais transmit Aurélien, son Facteur, à Agabondus pour avoir les biens de la Reine Clotilde. Quand Aurélien eut fait ce message, Agabondus répondit au messager qu'il auroit aussitôt son Royaume. Pour cette cause, Aurélien dit: le Roi Clovis, mon maître, te demande par moi que tu lui fasses réponse sur ma demande ou autrement il en sera mécontent. Alors les Bourguignons tinrent conseil, & dirent à Agabondus, leur Roi: Sire, donnez à votre nièce de vos biens selon que la raison le veut, car il est de droit & connoissons qu'ainsi le devez faire; prenez grand plaisir d'avoir bonne alliance avec Clovis, le Roi de France, & tous ses gens, afin qu'ils ne se jettent sur nous; car ce peuple est très-furieux. Sur ce point Agabondus étant contraint, par le conseil des Bourguignons, donna une grande partie de son trésor à Aurélien, messager du Roi Clovis. Sa femme Clotilde fut enceinte d'un fils, qu'elle vouloit faire baptiser, requérant le Roi qu'il voulût, comme après est dit; mais il n'en vouloit ouïr parler. Quand ce fils fut baptisé, bientôt après il mourut, dont le Roi fut mécontent, & dit à la Reine: si tu l'eusses dédié à mes Dieux, il eut vêcu. La Reine répondit: pour cette cause je ne suis en rien troublée en mon courage, je

rends graces à Dieu mon Créateur, quand il m'a fait si digne, qu'il lui a plu de prendre en ſon Royaume le premier fruit de mon ventre. L'année d'enſuite elle eut de rechef un autre fils nommé Lodomirus, qui quand il fut baptiſé, fut ſi fort malade, qu'on croyoit qu'il dût mourir, & quand le Roi le vit ainſi languir il fut mécontent & dit à la Reine, il ne ſera pas autrement de celui-ci que de ſon autre frère; car contre mon vouloir tu le fais baptiſer. Lors la Reine, pour la contrainte du Roi, pria Dieu dévotement pour la ſanté de ſon enfant, & bientôt il fut guéri.

CHAPITRE III.

Comme le Roi Clovis fut victorieux de ſes ennemis, pourvu qu'il crût en Jeſus-Chriſt.

APrès un tems, le Roi Clovis commença la guerre contre les Allemands, qui vainquirent les Français, tellement que pluſieurs furent tués. Mais quand Aurélien vit la perte des gens du Roi, il regarda ſon Seigneur & lui dit: je vous prie, croyez en Dieu tout-puiſſant, qui a fait le Ciel & la Terre, celui que Madame adore. Quand il ouït ainſi parler Aurélien, il leva les yeux vers le Ciel, commença à pleurer, en diſant: Jeſus-Chriſt, vrai Dieu tout-puiſſant, auquel ma femme croit, & lequel de tout ſon cœur elle prêche être celui de qui ſurvient toutes tribulations, & donne remède à celui qui a eſpérance en lui, je requiers ton aide, je crois en toi & en ton nom, & me ferai baptiſer. J'ai demandé mes Dieux pour me ſecourir, & ils ne m'ont point aidé; ainſi ils n'ont donc point de puiſſance, & ne ſont de nul confort, puiſqu'ils ne peuvent ſecourir ceux qui les invoquent. Comme vrai Dieu, je te requ ers

comme je desire croire en toi, que je sois délivré de mes ennemis. Ces paroles finies, les Allemands, comme vaincus, commencèrent à fuir, tellement que le Roi fut tué ; ceux qui demeurèrent se rendirent à Clovis, & furent ses sujets. Après cette victoire, par la puissance de Dieu obtenue, il vint en France, & raconta à la Reine sa femme, comme par invocation divine, il avoit obtenu victoire contre ses ennemis.

CHAPITRE IV.

Comme le Roi fut baptisé par Saint-Rèmi, & miraculeusement fut apportée la Sainte Ampoule par un Ange, dont les Rois de France sont oints en leur Sacre, à Rheims.

APrès que la Reine eut ouï que le Roi étoit converti à la Foi Chrétienne pour la victoire qu'il avoit eue, elle en eut fort grande joie. Parquoi elle manda à Saint-Remi, qui pour lors étoit Archevêque de Rheims, qu'il vint pour prêcher le Roi, & le conduire à la Foi Chrétienne. Quand il fut venu, & qu'il eut instruit le Roi, il commença à admonester le peuple de France de croire en la Loi de notre Sauveur Jesus-Christ, dont le peuple ne fut pas contredisant, & en connoissant la grande erreur qui étoit aux Idoles, ils commencèrent à croire en lui, & dirent : Nous délaissons ces Idoles, pour adorer le Roi immortel que la Reine adore & prêche, & de ce faire nous sommes bien contens. Incontinent cette chose fut dénoncée à Saint-Remi, dont il fut grandement joyeux, & vint à eux diligemment, comme le bon Pasteur, lequel prend grande peine de garder ses brebis ; car son avénement & ses remontrances

furent cause d'un grand bien, & firent renaître tout le peuple par le saint baptême, sans lequel nul ne peut entrer en Paradis. Parquoi le Roi illuminé de sa grace, fit venir Saint Remi. Lorsque Saint Remi fut venu, & qu'il eut conféré avec le Roi sur le salut, il fit ordonner le lieu pour baptiser; puis après fit peindre quelques histoires sur certains points de notre Religion, fit fonder des Eglises. Tout ceci fait, le Roi reçut le saint Baptême, auquel Saint Remi commença à dire: Sire, il est tems de révoquer les Dieux auxquels autrefois vous avez donné créance, qui sont pleins de vanité & de damnation, & devez croire humblement en un seul Dieu tout-puissant, Père, Fils & Saint-Esprit, en une seule & pure Essence, qui a créé le Ciel & la Terre, à qui seul on doit croire; & en Jesus-Christ, son Fils, qui voulut prendre humanité pour réparer la désobéissance de notre premier Père Adam, & qui fut conçu au ventre de la sainte Vierge Marie, par l'œuvre du saint Esprit, qui fut après mis en croix, souffrit mort douloureuse pour nous racheter, fut enseveli & ressuscité, puis il monta à la droite de Dieu, son Père, lequel viendra une fois juger les vivans & les morts; il faut croire aussi en la sainte Eglise Catholique, notre Mère, & à son Ordonnance. Lorsque Saint Remi eut assez informé & enseigné le Roi & le peuple de créance, il les baptisa au nom du Père, & du Fils, & du Saint Esprit; après ce, quand il vint à les oindre, selon la coutume, du saint Crême, sans que nul l'approchât, incontinent, par le plaisir de Dieu, tout étant en ce passage d'un moment & subitement du Ciel va descendre une Colombe resplendissante, laquelle portoit en son bec la sainte Ampoule, & laissa présente, laquelle étoit le saint Crême, dont le Roi Clovis fut le premier oint par saint Remi, qui est en

dépôt à Rheims, & du saint Crême qui est dedans, sont oints les Rois de France seulement une fois en consécration. Quand le Roi fut baptisé, ses sœurs, & bien trois mille personnes de son exercice le furent aussi; & par la suite les Français le furent en grande joie, exaltation de gloire & honneur.

CHAPITRE V.

Comme Pépin fut élu Roi de France par sa prudence après que la lignée du Roi Clovis fut éteinte.

DAns les Chapitres précédens il est fait mention du Roi Clovis, premier Roi Chrétien, dont la lignée succéda de hoir en hoir jusqu'au vingt-quatrième Roi qui fut le Roi Pepin. Le vingt-troisième, nommé Childéric, étoit dévôt; il se rendit Religieux pour mener une vie solitaire, & régna alors Pepin, auquel tous les Rois de France en lignée ont succédé, & spécialement son fils, dont voici l'histoire. Dans un livre nommé le Miroir historial, est écrit que Pepin, prince, envoya ses Messagers au Pape Zacharie, pour savoir lequel valoit mieux d'être Roi, ou être dit Roi; de celui qui se donne de la peine pour jouir de la paix & union, ou de celui qui s'adonne à la nonchalance & la paresse, & qui se contente du nom de Roi.

Quand le Pape ouït la demande, il manda à Pépin que celui qui gouverne par raison, se doit appeler Roi. Après cette réponse, les Français, par conseil, considérant que Childéric, leurdit Roi, étoit enclin au Monastère & à la vie solitaire, quoiqu'on ne doit inférer contre ceux qui vivent solitairement, & selon Dieu, il n'appartient pas à un Roi d'être solitaire; car tel est le Royaume. Aussi Salomon dit: que

là où le Prince eſt négligent, le peuple ne ſait que faire ; bénite eſt la terre à qui le Prince eſt noble.

Tout ceci étant bien conſidéré pour la conſervation du peuple, malgré les mécréans qui étoient pour lors ; ils élirent Roi de France ce noble Pepin. Et dès lors le lignage de Clovis ne régna plus ſur les Français, & fut conſacré le Roi Pepin par Boniface & par l'autorité apoſtolique, par ſaint Etienne, avec ſes deux fils, Charlemagne & Carloman, & ordonnèrent que les Rois de France ſe ſuccéderoient de ligne en ligne plus prochaine ; & donna ledit Pape grande malédiction à tous les oppoſans aux choſes deſſus dites, c'eſt pourquoi dans la ſuite Pépin fit la guerre aux Anglais. Et ſelon la coutume de l'Egliſe Romaine, il ordonna les ſervices des Egliſes Gallicanes & Françaiſes, avec pluſieurs autres matières merveilleuſes, dont l'honneur fut attribué à bon droit par victoire ; il fut enſeveli & inhumé en l'Egliſe de Saint-Denis en France, & laiſſa ſes deux fils qu'il avoit eus de la Reine Berthe, fille du grand Herculien, c'eſt pourquoi quelque tems après on élut Empereur de Rome le noble & vaillant Charlemagne, qui avoit déjà régné deux ans avec Carloman, ſon frère : Pépin, leur père, ne régna que dix-huit ans.

CHAPITRE VI.

Comme le Roi Charles, ayant fait des conſtitutions avec le Pape Adrien, fut élu Empereur de Rome.

CHarlemagne, autrement dit Charles-le-Grand, qui, par la grandeur de ſon corps, ſa puiſſance & opérations vertueuſes, s'eſt acquis le nom de Grand,

comme j'ai dit : après la mort de son frère, fut élu Roi de France, peu de tems après que le Pape Adrien régnoit, & qu'il faisoit grande diligence pour fortifier la Foi Chrétienne, extirpant les hérésies & constituant des images pour la décoration des Eglises & plusieurs autres labeurs méritoires devant Dieu.

Adrien, Pape, bien informé que Charles étoit une ferme colonne de le Foi, & protecteur des Saintes Eglises Catholiques, il lui manda de venir à Rome; il se mit en chemin, & arrivé à Pavie, il y mit le siège, séjourna un peu, & puis en partit en petite compagnie pour arriver à Rome, où il fut reçu très-affectueusement, & visita plusieurs lieux; à son retour il prit Paul & en fit à son plaisir, puis il retourna à Rome avec le Pape Adrien, & appelèrent plusieurs Evêques & Abbés, jusqu'au nombre de cent cinquante-trois, & firent plusieurs constitutions pour les Eglises. En ce Synode, pour la grande piété de Charles, le Pape & tous les assistans lui donnèrent pouvoir d'ordonner des Evêques & des Archevêques en toutes Provinces; ce qu'il fit. Il anéantissoit & confisquoit les biens des rebelles qui le contredisoient.

Le Roi Charles & ses deux fils, Pépin & Louis, & les douze Pairs de France s'étoient tous promis fidélité réciproque, & de mourir tous pour le zèle de la Foi Chrétienne. En ce tems furent plusieurs guerres, tant durant la vie du Roi Pépin, père de Charles, comme après que le Royaume de Lombardie fut détruit & délivré de ces mécréans; ce qui ne se fit pas sans grand travail, en France & en Lombardie, à cause du pays dangereux. Quand tout fut bien terminé, & que toute l'Italie fut réduite sous le tribut du Royaume de France, il alla à Rome, rendre hommage à Dieu dévotement,

pour la prospérité de ses armes contre les ennemis de la Foi ; là, avec le Pape Adrien, il fit beaucoup de constitutions qui, par droit d'équité, se devoient conserver : & après qu'il se trouva à Rome ainsi victorieux, son fils fut ordonné & consacré Roi d'Italie, & son fils Louis, Roi d'Aquitaine ; après cela, les Romains qui d'ancienneté firent de grands emportemens, après avoir mis à mort l'Empereur, & Constantin, son fils, n'étant pas au gré des Sénateurs & des autres Romains, ils le chassèrent, connoissant la valeur de Charles ; du consentement d'un chacun il fut élu Empereur de Rome, & fut couronné par le Pape Léon, & tous d'une même voix lui donnèrent louange, & l'appeloient César Auguste, par une similitude de valeur, en contemplant le plaisir qu'il leur avoit fait en Italie.

CHAPITRE VII.

De la corpulence du très-noble Roi Charles, & de sa manière de vivre.

APrès que le Roi Charlemagne fut élu Empereur des Romains, il fit plusieurs œuvres merveilleuses, & régna Empereur treize ans ; il fit bâtir plusieurs Villes & Cités, & en reconstruisit d'autres & plusieurs autres choses qu'on ne peut raconter à cause de la proximité de ses œuvres merveilleuses. Toutefois pour savoir quel homme il étoit, ses œuvres le démontrèrent. Turpin, Archevêque de Rheims, qui régnoit pour lors, & qui étoit souvent en la compagnie de Charles, dit qu'il étoit bien formé de corps, ayant le regard fier & gracieux ; sa taille étoit de huit pieds à la mesure des siens, qui étoient longs à merveille, & manifestoit des épaules & des reins sans

avoir le ventre que bien proportionné, ses bras & ses cuisses étoient bien amples, il étoit subtil, très-sage & actif, la face longue & portoit barbe, & étoit résolu en grande force, d'un pied de long il avoit le nez & au bout rotondité. Beau rencontre portoit cet homme, car il avoit la face d'un pied de large, avoit les yeux comme un Lion furieux, le regard étincelant comme un escarboucle, les sourcils comme demi-maille. Sitôt qu'il regardoit quelqu'un par colère, on avoit peur de lui; la ceinture dont il étoit ceint avoit huit pieds de longueur.

Quand il prenoit son repas, il mangeoit peu de pain; mais pour la pitance, il mangeoit en un repas la quatrième partie d'un Mouton, ou deux Gelines, ou une Oie, ou un jambon, ou un Paon, ou une Grue, ou un lièvre tout entier; il étoit sobre de vin, & mettoit peu d'eau dedans, il étoit si fort qu'il fendoit d'un coup d'épée depuis le haut de la tête jusqu'en bas un Chevalier armé sur son cheval; & s'il tenoit quatre fers de cheval venant de la forge, sans s'efforcer beaucoup, il les étendoit & les mettoit en pièces, d'une seule main il prenoit un Chevalier tout armé, étant haut jusqu'à l'endroit de la tête, le tenoit légèrement & avoit en lui trois choses honorables. Prémièrement, il étoit fort généreux, & à l'exemple de l'Empereur Titus, fils de Vespasien, qui étoit si prodigue, qu'il lui étoit impossible souvent de donner ce qu'il promettoit. Il disoit que nul ne devoit partir de devant un Prince, sans quelque chose obtenir. Secondement, Charles étoit si sûre au jugement, que personne ne le pouvoit reprendre; il étoit pieux & miséricordieux aux Chrétiens, selon la qualité des personnes, & à l'occasion du délit. Et troisièmement en paroles, il étoit

bien avisé, & quand il parloit, il pensoit fort à ce qu'il disoit, & quand on lui parloit, il pensoit bien pour comprendre l'intention du parlant.

CHAPITRE VII.

A qui Charlemagne & ses enfans étoient dédiés.

BErthe, Mère du Roi Charlemagne, pleine de science & prospérité de vie, honneur, vieillit & finit ses jours; elle ordonna les livres pour exercer les sept Arts libéraux que le Roi Charlemagne prenoit peine d'étudier; dans l'enfance il faisoit apprendre ses fils & ses filles en la créance, les faisoit étudier les sept Arts libéraux, & quand ses fils furent en âge pour monter à cheval en la manière Française, il leur faisoit porter les armes & joûtes pour aller en guerre quand besoin seroit, & quand ils ne faisoient pas cela, il les faisoit chasser aux bêtes sauvages, autres exercices de Chevalier, & ses filles faisoient délecter continuellement à filer & autres œuvres honorables, afin que par paresse, & faute d'occupation, elles n'eussent occasion désordonné pour avoir inclination au vice; quand il n'étoit pas occupé en matière poudreuse, il mettoit son tems à écrire quelque nouveauté, afin qu'il ne fut trouvé oiseux, selon l'Ecriture de Saint Paul, qui nous exhorte à toujours faire quelque bien, afin que notre ennemi ne nous tienne en son oisiveté pour faire exercer ses intentions damnables. Il avoit son Palais à Aix en Allemagne, où il fit faire une belle Eglise de Notre-Dame, & fort bien ouvrée en hauteur; car selon qu'on aime le Seigneur, & qu'on lui est donné, on fait les œuvres, desirant

émouvoir les autres pour faire au Seigneur comme lui, telle ment persévéra à l'amplification de son pays, qu'après la mort de son père Pepin, il doubla par sa puissance, le Royaume de France.

CHAPITRE IX.

De l'Etude du Roi Charles, de sa manière de vivre, & de ses faits charitables.

APrès que Charles fut instruit en Grammaire & autres sciences morales, spéculatives, toujours il continua en icelles, lisant les bons livres composés sur la Loi Chrétienne, Apostolique & Romaine, pour être protecteur des Chrétiens, défenseur de l'Eglise Catholique qu'il visitoit le matin, l'après-midi, la nuit très-souvent, selon les bonnes Fêtes. Il ne manquoit point à faire son devoir aux Sacrifices & Oblations introduits sur le fait, à donner pour l'amour de Dieu pour subvenir aux pauvres, & ces dons étoient considérables, car il n'assistoit que ceux de son pays, mais encore d'autres d'outre mer; il faisoit passer de l'or, de l'argent & des vivres, selon la nécessité du lieu, comme on fait en Egypte, Jérusalem & autres pays, comme celui qui disoit l'or & l'argent ne sont point à moi.

Le haut de la tête avoit en rotondité, les cheveux avoit en révérence, & avoit belle face joyeuse, la voix claire & de grande force, & ne mangeoit à son souper que de quatre mets, sinon de la venaison rôtie, que sur toute autre chose il aimoit & mangeoit à l'heure du souper; il avoit livre pour lire Chroniques ou autres choses contemplatives, comme celui qui veut aussi bien repaître l'ame qui est spirituelle, de viande spirituelle pour maintenir en

union.

union de graces envers son Créateur, comme de réfectionner le corps pour conserver la vie : entre ses livres, il se délectoit des livres de saint Augustin, & spécialement de celui qui se dit : *De Civitate Dei*, & ne buvoit point trop souvent, car à souper il ne buvoit que trois fois en été; il mangeoit après un peu de fruit, & buvoit une fois seulement; puis tout nud se reposoit, dormoit au lit deux ou trois heures; & la nuit rompoit quatre ou cinq fois son sommeil, & alloit parmi sa chambre, & ainsi le noble Empereur Charles persévéroit en félicité Royale. Il envoyoit parmi son Empire ses Conseillers pour visiter ses Provinces d'icelles; pour faire Justice & raison à chacun, selon les Loix des lieux, & fit commandement de les observer & garder sur peine établie; il envoya aussi par tout le monde pour savoir le gouvernement de toutes choses, c'est-à-dire, pour connoître les faits merveilleux qui se faisoient par le monde, & pour apprendre la vie des Saints & Saintes, desquels on fait Fêtes, & enfin faire un Livre pour l'en faire mémoire éternelle, & chacun mettoit en écrit selon qu'il falloit. En telle manière que selon l'écrit pour lors se trouvèrent plus de trois cents Fêtes deux fois l'an.

En faisant ces œuvres spirituelles, il étoit aimé de chacun. En ce tems Aaron, Roi de Perse, pour la magnificence de Charles, lui envoya un éléphant merveilleux pour un don singulier & plusieurs autres choses précieuses. Charles, pour sa grande sainteté & noblesse étoit en telle renommée d'honneur & de vertu pour lors entre les autres, que le Roi Aaron, de Perse, transmit au noble Empereur Charles, les corps de Saint Cypriant, Saint Séparatus, & le Chef de Saint Pantaléon.

CHAPITRE X.

Comme le Patriarche de Jérusalem manda à Charles de lui donner du secours, après avoir été rejetté des Turcs.

ON dit que, lorsque Charles fut Empereur de Rome, le Patriarche de Jérusalem se voyant si pressé des Payens qui lui faisoient la guerre, & pouvant à peine se sauver, ne sachant plus que faire, pensa au noble Roi Charles. Pour bénédiction, il lui envoya la clef du Saint Sépulcre de Jesus, au lieu du Calvaire de la Cité, & envoya aussi l'étendard de la foi, comme la colonne de la Chrétienté & défenseur de la sainte Eglise. Le Patriarche vint à Constantinople vers l'Empereur Constantin, & son fils Léon amena avec lui Jean de Naples, Prêtre, & un nommé David, Archiprêtre, que Constantin envoya à Charles, avec deux autres qui étoient Hébreux; l'un nommé Isaac, l'autre Samuel, & leur donna une lettre écrite de sa main pour donner au Roi Charles; Constantin avoit écrit qu'il lui étoit d'avis qu'il voyoit devant soi une jeune femme qui se tenoit droite, doucement me toucha, en disant: Constantin, quand tu as su l'affaire des Payens qui tiennent la Terre-Sainte, par grande affection, tu as prié Dieu pour avoir aide, voici ce que tu feras: tâche d'avoir Charles-le-Grand, Roi des Gaulois, lequel est protecteur de la Chrétienté, & défenseur de la sainte Eglise; puis me montra cette Dame un chevalier armé de tout son corps & d'éperons, qui avoit son écu rouge: son épée avoit la poignée couleur de pourpre, & tenoit une lance de fer, & souvent jettoit flamme de feu. C'est

pourquoi l'Empereur Constantin, qui avoit sept fois chassé les Payens de la ville de Jérusalem, envoya ses Messagers à Charles qui étoit à Paris. Quand ils eurent présenté leurs lettres, & qu'il les eût lues, il pleura en contemplant le Saint Sépulcre ainsi détenu par les Mécréans. Après cela, il manda l'Archevêque Turpin, & lui fit publiquement prêcher ces nouvelles, qui étant ouies, chacun y vouloit aller.

CHAPITRE XI.

Comme le Roi Charles, avec grande compagnie alla conquérir la Terre-Sainte.

QUand le Roi fut de retour, il fit faire un Edit & publier par tout son Royaume, enjoignant que tout homme en état de porter les armes fut prêt d'aller avec lui contre les Payens, & que celui qui ne le pourroit pas, paieroit une somme d'argent pour soulager ceux qui iroient. Jamais en si peu de tems on ne rallia tant de monde, plein de l'espérance de remporter la victoire sous la conduite de Charlemagne.

Quand ils eurent beaucoup cheminé, ils se trouvèrent dans un bois qu'on ne pouvoit passer en un jour, parquoi lui & son armée entrèrent dans ce bois qui étoit plein de bêtes sauvages, comme Lions, Tigres, & autres bêtes.

Quand ils furent en ce bois, la nuit survint, & comme on ne put découvrir d'habitation, Charles fit arrêter pour y dormir, & quand ils furent reposés, le Roi se confiant en l'aide de Dieu, avant de dormir, commença à dire le Pseautier, mais au verset *Deduc me in semitam mandatorum tuorum; quia ipsam volui*: il vint un oiseau près de son oreille, qui en la présence de tous, lui dit: ton oraison est exau-

cée, ce qui surprit tous ceux qui étoient présens; malgré cela, le Roi continua jusqu'à *Educ custodit animam meam*. Et comme il lisoit, l'oiseau commença à crier plus fort : Oh ! Français, que dis-tu ? Oh ! Français, que dis-tu ?

Après ce, le Roi & la compagnie suivirent cet oiseau, & il les conduisit jusqu'au sentier qu'ils avoient perdu le jour de devant : certains Pélerins qui passérent depuis en cette contrée, dirent que ces oiseaux sont venus ainsi faisant; mais quand Charles & sa puissance furent près de leurs ennemis, ils furent perturbés, & les Seigneurs Chrétiens réjouis de sa venue, car sans cesser il ne s'arrêta point qu'il n'eût recouvert le pays des Chrétiens, & expulsé tous les Payens. Il retourna en grand honneur, & chemin faisant, il demanda à l'Empereur de Constantinople licence aux autres Patriarches & Archevêques; & le lendemain pour l'honneur du Roi Charles, il ordonna plusieurs Fêtes de diverses manières & couleurs, & grande quantité d'or, d'argent & pierres précieuses tout à l'abandon, pour le récompenser du grand bien & plaisir qu'il avoit fait en leur pays. Mais quand Charles sut tout le fait, il prit conseil avec ses gens pour savoir ce qu'il devoit faire, s'il devoit recevoir ces dons précieux & riches, ou retourner en France sans rien prendre, & lui ayant conseillé de tout refuser, puisqu'il n'avoit rien fait sinon pour Dieu; Charles content de cette réponse, commanda, sous peine bien grande, que nul ne prit rien desdits joyaux.



CHAPITRE XII.

Des Reliques que l'Empereur Charles apporta de Constantinople & la Terre-Sainte, & des miracles qui y furent faits.

QUand l'Empereur de Constantinople & le Patriarche de Jerusalem surent que Charles ne prendroit rien des biens susdits, ils le prièrent fort de recevoir quelque chose d'eux ; se voyant ainsi contraint, il les supplia de lui donner quelque chose des Reliques de notre Seigneur, de sa passion pour l'amour de Dieu ; il fut commandé de jeûner par trois jours, pour être plus enclin à la dévotion, pour visiter les Saintes Reliques, & on avoit choisi douze Grecs, qui devoient traiter des Reliques. Au troisième jour, Charles se confessa à l'Archevêque Ebron par grande contrition ; puis ils commencèrent à chanter les Litanies avec quelques Pseaumes ; là se trouva le Prélat de Naples, nommé Daniel, qui ouvrit les coffres où étoit la couronne de notre Seigneur, de laquelle sortit une grande odeur. Lors Charles se mit à genoux, & pria notre Seigneur que pour la gloire de son nom, il renouvellât les miracles de sainte Passion & Résurrection, & aussitôt qu'il eût prié, la Couronne commença à fleurir, & de ses fleurs vint une odeur très-délicieuse que chacun pensoit que ses vêtemens fussent venus du Ciel.

Lors Daniel prit un couteau pour trancher ladite Couronne, & en tranchant elle fleurissoit toujours de plus en plus, & en jettoit l'odeur, & de ses fleurs Charles les mit à part en répositoire, & en un autre coffre avoit pour mettre les épines de ladite Couronne, il pleuroit si abondamment, que quand il devoit

donner des fleurs à l'Archevêque, Ebron les eut en sa main, & miraculeusement se tinrent à part pendant deux heures, & quand il voulut donner en garde les épines à Ebron, il vit en l'air le coffre plein d'odeur, qui se tenoit tout seul, puis en rejettant ses fleurs, elles furent bientôt couvertes de manne. Ainsi sont-elles à Saint-Denis en France, & l'on dit que ce fut cette manne que Dieu envoya au Désert à son peuple. Pour lors furent faites œuvres miraculeuses, car tous les malades qui étoient présens furent gueris de toutes maladies par l'odeur de ces fleurs ; & le peuple qui entroit dans l'Eglise par grande violence, cria : aujourd'hui est un jour de salut & de résurrection ; car par l'odeur de ces fleurs, toute la Cité est remplie de graces ; car trois cents en furent sains & guéris : entre les autres, il y avoit un malade de vingt quatre ans & trois jours, qui étoit aveugle, sourd & muet, mais pendant qu'on tira l'épine de la Couronne de notre Seigneur, il recouvra la vue, & quand on lui posa il recouvra la parole. Après cet Edit, Daniel prit un des cloux dont notre Seigneur Jesus-Christ avoit été percé en sa passion, & en grande révérence le mit dans un beau Reliquaire d'albâtre, en le prenant fut guéri. Un jeune enfant, qui étoit de même impotent, étant en l'Eglise dit : qu'étant en extase fut guéri ; puis conta comme, outre les choses dessus dites, on donna à Charles un morceau de la Croix, le Suaire où notre Seigneur fut enveloppé, une des chemises de Notre-Dame, & le bras de Saint Simon. En passant devant un Château, il y avoit un enfant mort depuis peu, Charles le toucha des Reliques qu'il portoit, & ressuscita. Quand il vint à Aix en Allemagne, il avoit fait faire son Palais beau & riche, avec une dévotieuse Chapelle en l'honneur de Notre-Dame, où il fut

enseveli. Depuis encore furent guéris aveugles & muets sans nombre, douze démoniaques, huit ladres, seize Paralitiques, quatorze boiteux, trente noyés ressuscités, cinquante deux bossus, des cadues soixante-cinq, plusieurs goutteux de l'endroit, du voisinage & autres. Il ordonna que tous les ans au mois de Juin, on viendroit en la Cite d'Aix pour visiter les Reliques, un jour de jeûne, des Quatre-Temps au mois de Juin, se fit cette constitution, le Pape & l'Archevêque Turpin, Archisles d'Alexandrie, Evêque, Théophile d'Antioche, plusieurs autres Evêques & Abbés, par qui la chose fut parfaite en grande solemnité.

CHAPITRE XIII.

Comme en un lieu nommé Normandie Charles se rendit suivant la guerre contre les Payens.

J'Ai parlé au commencement de ce Livre superficiellement du premier Roi de France qui fut baptisé, descendant, selon mon propos, jusqu'à Charles, duquel on ne sauroit bonnement raconter la vaillance, & celle de ses Barons, qui se disoient Pairs de France; dont je parlerai en leur endroit, selon ce que j'en saurai. Pour ce que j'ai dit ci-dessus, je l'ai puisé dans un livre nommé Miroir historial, dans les Chroniques anciennes, & l'ai seulement traduit du Latin en Français. La matière suivante est du Roman fait de l'ancienne façon, sans grande ordonnance, que l'on m'a engagé à mettre en prose, par Chapitres ordonnés. Ce livre se dit Fierabras, à cause qu'icelui étoit merveilleux. Il fut combattu & vaincu par Olivier, & ensuite il se fit Chrétien, & fut baptisé & Saint. Il traite en effet de cette bataille & des

Reliques qui furent apportées, & qui avoient été prises à Rome, & étoient en la puissance de l'Amiral, père dudit Fierabras.

C'est pourquoi dans les Chapitres suivans je n'entends pas seulement réduire la rime ancienne en prose, & deviser la matière, parce qu'il ne me sera pas possible de le faire sans ajouter quelque chose à ce livre, que je trouve pareillement réduit. Ce livre est appliqué à l'honneur d'Olivier, quoiqu'il s'y trouve plusieurs autres matières; car j'entends que chacun des principaux de l'Empereur Charles, appelés communément les douze ou treize Pairs de France, qui étoient Capitaines de l'Exercice, étoient forts & vaillans: il y en avoit plus de treize, selon ce que je trouve.

Premièrement étoient Roland, Comte de Cenonta, fils de Milan & de Dame Berthe, sœur du Roi Charlemagne; Olivier, fils de Regnier, Comte de Gênes, qui étoit au lit à l'exercice de Charlemagne; Richard, Duc de Normandie; Guérin, Duc de Lorraine; Geoffroy, Seigneur Bourdelois; Hoël, Comte Nantes; Oger le Danois, d'Asie; Lambert, Prince de Bruxelles; Thierry d'Ardenne; Basin le Genevois; Gui de Bourgogne; Geoffroi de Frise; le traître Ganelon, qui fit la trahison de Roncevaux; Solomon, Duc de Bourgogne; Riol, du Mans; Alory & Guillaume d'Estoc, Naimes de Bavière; & plusieurs autres qui étoient sujets à Charlemagne, quoique tous ceux que j'ai nommés ne fussent pas toujours avec lui, ils étoient toujours prêts à faire son commandement, & aussi la plupart étoient avec lui continuellement.

CHAPITRE XIV.

De Fierabras, & comme il vint exciter l'Armée du Roi Charlemagne.

L'Amiral Baland, d'Espagne, étoit fort puissant de corps, & avoit un fils nommé Fierabras, le plus grand Géant qui fut jamais; car en grosseur & en grandeur de corps, & en force il n'avoit son pareil, & étoit Roi d'Alexandrie. Il tenoit sous lui fort grand pays, & commandoit tout Babylone, jusqu'à la Mer rouge; il étoit Seigneur de Russie & de Calaigne; sous étoit Jérusalem, & détenoit le Saint-Sépulcre de notre Seigneur Jesus-Christ; & par sa puissance entra une fois à Rome, où il fit beaucoup de mal; c'est pourquoi il se faisoit appeler le grand Fierabras d'Alexandrie, qui après plusieurs batailles faites en Aquitaine, entre les Payens & l'exercice du Roi Charles, il vint chevauchant pour trouver quelque Chrétien pour batailler contre lui, & vint jusqu'au camp du Roi Charles tout armé pour batailler, & étoit mécontent de ce qu'il ne trouvoit personne pour combattre. Il vit les armes de l'Empereur Charles, qui étoient l'Aigle d'or reluisant, & jura son Dieu Mahomet & sa puissance, qu'il ne partiroit qu'il n'eut combattu quelque Chrétien, & voyant qu'il ne paroissoit personne, il cria: O Roi de Paris, couart & sans hardiesse, envoie joûter contre moi quelques-uns de tes Barons les plus forts & les plus hardis, comme Roland, Olivier, Thierry, Richard, Duc de Normandie, ou Oger le Danois, ou je te jure par ton Dieu Mahomet que je n'en serai point confus; jusques à cinq ou six qui ne soient par moi soutenus, & si tu me refuses cela, je te promets

qu'avant qu'il soit nuit tu seras par moi déconfi, & je te couperai la tête, comme méchant & sans aucune prouesse & emmenerai avec moi Roland, Olivier, malheureux & chéris; car outrageusement, comme mauvais vieillard, cesse de venir en ce pays, dont tu auras cause de briévement partir. Ceci dit, Fierabras s'en alla à l'ombre d'un arbre, se désarma & attacha son écu à l'arbre. Etant ainsi à son aise, il cria tout haut : O Charlemagne ! Roi de Paris, où es-tu maintenant, qui t'ai aujourd'hui appelé sans plus grande dilatation; envoie aujourd'hui joûter Olivier contre moi, ou Roland, le valeureux, ton neveu, ou Oger, que j'ai tant ouï louer, ou Richard; si l'un d'eux n'ose venir seul, qu'ils viennent deux ou trois, même quatre des plus hardis & des plus vaillans de ton armée bien armés, & si ce n'est pas assez de quatre, qu'ils viennent jusqu'à six, je ne les refuserai point, & ne m'en pense retourner qu'ils ne soient confus & détruits par moi : car sois sûr qu'on ne me reprochera jamais d'avoir fui devant un Français vivant. J'ai déjà mis à mort de ma main dix Rois très-puissans, qui n'ont pu résister contre moi.

CHAPITRE XV.

Comme Richard de Normandie dit à Charles quel homme étoit Fierabras.

Sitôt que Fierabras eut dit la parole, le Roi qui l'avoit bien ouï, fut émerveillé de son langage. & demanda à Richard de Normandie qui étoit ce Turc qui avoit ainsi crié, car je lui ai entendu dire qu'il ne refusoit point jusqu'à six des plus valeureux Chevaliers de mon ost. Sire, dit le Duc de Nor-

mandie, cet homme est fort riche, & un des plus forts qui soient, il est Sarrasin, & est si fier qu'il ne prise ni Roi ni Comte, ni autre personne du monde. Quand le Roi l'entendit, il commença à branler la tête, & juroit Saint-Denis qu'il ne boiroit ni ne mangeroit que l'un des Pairs de France n'eût joûté avec lui, & demanda le nom de ce Payen. Sire, dit le Duc de Normandie, il se nomme Fierabras, & est fort redouté : il a fait bien du mal, a occis plusieurs Chrétiens & volé plusieurs Eglises; c'est lui qui déroba la Couronne de notre Seigneur Jesus-Christ, & plusieurs autres Reliques, que vous avez recouvert avec peine, il tient aussi Jérusalem & le Saint Sépulcre. Je suis bien courroucé de ce que tu me dis, dit l'Empereur, mais je n'aurois point de Joie, & mes vœux ne seront pas accomplis, qu'il ne soit vaincu. De ce mot les Français furent fort émus, & il n'y en eut aucun qui se présentât pour y aller. Quand Charlemagne vit que personne ne s'offroit d'aller combattre le Géant Fierabras, il dit à Roland : mon cher Neveu, je te prie de te disposer à assaillir ce Turc, & faire ton devoir.

CHAPITRE XVI.

De la réponse faite par Roland à l'Empereur, son Oncle, trop subite & trop prompte, & ce qui s'en suit.

QUand l'Empereur eut ainsi parlé gracieusement à son neveu, le Comte Roland lui répondit follement, en disant : mon Oncle, ne m'en parlez plus, car j'aimerois mieux que vous fussiez confus, que de prendre armes ni chevaux pour joûter comme vous dites; car le dernier jour que nous fûmes sur les

Payens, nous avons souffert beaucoup de coups mortels, dont mon compagnon Olivier est quasi mort, car si nous ne l'eussions pas secouru, il eût été tué. Je sais comme le soir j'étois affoibli & las du combat de ce jour; mais par l'ame de mon père, ce fut mal fait de vous, & on connoîtra comme les vieillards se porteront bien, car il n'y a homme en ma compagnie, qui jamais de moi soit aimé, s'il ne joûte contre ce Payen. Quand Roland eut ainsi parlé, Charles fort indigné contre lui, de courroux lui donna un coup au travers du visage, & l atteignit tellement sur le nez que le sang sortoit en abondance. Alors Roland par fureur, mit la main à son épée, & il eut frappé son Oncle, s'il ne se fût reculé. Charles voyant l'intention de Roland, fut étonné, & dit: qui eût cru que Roland, mon neveu, m'eût voulu frapper? & dit: qui est le plus prochain en lignage vers moi, & qui plus est me dût secourir que nul autre. Cela dit, il manda les Français & leur dit: dépêchez-vous & le prenez, car je ne mangerai pas qu'il ne soit livré à mort. Quand les Français entendirent la parole du Roi pour devoir accomplir son commandement, tous se regardèrent l'un l'autre, savoir qui mettroit le premier la main sur lui. Quand Roland vit le fait, il se tira à part, & tenant l'épée à la main, cria à haute voix, si vous êtes sages, restez tranquilles, car s'il y a un homme qui bouge pour venir vers moi, je lui fendrai la tête en deux, aussi il n'y eut personne assez hardi pour s'en approcher, & ils étoient mécontens de leur débat. Lors Oger vint à Roland, & lui dit: il me semble que vous avez grand tort d'avoir fâché votre Oncle, que vous devez entre tous autres aimer, défendre & supporter. Roland, refroidi de son ire, lui répondit: je vous

promets que pour bien de fait j'ai déterminé un grand courage, dont je suis mécontent.

CHAPITRE XVII.

Comme Charles & Roland sont repris par l'Auteur.

SUr le débat de l'Empereur Charlemagne & de Roland, son neveu, je veux un peu m'arrêter. O Roi Charles, qui avez été instruit dès l'enfance a toutes les bonnes mœurs, dignes de rémunération, vous qui savez la coutume des anciens & la mutabliité des bonnes gens, vous qui disiez le soir que les anciens Chevaliers s'étoient mieux porté à la guerre du jour que les jeunes, sachant que le brave Olivier étoit fort blessé par sa vaillance, tellement qu'il étoit au lit, ainsi que Roland avoit fait de si brillans exploits, & s'il a parlé follement, vous devez bien pardonner un premier mouvement dont on n'est pas maître : témoin le Proverbe qui dit : *viudictam differte donec pertranseat furor.* On doit différer la vengeance jusqu'à que la fougue de la colère soit passée. Si vous eussiez frappé Roland, comme vous avez fait, quoiqu'il eût mal parlé, & qu'il a, sans prudence, tiré son épée contre vous. L'Ecclésiastique au Chap. II, dit : *Nil agas orbis injuriâ.* Quand on reçoit injure, il n'est pas bon de faire ce qu'on pourroit bien faire. C'est ainsi qu'on agit quand une personne a bien fait son devoir, & qu'il est blâmé de celui duquel il doit être honoré & récompensé ; aussi est-il plus mécontent, car son fait est réputé pour rien, & ainsi fut de Roland qui pensoit plutôt être loué pour le plus grand devoir qu'il avoit fait, & l'Empereur dit que les anciens avoient mieux

fait que les jeunes : Mais, je veux tourner à toi, ô Roland ; qui a été si noble, d'où te vient cette audace de parler contre ton oncle qui a toujours si bien fait, que ses œuvres sont dignes d'être remémorées à celui qui étoit Empereur & Roi de France ? n'étoit-il pas raisonnable que tu dusses endurer de lui, non pas lui de toi ; s'il t'a frappé de son gant par manière de correction, devois-tu tirer ton épée contre lui ? Tu avios oublié l'obeïssance qu'Isaac eut pour son père : tu n'avois pas avisé ce que dit l'Apôtre : *Juvenes, seavate amicos admodum qui timorem.* Vous autres jeunes, gardez & référez votre courage & la fureur d'icelui, sans mettre à exécution. Si l'Empereur par ébattement avoit loué les anciens, il ne disoit pas pour cela que tu n'eusses pas fait ton devoir. Saint Paul dit en l'Epître, qu'on ne doit regarder celui qui est plus ancien que toi ; mais le doit entretenir & le regarder comme son père ; mais il est bon à penser la chose avant que de la dire, & volontiers il n'en viendra que bien.

CHAPITRE XVIII.

Comme Olivier fût délivré d'aller combâttre Fierabras, nonobstant qu'il fût blessé.

BIen courroucé étoit le Roi Charles de Roland, & dit à ses Pairs : Seigneurs, je suis en grand pansement de mon neveu qui m'a voulu faire injure, en qui j'avois beaucoup plus de confiance qu'en nul autre, je ne sais lequel je dois le plus aimer ou haïr, car personne ne s'est présenté à joûter contre ce Payen qui m'a demandé. Devant lui vint Naimes de Bavière, qui dit : Sire, tout ira bien, un autre ira joûter contre le Sarrasin ; mais toutefois le Roi Charles étoit chagrin,

car nul n'y vouloit aller ; les nouvelles de Charles & de Roland furent incontinent portées au noble Olivier, qui étoit malade, & fut comme étoit venu Fierabras, & que personne ne s'étoit présenté pour joûter contre lui. Lors tout rempli de courage se leva du lit, étendit les bras pour sentir s'il pouvoit porter les armes, & ce faisant les plaies s'ouvrirent, & il en sortit du sang; néanmoins pour l'amour du Roi il fit lier ses plaies le mieux qu'il pût, & dit à Guérin, son écuyer, qu'il apportât ses armes, car il vouloit aller joûter contre ce Payen. Olivier, dit Guérin, pour l'honneur de Dieu, prenez pitié de votre personne, car il me semble que volontairement vous vouliez vous faire mourir. Olivier lui répondit : Obéis-moi, nul ne doit tarder à chercher son honneur & avancement au nom de notre Seigneur, & je ne me puis trop employer à servir mon Prince & singulier Seigneur, puisque je vois que nul des Français ne s'avance : le Proverbe dit : que dans le besoin on connoit un ami. Or apportez-moi mes armes, & sans plus différer on les lui apporta ; il se fit armer par Guérin, qui lui chaussa ses chausses & mit son hauberon, haume, harnois nécessaire. Etant bien fourni, il prit & ceignit son épée, nommée Haute-Claire, qu'il aimoit, après cela Guérin lui amena son meilleur cheval nommé Ferrant d'Espagne. Quand il fut devant lui tout sellé & bridé, il sauta dessus sans mettre le pied à l'étrier, puis prit son écu, & mit en sa main un épieu bien aigu que Guérin, son écuyer, lui donna, qui étoit attaché à dix cloux de fin or, puis piqua des éperons si rudement son cheval, que du saut qu'il fit, le cheval ploya dessous lui, & faisoit beau voir Olivier à cheval, & ceux qui étoient là présens faisoient prières à Jesus-Christ qu'il l'eût en sa garde ; car en ce jour il devoit batailler contre le plus fort & fier Payen qui

jamais nâquit de mère, & ne vivoit en ce monde son pareil; c'étoit Fierabras d'Alexandrie, fils de l'Amiral d'Espagne, dont nous verrons au plaisir de Dieu sa détermination. Après qu'il fut ainsi à cheval, il fit sur son corps le signe de la Croix au nom de Jesus-Christ, & se recommandant au vouloir de Dieu, pour qu'il lui fût pendant ce jour en aide, selon sa bonne intention; & de tous fut bien reconnu qu'il avoit le cœur au ventre pour faire un bon exploit. Après cela Olivier chevancha droit aux lices du Roi Charlemagne, avec lequel étoient le Duc Naimes, Guillaume d'Estoc, Gérard de Montdidier, Oger le Danois, & plusieurs autres Barons. Roland, qui étoit fort dolent des paroles qu'il avoit dites au Roi, son oncle, y étoit aussi; car volontiers il eut fait la bataille, si ce n'eût point été la dispute qu'il avoit eue avec le Roi, quand il l'en avoit requis. Quand Olivier fut venu devant Charlemagne, il mit bas son haume & regarda le Roi qu'il salua, & lui dit: Noble & puissant Empereur, mon singulier Seigneur, voulez-vous m'écouter? vous savez que depuis trois ans je suis à votre service, je n'ai eu de vous aucuns gages, je vous supplie maintenant que je suis en votre grace. Lors le Roi répondit: Olivier, noble Comte, je vous jure ma foi que je le ferai de très-bon cœur, & si-tôt que nous serons en France ou en Bourgogne, Château & Cité que vous voudrez avoir, ni autre chose à moi possible ne vous sera contredit. Sire, dit Olivier, je suis à vous demander cela; moi, je vous donnerai bataille contre ce Payen déméfuré, & dès cette heure je vous octroie tous mes biens & services. Quand les Français entendirent parler Olivier, ils furent étonnés de sa tristesse, & le regardoient

regardoient l'un l'autre en disant : qu'a trouvé Olivier qui est malade à mort, & il veut batailler ? alors répondit Charles : Olivier, as-tu perdu le sens, car tu connois que d'un fer aigu tu es blessé mortellement ? & si tu veux combattre un grand ennemi, je t'ordonne de t'en retourner & de reposer tout à ton gré, car ne crois pas que je t'y laisse aller, vu que tu n'es pas en santé de ton corps ; lors se levèrent Ganelon & Adrien, traîtres, lesquels firent la trahison, comme il en sera fait mention en son lieu. Ganelon dit : Sire, vous avez ordonné en France que ce que deux de nous ordonneront sera, ainsi nous jugeons & ordonnons qu'Olivier aille faire bataille. Et le Roi, palissant de colère, lui dit : Ganelon, tu es traître ; mais puisqu'ainsi est, il fera bataille, & certainement il en mourra ; mais je jure par ma loyauté que s'il est pris ou mis à mort, je te détruirai, ainsi que tout ton lignage. Sire, dit Ganelon, Dieu m'en garde, & puis tout bas : puisses-tu périr, Olivier, & avoir la tête coupée.

Quand l'Empereur vit qu'il ne pouvoit empêcher Olivier d'aller combattre Fierabras, il lui dit : je prie Dieu que tu puisses retourner à joie, & prit son gant & le jetta à Olivier qui le remercia.

CHAPITRE XIX.

Comme Olivier fut détourné par son père Regnier d'aller combattre le Geant, le priant de n'y point aller, mais cependant il fut obligé d'y aller.

QUand Olivier eût congé pour aller combattre, son père, Régnier de Gênes, par compassion se mit aux pieds du Roi, & dit : Sire, je vous crie merci, prenez pitié de mon fils & de moi ; je

vous dis de moi, car vous voulez m'affliger, quand je vois que mon enfant court à la mort, vu sa grande blessure, je vous dis aussi que vous ayez pitié de son plaisir présomptueux, & de son corps blessé dangereusement; vous ne pouvez douter qu'il n'ait perdu son sang, & est hors d'état de combattre; mais Regnier y perdoit sa peine, car le Roi lui avoit donné son gant en signe de licence. Regnier demanda encore que son fils ne combattit point Fierabras; mais Charles lui répondit: vous savez bien que je ne puis contredire, car en signe de licence je lui ai jeté mon gant devant les pieds, dont Olivier fut content, & dit à haute voix devant tous les Barons: Sire, un don me soit par vous donné que je requiers, c'est que si je me suis mépris, pardonnez-moi. Quand les Français l'ouïrent, ils pleurèrent tous, & en partant, son étendart levé, le Roi le bénit en faisant le signe de la Croix, & le recommanda en la garde du Père, du Fils, & du Saint-Esprit.

CHAPITRE XX.

Comme Olivier dit à Fierabras combien il faisoit peu de cas de lui.

VOus devez savoir qu'Olivier se mit en chemin, & ne s'arrêta jusqu'à ce qu'il fût vers Fierabras, qui, tout désarmé, étoit couché à l'ombre, & quand Olivier eut raisonné avec lui, il tourna la tête contre, & ne le daigna pas regarder, tant il le méprisoit.

Lors Olivier lui dit: réveille-toi, tu m'as aujourd'hui tant appelé que je suis venu, je te prie que tu me dise ton nom. Par Mahom à qui je dois tout hon-

neur, je suis le plus riche qui soit au monde, & Fierabras d'Alexandrie me fait nommer; je suis celui qui fit perdre & détruire Rome, votre Cité, fit occir l'Apôtre & plusieurs autres, et qui emporta toutes les Reliques que je trouvai, dont prenez grande peine à recouvrer; en outre je tiens Jérusalem, cette belle Cité, & le Sépulcre où votre Dieu fut mis. Alors Olivier lui répondit: je t'ai bien voulu écouter parler: s'il est vrai, comme tu l'as dit, apprends que tu te peux dire dolent, et malheureux réputer. Or ça, dépêche-toi de t'armer, voilà les Français qui nous regardent, ou si tu ne t'armes, je te frapperai rudement. Quand Fierabras ouït qu'il parloit si hardiment, il se prit à rire et lui dit: je suis étonné d'où te vient ta présomption de parler si hardiment: mais je ne partirai pas d'ici que je ne sache qui tu es, et quand tu m'auras dit ton nom et de quel lignage tu es, tu me verras armer. Olivier répondit: Payen, avant qu'il soit nuit, l'Empereur Charles, mon redoutable Seigneur, te mande par moi que, pour la conservation de ton corps et le salut de ton ame, tu laisses la créance de ton Dieu Mahom, et autres idoles qui ne sont qu'abus & déceptions, n'ayant ni sens ni raison: c'est pourquoi détermine-toi à consentir, et pense ensuite à croire en Dieu tout-puissant, la Sainte Trinité, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, qui sont trois personnes en une pure essence, et d'une volonté, qui a fait le Ciel et la terre, et ce qui y habite, qui pour notre salut a voulu naître de la Vierge Marie: et quand tu auras cette créance, moyennant le Sacrement de Baptême qui a été établi à cet effet, tu pourras parvenir à la gloire perdurable, et si tu ne fais comme je te conseille, je suis ici pour te combattre, et de deux choses il t'en convient faire une. Premièrement,

que tu t'en ailles de cette terre comme un pauvre souffreteux, sans aucunes choses emporter, ou il te faut venir combattre contre moi pour exercer ton corps et soutenir ta fausse Loi. Alors Fierabras dit au noble Olivier : qui que tu sois, tu es fort content d'avoir intention de vouloir contre moi batailler, car si tu me vois debout sans être armé, tu seras bien hardi si tu ne trembles; mais par le Dieu en qui tu crois, dis-moi quel est ce Charlemagne, que j'ai ouï priser et redouter en maints pays, et dis-moi en outre des nouvelles de Roland, Olivier, Oger et Girard de Montdidier, car je voudrois bien combattre avec eux. Olivier lui dit : crois que l'Empereur Charles est si grand maître qu'il n'y a homme qui se puisse comparer à lui, tant pour la valeur de sa personne, de ses mœurs, que de sa puissance et de ses richesses innumérables. A l'égard de son neveu Roland et Olivier, ne sont pas moindres que lui, ainsi que les autres Français; mais ces paroles n'ont point ici de lieu, dépêche-toi de t'armer, car si tu ne t'avances, je te frapperai de ma bonne épée. Fierabras leva la tête en disant : par Mahom, si je ne pensois me déshonorer en te combattant, je te couperois maintenant la tête. Je te prie arme-toi, dit Olivier, avant que le jour soit passé, tu connoîtras qui je suis, car j'espère te plonger mon épée dans le ventre. Lors Fierabras, sans s'épouvanter, reposa sa tête sur son écu, en disant à Olivier : je te prie de me dire ton nom et ton lignage. Je me nomme Guérin, dit Olivier, je suis du Périgord, fils d'un homme appelé Josué; je vins il n'y a pas long-tems en France, où je suis ainsi adoublé par le Roi Charles, et suis ordonné pour défendre son droit contre toi, c'est pourquoi arme-toi, monte à cheval, car je suis prêt à combattre, si tu es vaillant et assez hardi de m'at-

tendre. Fierabras ne vouloit consentir à la bataille, car il lui sembloit que c'étoit peu de chose d'Olivier pour joûter contre lui, et lui dit : Guérin, je te demande pourquoi ne sont pas venus vers moi Roland ou Olivier, ou Girard ou Oger qui sont d'une grande renommée, comme j'ai ouï parler, parce qu'ils ne tiennent compte de toi, dit Olivier, & te méprisent : mais je suis venu à toi, comme celui qui n'a point pris garde à leurs intentions ; mais je te jure que si tu ne t'armes, je te frapperai mortellement de ce dard que je tiens en ma main. Guérin, dit Fierabras, je te veux bien dire que depuis que je fus adoublé, je ne joûterai sinon à Comte ou à homme de haute naissance, tu es de trop basse condition pour me battre avec toi, ce me seroit un trop grand deshonneur si je te mettois à mort, mais en faveur de ton grand courage, je veux bien que tu me frappes, & je me laisserai tomber à terre, & tu prendras mon cheval & mon écu, & tu t'en iras au Roi Charles, & lui diras que tu m'as vaincu ; si je fais ceci pour toi, ce sera grande amitié, & devras pour le présent être content. Olivier perdit patience, & dit : tu ne parles qu'en présomptueux, car j'ai résolu qu'avant qu'il soit Vêpres, je te ferois voler la tête de dessus les épaules, je ne suis ni lièvre, ni bête sauvage, pour m'épouvanter, & tu sais bien le Proverbe qui dit : qu'il est tems de parler, & tems de se taire, & de l'un & de l'autre peut en être réputé fol. Or te dépêche de t'armer, ou autrement je te ferai mourir. Alors Fierabras lui dit : je ne te demande, sinon que tu me transmettes Roland ou Olivier, ou l'un des autres, & si deux ne sont pas assez hardis, qu'ils viennent trois ou quatre, car par moi ils ne seront pas refusés. En disant ces paroles, les plaies d'Olivier qui étoient fort dangereuses, vinrent à se rouvrir

à force de chevaucher, & tellement que Fierabras vit sortir du sang du gentil Olivier, il lui demanda d'où lui venoit le sang qui couloit dessus l terre. Olivier lui répondit: qu'il n'étoit point malade, mais que son cheval étoit dur à l'éperon, ce qui l'avoit ainsi ensanglanté; mais Fierabras prit garde que ce n'étoit point du cheval, lui dit: Guérin, vous avez menti, car vous êtes blessé au corps, & je le connois au sang qui vous a déjà surmonté le genouil; mais voici ce que je ferai: il y a deux barils pendus à la selle de mon cheval, qui sont pleins de bon baume que j'ai conquis en la Cité de Jérusalem, c'est le même dont ton Dieu fut embaumé le jour qu'il fut descendu de la Croix, bois-en, je te promets qu'incontinent tu seras guéri & tu pourras mieux te défendre. Olivier répondit qu'il n'en feroit rien, & qu'il parloit d'une grande folie, & alors Fierabras courroucé lui répondit qu'il pourroit bien s'en repentir.

CHAPITRE XXI.

Comme après plusieurs disputes Olivier aida Fierabas à s'armer, & des neuf épées merveilleuses, & comme le noble Olivier se nomma à Fiarabas par son nom.

QUand Fierabras eut demeuré longuement couché, soudain se leva & dit: Guérin, je te prie de me dire de quelle force sont les preux & nobles Chevaliers Roland & Olivier, que les Payens redoutent tant, & de quelle grandeur. Olivier répondit: regarde bien ma grandeur & semblance, & tu verras quel homme est Olivier; car il n'est pas plus grand que je suis; Roland est un peu moindre de corps, mais de courage il est hardi combattant, & il n'y a

pas son pareil au monde, car il ne combat avec personne qu'il ne soit vainqueur.

Par la foi que je dois à Apollon & Travagant, dit Fierabras, tu me dis chose dont je suis étonné, car s'ils étoient quatre tels que tu me dis, je ne les voudrois refuser, & je ne quitterois pas qu'ils ne fussent occis de mon épée tranchante. Olivier perdoit patience aux paroles de Fierabras, il le vouloit frapper, mais Fierabras lui dit: tu ne veux pas prendre pitié de ta personne, mais si je me lève & monte à cheval, Charles, ton Roi, & tous tes Dieux n'empêcheront pas que tu ne sois occis; car seulement si tu me vois devant toi à pied, tu seras bien hardi & courageux, si de peur tu ne trembles. Olivier répondit: tu te vantes trop long-tems de faire des choses que tu ne verras de ta vie; il vaux mieux mesurer tes discours, autrement tu pourrois t'en repentir. Fierabras fut fort fâché, il se leva donc debout, & par commune estimation avoit de longueur quinze pieds; & s'il eut voulu se faire baptiser & croire en Jesus-Christ, jamais ne fut un homme Chrétien de sa valeur; étant ainsi à pied il n'avoit honte qu'il n'avoit quelques vaillans hommes pour joûter contre lui, dit à Olivier, j'ai grande pitié de toi, pour le grand courage que je te connois, je suis content de te faire un bon parti, c'est que tu retournes & m'envoyes Roland, ou Olivier, ou Oger, ou Girard de Montdidier, & sache que je ne boucherai de cette place que je ne l'aye vaincu. Olivier ne pouvoit plus attendre, & si ce n'eût été pour son honneur, il l'eut frappé plusieurs fois ainsi tout désarmé; & quand Fierabras vit l'effort du noble Olivier, il le pria de l'aider à s'armer. Olivier lui dit: me dois-je fier en toi? aide-moi hardiment, dit Fierabras, je te jure par Mahomet qu'en vie je ne serai traître à personne

vivante. Sur la parole Olivier se hâta de l'armer, & prit premièrement un cuir de Capadoce & le vent, puis mit son hauberon d'acier bien bouclé & poli, après son heaume attaché & garni de pierres précieuses richement, & l'attacha sûrement. Mais bien considéré la façon de ce Payen & de ce Chrétien, ce fut grande courtoisie & loyauté entr'eux, vu qu'ils étoient assemblés pour faire guerre mortelle ; ils se rendoient service singulier. D'abord le Payen prend pitié de détruire Olivier ; car, à le voir, il n'étoit pas son pareil, & quand il vit son sang couler, il voulut lui donner du baume précieux. De même quand Olivier le trouva tout désarmé, il l'eut occis sans peine s'il eût voulu, puis à la fin fut loyal : quand il l'arma pour batailler contre lui, n'étoit-ce pas une grande loyauté entre deux hommes qui étoient de foi & de Religion contraires ; je crois que Dieu seroit bien content s'il y avoit telle confiance entre nous Chrétiens, & si pleins de noblesse naturelle. Mais pour finir en un mot, quand Fierabras fut bien armé, il remercia fort Olivier, qui ceignit son épée nommée Florence, & en l'arçon de la selle en avoit deux autres, l'une nommée Graban, étoient faites tellement qu'il n'étoit harnois qui les put rompre ni gâter. Je vais vous dire, selon ce que je trouve en écrit, la manière comme elles furent faites & par qui. Trois frères furent d'un père engendrés ; l'un nommé Galand, le second Magnifians, & le troisième Ainsias. Ces trois frères firent neuf épées, chacun trois. Ainsias le troisième fit l'épée nommée Baptisme, qui avoit le pommeau d'or bien peint & fit aussi Florence & Graban, que Fierabras avoit ; Magnifians, l'autre frère, fit l'épée nommée Durandal que Roland eut, l'autre épée nommée Sauvagine, & la tierce Courtain, qu'Oger le Danois eut,

Galand, l'autre frère, fit Flamberge, Haute-Claire & Joyeuse, que Charlemagne avoit par grande spécialité. Tels étoient les ouvriers de ces neuf épées. Alors Fierabras monta à cheval, mit auprès de lui ces deux barils pleins de baume pendus à son col, son pesant écu avec bande de fer & d'acier par merveilleuse force, & au milieu dudit écu le Dieu Mahom etoit peint, & après qu'il se fut recommandé à lui, il prit son épieu aigu & mortellement enferré. Grande merveille fut de la corpulence de ce Sarasin, qui étoit sur son cheval nommé Ferrant d'Espagne, qui étoit valeureux, car quand il arriva que son maître fût en bataille, il mettoit bas son adversaire, & faisoit plus grande guerre, sans comparaison que son maître O Guérin! très-glorieux, je t'admonete pour la courtoisie que tu m'as faite aujourd'hui de t'en retourner: tu es bien fou, dit Olivier, je n'en ferai rien, risque d'être démembré, tu n'es pas capable de me faire peur; car à l'aide de Jesus, je te rendrai aujourd'hui mort ou vif à Charlemagne, Empereur Quand Olivier eut parlé à Fierabras, il fut étonné de cet homme qu'il ne pouvoit épouvanter, & qui vouloit batailler contre lui, il lui dit: tu es Cerétien, & tu as grande foi aux mystères qui sont par vous ordonnés; mais je te conjure par le sang où tu as été lavé, par la foi que tu dois à la Croix où ton Dieu fut pendu, & par la loyauté que tu dois à Charles, à Roland, & aux autres Pairs de France, que tu me dises la vérité de ton nom & de ton lignage. Olivier lui répondit: certes, Payen, celui qui t'a dit de parler à moi tellement, t'a bien appris, car plus hautement ne puis me conjurer, parquoi sache que je suis Olivier, fils de Regnier, Comte de Gênes, le plus spécial compagnon de Roland, & suis l'un des douze Pairs. En vérité,

dit Fierabras, j'ai bien pensé que tu étois un autre que tu m'avois dit, vu ton ardent courage, & que je ne t'ai pu faire peur sur le fait de la bataille. Et comment, Sire Olivier, vous êtes blessé au corps, grand déshonneur me seroit si j'avois bataille avec vous, & on diroit que je me serois pris à un homme mort, c'est pourquoi retirez-vous, nous avons assez fait pour le présent, & pour tout l'or du monde, je ne bataillerai pas contre vous. Sire, dit Olivier, certes ni moi, par ma tête, quand nous serons ensemble, vous n'aurez pas lieu de vous moquer de moi. Avant toutes choses, je t'exhorte à croire en Dieu tout-puissant, qui t'a fait & formé, à qui toutes choses doivent honneur, créance singulière, car celui qui n'y croit est malheureux. Laisse Mahom & tous tes Dieux pleins d'abus & de déceptions; dispose-toi pour te faire baptiser, & pour grand ami tu auras Charles, & pour compagnon spécial Roland le valeureux, & outre cela, en jour de ma vie ne cesserai point de t'accommoder. Fierabras lui répondit : tu es bien fou, car jamais ne croirai en votre Dieu, ni n'abandonnerai Mahom; mais aujourd'hui, si tu es ami de Roland, comme tu dis, jamais il ne te déplaira.

CHAPITRE XXII.

Comme Olivier & Fierabras commencèrent le combat, la prière de Charlemagne en faveur d'Olivier, & autres matières.

Fierabras & Olivier étoient loin l'un de l'autre, quand Fierabras, avant que de laisser courir son cheval, dit à Olivier : ami, bois de mes barils, je te prie, & par la vertu du baume qui est dedans,

aussitôt tu seras guéri, & alors tu pourras mieux te défendre contre moi. A Dieu ne plaise, dit Olivier, que par ce breuvage sois conquis par moi, mais à bataille franche, & harnois fourbi; cela dit, laissèrent aller leurs chevaux d'un si grand courage pour joûter à outrance, comme vous verrez ci-après, car jamais bataille ne fut si âpre comme alors. Les Français qui étoient en leur logis avoient grand peur pour Olivier, et sur-tout Charles en pleurant va dire:

O bon Jesus! je te requiers d'avoir pitié de ce Chevalier, fais que je le revoie vif et en santé, et vint en sa Chapelle le visage couvert de son manteau, et s'inclinant contre la Croix, il embrassa dévotement le Crucifix, en disant: mon Dieu, veuillez aider à Olivier, pour l'exaltation de la Foi Chrétienne, qui est en grand danger. Pendant cette prière, Fierabras et Olivier se donnèrent de si grands coups sur leurs écus, que les fers des lances furent ployés, et entrèrent dedans, dont le feu sortit de toutes parts, et les bois des lances tronçonnés et fendus s'envolèrent en l'air. Les brides des chevaux leur sortirent des mains; tous deux furent bien étourdis, et eurent les yeux si troublés qu'ils ne savoient où ils étoient, et quand ils furent rassis, Fierabras tira Florence son épée, et Olivier Haute-Claire, puis vint sur Fierabras, et au haut de son heaume lui donna si grand coup, qu'il fit voler à terre les pierres précieuses dont il étoit orné, le coup descendant en bas, lui entama l'épaule, mais le cuir de Cappadoce le sauva, et fut frappé si rudement, qu'il eut pieds dehors des étriers, et son cheval lui échappa, et peu s'en fallut qu'il ne versât, dont les Français dirent tous: Sainte Vierge Marie! quel coup a donné Olivier à ce Payen. C'est là, dit Roland, un merveilleux assaut. Or plût

a Dieu, gentil compagnon, que je fusse maintenant sur son écu, car de moi ou du Payen bientôt la fin. Alors Charles lui dit : ah ! glouton, couard, il n'est plus tems de parler ainsi, car en premier lieu, tu ne voulus pas y aller, ce que je te reprocherai souvent. Roland ne répondit rien, si-non qu'il dit : faites-en à votre volonté. Fierabras tout rempli d'ire pour le coup qu'il avoit reçu de son épée, courut sur Olivier, et lui donna tellement de son heaume, qu'il lui fit tourner la tête de son haubert, lui démailla plus de cinq cents mailles, blessa son cheval, lui coupa l'éperon du pied, et une partie de la cuisse, d'où le sang coula abondamment, l'epée de Fierabras fut toute ensanglantée, et ce coup effraya tellement Olivier, que si ce n'eût été la selle du cheval, il fut tombé par terre, car il versa en arrière, et son cheval commença fort a clocher. Quand il fut retourné, il dit tout haut : ô Dieu, le mauvais coup que j'ai reçu, Vierge Marie, Mère de Jesus, prenez pitie de moi, car trop fièrement tranche l'épée de ce Payen ; donnez-moi grace que je le puisse avoir, leva son epee & en fit le signe de la croix sur lui ; puis Fierabras dit : par Mahom, a ce coup je t'ai fait peur, & tu peux bien sentir de quoi je sais jouer, & ne suis point étonné si tu te recommandes à ton Dieu ; mais je suis mecontent de ce que je t'ai trop blessé de ce coup, toutefois sois sûr que jamais Soleil tu ne verras muer, car tu changes déjà de couleur. Or je suis content que tu t'en ailles, & ce sera le meilleur avant que tu connoisses ma plus grande force ; je t'avertis d'une chose, c'est que ma force redouble quand je vois couler mon sang ; je connois que Charles ne t'aime guère quand il t'envoie à moi, s'il t'eût couché dans un lit blanc, tu y fusses beaucoup mieux que d'être venu batailler contre moi.

Quand Olivier l'ouït, rempli d'un fervent courage, commença à lever la tête & dit : mon courage se ranime, garde-toi bien, je te défie, nous avons trop plaidé. Lors ils coururent l'un sur l'autre si merveilleusement & se frappèrent tellement sur leur haume, que doubles crochets, pierres précieuses, orféyreries & fleurs furent coupés & volèrent par terre, & leurs épées faisoient si grand bruit sur leur harnois que le feu en sortoit. Tandis que ceci se faisoit, Charles étoit en grande méditation, connoissant que la querelle d'Olivier étoit juste, & que Dieu le devoit préserver, & quand il pensoit qu'Olivier pouvoit mourir; comme impatient d'une parfaite foi, il dit : ô Dieu ! pour lequel nous prenons tant de peines, veuillez garder Olivier, qu'il soit ni mort ni pris. Hélas ! Sire, dit le Duc Naismes, laissez ces paroles, & priez Dieu pour Olivier, qu'il lui soit aide. Ces deux champions continuoient toujours à se frapper, tellement que l'épée de Fierabras se rompoit & le cercle de son heaume, & le fit tomber sur son visage, son cheval fut mort, s'il n'eut sauté outre, & fut blessé Olivier au corps, principalement à la poitrine, & avoit déjà perdu tant de sang qu'il en étoit bien affoibli, ce qui n'étoit pas étonnant, vu qu'il avoit résisté à l'homme le plus terrible qui fût jamais.

CHAPITRE XXIII.

Comme Olivier fit sa prière à Dieu, lorqu'il se sentit blessé.

ALors Olivier étant en mélancolie des plaies qu'il avoit au corps; pour son reconfort dit ainsi : ô glorieux Dieu ! cause & commencement

de ce qui est dessus & dessous le Firmament, par votre seul plaisir formâtes notre premier père Adam, & pour sa compagnie lui donnâtes Eve, d'où descendent tous les hommes.

Tous fruits leur abandonnâtes, excepté un duquel Eve, moyennant le serpent, mangea & en fit manger à Adam, c'est pourquoi ils perdirent le Paradis, & la séduction des Démons en fit damner plusieurs; touché de pitié de la perdition du monde, vous vîntes prendre chair humaine au ventre de la Vierge Marie, par l'Annonciation de l'Ange Gabriël, & êtes né comme il vous plût. Peu après les trois Rois vous vinrent adorer & faire obéissance, d'or, de myrrhe & d'encens vous firent des présens; & puis Hérodes vous croyant faire mourir, fit occir maints petits enfans qui sont en Paradis, quand vous fûtes en âge pour vous déterminer, vous allâtes par le monde en prêchant vos amis, & peu après les Juifs par envie vous pendirent en croix, sur laquelle expirant, Longis le Chevalier vous perça le côté à l'instigation des Juifs, & quand il crut en vous, & qu'il eut lavé ses yeux de votre précieux sang, il vit clair & vous cria merci, & il fut sauvé; par vos amis vous fûtes mis au sépulcre, le troisième jour ressuscitâtes & reprîtes vie, descendîtes aux enfers, mîtes dehors Adam, Eve, & tous ceux qui étoient dignes du Paradis; au jour de votre Ascension vous montâtes aux Cieux devant vos Apôtres: Ainsi, mon Dieu, comme ceci est vrai & crois fermement, fortifiez-moi contre ce mécréant, que je puisse le vaincre tellement qu'il soit sauvé. Son Oraison finie, il ceignit son épée au nom de Dieu & de la Sainte Trinité, puis piqua son cheval sur l'espérance de Dieu. Fierabras lui dit en riant: Olivier, je te prie de me dire quelle est l'Oraison que tu as dite, volontiers, je l'ai écoutée,

Plût à Dieu, dit Olivier, que vous fussiez en telle grace que vous crussiez aussi fermement que je crois, car je vous jure que je vous aimerois autant que Roland. Fierabras répondit, par Mahom & Tarvagant, tu parles de grande folie.

CHAPITRE XXIV.

Comme après grande bataille Olivier conquit le haume & en but à son aise, & ce qu'il en fit & comme il se trouva à terre quand son cheval fut occis.

LOrs Fierabras fut très-courroucé des paroles d'Olivier, tout en colère lui dit : garde-toi de moi, car je te défie ; viens à moi, dit Olivier, & à Dieu je me recommande, lors se rencontrèrent tellement qu'on voyoit le feu sortir de leur harnois ; leurs chevaux plioient sous eux, & la terre trembla de ce bruit. Fierabras prit son épée & en frappa Olivier, dont il fut navré en la poitrine sous la mamelle, & de ce coup lui tournèrent les yeux, & s'écria : Dieu & la Vierge Marie, qu'ils lui garantissent son ame. Alors Fierabras, par grande courtoisie, lui dit : Olivier, descends sûrement & prends du baume à ton aise, & quand tu seras guéri tu pourras mieux te défendre, & recouvras de nouvelles forces ; mais Olivier ne l'eut fait pour rien, eût-il dû mourir, car des armes loyales le vouloit avoir, promptement vinrent l'un contre l'autre, & se frappèrent tellement que Fierabras fut navré dangereusement ; car l'épée d'Olivier lui entra dans la cuisse bien un demi-pied de profond, & l'herbe fut arrosée du sang qu'il en sortit ; quand il fut ainsi navré, il but du baume, & fut bientôt guéri, dont Olivier fut marri. Les Français, qui voyoient ceci, firent à

Dieu de grandes prières pour la conservation d'Olivier, & spécialement Charles qui entr'autres choses le tenoit. Quand Olivier vit le payen ainsi guéri, se confiant en l'aide de Dieu, vint à lui & le frappa sur son haume si rudement que le coup descendit sur la cordelette à laquelle les deux barils qui étoient attachés, le cheval de Fierabras eut peur de ce coup, & fit par le vouloir de Dieu une longue course, dont le brave Olivier, avant que le Payen y prit garde, s'inclina contre terre, & leva les barils & en but à son aise, & fut guéri aussitôt. Jugez que Fierabras étoit plus navré que lui, & ne pouvoit plus mal venir. Olivier étant près d'une rivière prit les deux barils, & les jetta dedans, lesquels furent bientôt enfoncés.

Quand Fierabras vit que ses deux barils étoient perdus, peu s'en fallut qu'il n'en perdit le sens; & par reproche dit à Olivier: O faux Chrétien! tu m'as perdu mes barils, qui me valoient mieux que tout l'or de la Chrétienté, mais je te promets qu'avant qu'il soit Vêpres, ils te seront chers vendus; car je ne cesserai jusqu'à ce que tu ayes le chef coupé; il vint contre lui, mais Olivier qui ne le redoutoit plus tant, l'attendit; toutefois Fierabras frappa Olivier si âprement, que son haume en fut démaillé, mais ne fut point blessé; car le coup descendit si impétueusement qu'il trancha le col du cheval d'Olivier, ce qui le fit tomber à terre; mais le grand miracle fut que le cheval de Fierabras fit semblant de courir sur lui, comme à l'ordinaire, mais s'arrêta court, contre sa coutume.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Comme Olivier & Fierabras bataillèrent à pied, & la prière que fit Charlemagne pour Olivier.

QUand les Français virent Olivier à pied, ils en furent fâchés, et vouloient s'armer pour le secourir, mais Charles n'y voulut consentir pour maintenir son honneur; il fit sa prière à Dieu, qu'il fût en aide à Olivier qui étoit dépourvu de son cheval. Quand Olivier se vit à pied, il en fut bien dolent, & dit à Fierabras: O Roi d'Alexandrie! envers moi t'est vaillamment porté: aujourd'hui tu t'es vanté que si cinq Chevaliers venoient, tu voudrois les attendre et les vaincre, et tu sais que qui occit le cheval, ne doit avoir part à l'héritage.

Je ne sais si tu as dit la vérité, dit Fierabras; mais je ne t'ai pas fait content; toutefois pourvu que tu le sois, je te donnerai mon cheval, qui ne m'a jamais si surpris qu'en voyant qu'il ne t'ait pas étranglé, quand tu étois à terre; car il n'en a pas manqué un de ceux que j'ai mis à terre. Olivier répondit: je ne prendrai ton cheval que je l'aye conquis.

Lors Fierabras fut si noble, que pour la vaillance d'Olivier, il lui dit: pour la noblesse que je connois en toi, je veux faire ce que jamais je ne fis pour personne. Il descendit de cheval et voulut bien combattre à pied; mais Fierabras étoit plus grand d'un pied qu'Olivier.

Ils joûtèrent alors à pied l'un contre l'autre si fort, que peu s'en fallut qu'ils ne demeurassent sur-le-champ pâmés, à cause du travail qu'ils avoient fait. Ainsi continua cette bataille qui ne pouvoit prendre fin entr'eux; plusieurs paroles et reproches se disoient

l'un à l'autre ; mais Charles voyant ce, il eut pitié d'Olivier, et le Comte Regnier, son père, dolent de son fils, vint à Charles et dit : O Empereur ! en l'honneur de Dieu, prends pitié de mon fils qui est presque mort ; au moins fais prière à Jesus qu'il lui soit aide, que je puisse le revoir en santé, et alors Charles fit ainsi son Oraison :

Mon Créateur, qui êtes né pour notre salut de la Vierge Marie, et de votre naissance tout le monde fut illuminé, qui allâtes par le monde, y fûtes plus de trente-deux ans, et fites au commencement Adam et Eve, d'où nous sortons, qui furent en Paradis terrestre, lieu délectable, et leur furent par vous tous fruits abandonnés, excepté le fruit de vie, qu'Adam mangea par désobéissance ; pour le punir, l'en avez chassé, et pour le racheter et nous aussi, vous voulûtes être crucifié, après que par Judas vous fûtes vendu trente deniers, et un jour de Vendredi fûtes crucifié et couronné d'une piquante Couronne, puis Longis, qui étoit aveugle, vous frappa au côté ; puis ayant mis de votre précieux sang sur ses yeux, il vit clair, puis descendîtes aux Enfers et mîrent hors vos amis ; enfin devant tous les Apôtres montâtes aux Cieux, laissâtes votre Lieutenant St. Pierre en terre, et ordonnâtes le Baptême pour nous régénérer et faire bons Chrétiens pour notre salut. Sire, comme tout ceci est vrai, et je le crois fermement, secourez aujourd'hui Olivier, qu'il ne soit ni mort, ni pris, ni vaincu. Ceci dit dévotement, il lui apparut un Ange, qui dit à Charles : ô noble Empereur ! sache que je suis envoyé de Dieu, et ne crains rien pour Olivier, car il gagnera la bataille, et il vaincra le Sarrasin ; puis l'Anges disparut. Charles par glorieuse méditation remercia Dieu. Toutefois après plusieurs batailles entre Fierabras et Olivier et beaucoup de menaces,

Fierabras de fureur voulut frapper Olivier qui, voyant venir le coup, le para, & frappa deux fois rudement sur Fierabras, ce qui l'indigna contre Olivier qui le fut aussi, tellement que tous deux furent très-actifs, & ne voulurent jamais quitter, que l'un ou l'autre fût détruit ou vaincu. Pour cette fois Olivier fut si fort affoibli, que la main de laquelle il tenoit l'épée lui vint toute endormie & enflée, pour la peine qu'il avoit de frapper sur son ennemi; son épée vola plus d'une toise de loin, dont il fut ému: ce n'étoit pas merveille, mais courageux; il courut à son épée, & mit sur sa tête son écu pour le garder; néanmoins le payen le frappa si fort, qu'il mit l'écu en pièces, & cassa son haubert, dont il se trouva étourdi. Et à cette fois il redouta fort le payen, & n'osa prendre son épée. Aussitôt les Français, qui virent ainsi Olivier désarmé, délibérèrent de courir au Sarrasin pour secourir Olivier; mais Charlemagne ne le voulut pas, disant que Dieu étoit assez puissant pour le maintenir en son droit, & s'il ne s'y fût pas opposé, plus de quatorze mille hommes étoient tous prêts pour y aller. Le payen voyant cela, ne fit que rire, & dit à Olivier: j'ai obtenu de toi un peu de mon intention; mais pourquoi n'oses-tu prendre ton épée? je connois que tu es assez vaincu, car tu ne saurois assez te baisser; mais je veux te faire une proposition: quitte la Loi que tu tiens & ton Baptême, & aussi ton Dieu en qui tu crois, pour lequel tu as pris tant de peine, & crois en mon Dieu Mahom, plein de bonté, & je te la ferai vivre; outre cela je suis content de te donner ma sœur pour femme, à qui tu seras richement marié; c'est Floripe, l'une des plus belles personnes qu'on puisse voir, puis nous subjuguerons la France, & de l'un des Royaumes je te ferai couronner Roi. Payen, dit Olivier,

tu parlés d'une grande folie, car à Dieu ne plaise que j'aie intention d'abandonner le Dieu qui m'a créé, ni les saints Sacremens qui ont été établis pour mon salut, pour croire en Mahom & autres Dieux qui n'ont aucune vertu. Fierabras lui dit : par Mahom, tu es toujours obstiné, pour peine ni tourment on ne te peut résoudre, & d'une chose te peux vanter, que personne ne m'a tant jamais coûté à vaincre que toi ; or prends ton épée sûrement, car sans armes tu ne peux valoir qu'une femme. Olivier dit : tu me démontres service & bonté, mais la valeur de dix mille marcs d'or ne me le feroient pas faire pour mourir, car si par ta courtoisie j'avois mon épée, & qu'il arrivât que tu fusses en ma puissance, & dussai-je mourir, autre chose n'en auras. Lors dit Fierabras, tu es trop courroucé, sois certain que tu vas périr.

CHAPITRE XXVI.

Comme en ce combat Fierabras fut vaincu par Olivier, quand il eut recouvert une des neuf épées de Fierabras.

QUand Fierabras eut ouï qu'Olivier n'étoit découragé, & de fait si fier, grandes merveilles donna, car il n'avoit voulu prendre son épée, mais la vouloit conquérir ; c'est pourquoi le payen s'en vint contre lui tenant fortement son épée. Lors ce ne fut pas merveille. Olivier eut peur d'attendre son coup, dépourvu de son glaive, & son écu rompu ; mais comme il plut à Dieu il regarda à côté de lui & le cheval de Fierabras, dont à l'arçon de la selle étoient les deux autres épées dont jai parlé, il courut vers le cheval, & prit une desdits épées, nommée Baptisme

qui avoit le taillant fort large, puis vint contre le payen, & mit devant lui le reste de son écu.

Lorsqu'il fut près de lui, il lui dit : ô Roi d'Alexandrie, il est maintenant tems d'agir, car je suis pourvu de votre épée, qui vous rendra mécontent ; gardez-vous de moi, car je vous défie.

Fierabras l'entendant ainsi parler, changea de couleur, & dit : ô Baptisme, ma bonne épée ; puis regardant Olivier, dit : par Mahom, je te connois d'une grande fierté ; si tu veux, prends ton épée & laisse-moi la mienne ; nous ferons comme nous avons commencé ; par mon chef, dit Olivier ; ce sera malgré moi ; car avant j'éprouverai ton épee, garde-toi de moi, nous avons assez parlé. En disant ces paroles, Olivier comme un lion affamé, vint contre Fierabras, & frappa le premier son adversaire ; mais il ne put l'atteindre sur la tête, qu'il ne rencontrât l'écu du payen, qu'il rompit tellement, que la moitié tomba à ses pieds, & Fierabras redouta fort ce coup, car l'épée entra près d'un pied en terre. Alors Olivier bénit celui qui l'avoit forgée ; & après plusieurs menaces rigoureuses, ils furent en partie découverts de leur haume. Quand Olivier vit le payen, il dit : ô Dieu du Paradis, Créateur du Ciel & de la Terre, que ce payen est bien fait & plein de beauté.

Plût à Dieu que Charles l'eût en son pouvoir, & qu'il se voulût faire baptiser, Roland & moi serions ses compagnons. Vierge Marie, Mère de Dieu, priez notre Seigneur Jesus-Christ, votre fils, que ce payen croye aujourd'hui en la Foi chrétienne, car il pourroit bien l'agrandir. Fierabras lui dit : Olivier, laisse ces paroles, dis-moi si tu ne veux plus batailler, ou si tu veux recommencer. Oui, dit Olivier, garde-toi de moi, je te défie. Ils coururent l'un sur l'autre, mais Olivier frappa en telle force en son écu, qu'il

le mit en pièces ; c'est pourquoi Fierabras lui dit qu'il l'avoit mis à bout, tellement qu'il n'avoit plus guère à vivre en ce monde. Olivier ne dit mot, mais il vint furieusement avec son épée contre ce payen, qui voyant venir ce coup, jeta son écu contre Olivier ; c'est pourquoi il fut écartelé, & tous deux furent si étourdis, que de douleur leurs yeux furent troublés, & firent saillir le feu de leurs épées & écus, & en se frappant ainsi, Fierabras dit à Olivier :

Or il est l'heure que jamais tu n'auras aide de ton Dieu, en qui tu crois, que tantôt tu ne sois mort, puisque tu te vois vaincu ; & Olivier lui répondit : Jesus est bien puissant, & te le fera voir en ce jour ; car tu connoîtras tantôt que Mahom & Tarvagant ne te pourront aider ; ainsi il faut que tu meures. Ils vinrent l'un sur l'autre, & Olivier fut frappé sur son haume bien près de sa chair, & de telle force qu'il trancha tout ce qu'il atteignit, & dit à Olivier : je te jure mon Dieu que je t'ai si bien atteint, que jamais tu ne verras ni Charles ni Roland, sois en sûr. Olivier lui répondit : O Fierabras d'Alexandrie ! sois assuré aussi qu'avant que je te quitte ; tu seras mort ou vaincu ; Dieu m'accordera ce que j'ai si souvent desiré. Alors ils se frappèrent si merveilleusement l'un & l'autre, que leurs corps transmirent d'angoisse & peine. Fierabras frappa Olivier sur son haume si rudement, que jusqu'à la chair mit tout bas, & si Dieu ne l'eût aidé, il étoit mort, parquoi Olivier vint contre le payen, qu'il leva son écu tant qu'il fût découvert dessous les bras. Olivier prit garde au fait, il le frappa tellement, qu'il lui mit l'épée dans le flanc bien profond, & fut si navré que peu s'en fallut que ses boyaux ne tombassent à terre ; car Olivier employa toute sa force pour finir leur bataille, qui avoit été assez longue.

CHAPITRE XXVII.

Comme Fierabras fut vaincu, crut en Dieu, comme Olivier le porta, & comme il fut assailli & tourmenté des Sarrasins.

APrès que le payen fut navré mortellement, & voyant qu'il ne pouvoit plus résister contre Olivier par la vertu de Dieu, il fut illuminé tellement, qu'il eut connoissance de l'erreur des payens; les yeux vers le Ciel, commença à prier la sainte Trinité, & puis rrgarda Olivier en disant: oh! vaillant Chevalier Olivier, en l'honneur de Dieu en qui tu crois, auquel je consens & crie merci, & requiers que je ne meure pas sans être baptisé & rendu au Roi Charlemagne, qui est tant redouté, car je croirai en la Foi chrétienne, & rendrai les Saintes Reliques pour lesquelles vous prenez tant de peines, & je jure que si par ta faute je meurs Sarrasin, tu seras coupable de ma damnation; je perds mon sang, & me verras mourir devant tes yeux, parquoi aye pitié de moi.

Lors il eut telle compassion de lui, qu'il pleura tendrement, le coucha à l'ombre sous un arbre, & lui banda ses plaies, pour qu'il ne perdît tout son sang. Le payen le pria de l'emporter; car lui seul ne s'en pouvoit aller. Mais Olivier considérant qu'il étoit fort pesant, lui dit que c'étoit à lui chose impossible; & Fierabras s'efforça pour venir près de lui, en disant: oh! noble Chevalier Olivier, mène-moi à Charles avant que je meure, car je suis près de ma fin, tout mon sang se perd, prends ce cheval, monte dessus & viens près de moi, si je puis traverser devant toi sur l'arçon de la selle, tu me pourras mener; voilà mon épée, mets-là à ton côté, & tu en auras

quatre que l'on ne sauroit payer; & te dépêche; car ce matin j'ai laissé tous mes gens en ce bois ci-près; ils sont au nombre de cinquante mille hommes. Quand Olivier l'entendit, il n'eut aucun effroi, & lui dit: Sire Roi, puisqu'il vous plaît, j'en suis content; il le mit en travers sur son cheval, comme il avoit dit, & se mit en chemin plein de douleur. Ses sujets sortirent aussitôt du bois, entre lesquels étoient un fier payen, nommé Brulant de Mommière, Sortibrant de Conimbre, le Roi Mantrible, & cinquante mille autres. Olivier voyant cette troupe, commença à piquer de l'éperon son cheval; mais il étoit si chargé, qu'il ne pouvoit aller aussi fort que les ennemis qui venoient après lui Quand les Français virent venir les payens en si grand nombre, ils furent promptement armes, & entr autres Roland, Girard de Montdidier, Guillaume d'Estoc, Naimes de Bavière, Oger le Danois, Richard de Normandie, Gui de Bourgogne, & Régnier de Gênes, père d'Olivier, ne fut pas des derniers. Olivier regarda à Valpré, & vit venir devant les autres Brulant de Mommière, qui étoit monté sur un cheval qui couroit comme en levrier & faisoit grand bruit; car il sembloit que ce fût un foudre, & tenoit en sa main un grand dard de fin acier pointu, qui étoit envenimé de sang de crapaud, & étoit dangereux.

Quand Olivier le vit, il fut étonné, & dit à Fierabras: Sire Roi, il faut que vous descendiez, car je ne puis vous conduire; ce qui me fâche; car je connois que je suis poursuivi, vous le voyez, & s'il me peut atteindre, je serai mis à mort, & jamais Charles ne me verra, ce qui le rendra fort dolent.

Lors Fierabras dit tout haut: ô noble Olivier! me voulez-vous laisser, vous m'avez conquis, à vous me suis rendu, ce ne seroit pas noblesse à vous si vous

m'abandonniez : hélas ! pauvre infortuné que je ſuis, ſi je meurs payen que deviendrai-je ? Vierge Marie, Mère de Dieu, prenez pitié de moi : indigne que je ſuis d'avoir recours à vous, puis dit à Olivier : noble Comte, je ſuis conquis par toi, & promets que je me ferois baptiſer; ſi tu me laiſſes, je ne te priſe guère, encore vois-je que tu n'es frappé ni vaincu. Olivier répondit : Fierabras, tu parles en Chevalier; mais je promets à Dieu que je ne te laiſſerai pas, et combattrai pour te défendre au péril de ma vie, tu peux t'y fier. Lors il prit ſon haubert, s'arma le mieux qu'il pût, et mit ſur ſa tête un chapeau de fin acier, puis tira ſon épée Haute-Claire, et vint à Brulant, qui, avec ſon faux dard, duquel il atteignit Olivier en la poitrine, & lui donna tel coup que ledit dard ſe rompit en pièces. Olivier, dit Fierabras, vous avez aſſez fait pour moi, car vous êtes navré, deſcendez-moi & me mettez hors du chemin pour que je ne ſois pas foulé des Sarraſins. Olivier en eut compaſſion, il le mit à l'ombre d'un pin, loin de la voie. Mais quand il voulut s'enfuir, il ſe trouva environné de bien dix mille Sarraſins, il dit : hélas ! doux Jeſus, mon Créateur, tu ſais mon intention, je te demande que tu me donnes graces que je ne meure point pour le préſent, juſqu'à ce que, pour l'Exaltation de la Foi, je puiſſe, avec Roland, mon compagnon, combattre ; puis ſe mit en chemin ; & le premier qu'il rencontra ce fut le fils du plus grand du pays, & lui donna tel coup, qu'il le fendit juſqu'à la poitrine & tomba mort. Olivier laiſſa courir ſon cheval & ſe mêla parmi les payens, & d'abord frappa Clovis qu'il navra juſqu'au cœur, dont il mourut. Lors vinrent ſur Olivier, Maradas, Turgis, Surbam de Cordimenſes, & le Roi Magaris, qui crièrent : par Mahom, de nous n'échapperas ; François, garde-toi

bien, car par nous tu mourras; en ce disant Olivier étoit parmi eux, qui se défendoit vaillamment; & lors frappèrent tous sur lui, dont ce fut merveille qu'il ne fût déchappellé & vaincu; mais à force de traits son cheval tomba dessous lui, & étant à terre par force se leva, mit devant l'écu qu'il avoit conquis, puis prit son épée Haute-Claire, en laquelle il se fioit; celui qu'il atteignit tomba mort à terre; on ne lit point en ce Livre que jamais homme déjà navré comme il étoit, fit si belle défense.

CHAPITRE XXVIII.

Comme Olivier fut pris, & ne put être délivré par les Français.

OLivier se trouva seul à pied entre les Sarrasins, il fit grande résistance; mais il ne fut pas possible d'échapper; car à glaives, épées & dards de fer le pressèrent tant, que son écu fut percé en plusieurs endroits, & son haubert faussé de quatre faux dards; après ce, lui entammèrent mortellement le corps, parquoi lui fut force de tomber par terre, puis le prirent & lui bandèrent tellement les yeux qu'il ne voyoit ni ne savoit où il étoit; ils le montèrent sur un cheval, & le lièrent bien étroitement; & quand Olivier fut ainsi dépourvu de toute force & clar é, de toute espérance de confort, il fut bien dolent. Oh! Charlemagne, disoit-il, Empereur de valeur, où es-tu? & ne sais-tu rien de moi? noble Roland, es-tu endormi, suis-je sourd, que je ne te peux ouïr? Ainsi en faisant ces plaintes, le Roi Marapas dit: Français, ce que tu dis est inutile, car je ne mangerai que tu ne sois pendu. Ainsi que les Sarrasins emmenoient Olivier, lequel étoit en la garde de quatre faux

tyrans, vinrent le Roi Charlemagne, Roland & tous les autres Pairs; mais ce fut bien tard pour Olivier, & à grands cris requirent Dieu & les Saints du Paradis, & puis Roland frappa Corsube en la poitrine, Girard vint contre Turgis. Oger, Richard et Gui de Bourgogne faisoient tel carnage des Sarrasins, qu'ils ne pouvoient tenir devant eux; mais ceux qui conduisoient Olivier alloient toujours outre; à cette bataille furent occis Guillaume d'Estoc & Gauthier, valeureux chevaliers, et plusieurs autres du commun; ils mirent par terre Girard de Montdidier et Geoffroy l'Angevin, puis les lièrent à un cheval, et chevauchèrent hâtivement; quand Charles les vit emmener, peu s'en fallut qu'il ne perdît le sens, et cria sauve-garde, secours, Barons, ô Chevaliers, que vous êtes tardifs, s'ils emmènent ce Comte, que nous en reviendra-t-il?

Quand les Français virent Charles si ému, ils frappèrent des éperons et vinrent les attendre au bas d'une montagne. Roland se trouva des premiers, tenant son épée en main pour se venger, et celui qu'il atteignoit étoit sûr d'être mis à mort, car il étoit si courroucé de ce qu'on emmenoit Olivier, attendit Lanpatris, lequel il fendit jusqu'au milieu du corps, et en ce lieu fit grand portement; mais à cause de la multitude des payens, ils ne purent passer outre pour secourir les Barons prisonniers; il les repoussèrent plus de cinq lieues sans pouvoir pénétrer jusqu'à eux, dont plusieurs Chevaliers étoient fatigués, nonobstant Roland jura que jamais ne retourneroit jusqu'à ce que les Barons ne fussent délivrés des ennemis, mais il ne le put faire, car la nuit survint et ne savoit où aller. Charles voyant cela, ne sait plus que dire ni faire; car il doutoit que les payens n'eussent fait arrière-garde pour les enclore, et par force leur fallut abandonner le champ, et en très-grande mélancolie et courroux s'en retournèrent tous.

CHAPITRE XXIX.

Comme Fierabras fut trouvé par l'Empereur Charlemagne, & comme il fut baptisé, puis guéri de ses plaies.

QUand Charlemagne vit qu'il ne ponvoit r'avoir Olivier ni les autres prisonniers, il lui fut bien force de retourner avec ses gens, car la nuit survint. Et en retournant, trouvèrent Fierabras sous un arbre, lequel languissoit, & le Roi dit: malheureux payen, je te dois bien haïr, car par toi sont mes hommes prisonniers; tu m'as ôté Olivier, celui que j'aimois tant & qui prenoit plaisir à soutenir mon honneur, enfin par toi au lieu de joie je n'ai que douleur. Et quand Fierabras l'entendit, il jetta un grand soupir, & dit: ô noble & puissant Empereur! en l'honneur de Dieu, je te crie merci, pardonne-moi, il est vrai qu'Olivier m'a conquis & lui ai promis que je me ferois Chrétien. Je laisse tous mes Dieux & n'en fais plus de cas, & me rends à Jesus, Créateur, & demande à être baptisé. J'exalterai la sainte Foi Catholique: je rendrai le Saint Sépulcre & les Reliques, pour lesquelles vous prenez tant de peine, & je fais serment à Dieu, en qui je crois, que je suis plus dolent de la perte d'Olivier, que je ne le suis de mon corps navré mortellement, & s'il plaît à Dieu nous le recouvrerons, parquoi faites que je sois Chrétien, car autrement il vous seroit reproché.

Quand ils le virent ainsi membru, ils lui firent faire des habits convenables à sa taille; car quand il fût désarmé, il leur parut l'un des plus beaux hommes que jamais fût vu.

Et quand il fut dévêtu, ses plaies saignèrent, & il tomba pâmé; mais Roland le retint; incontinent les fonds furent apprêtés, puis on manda l'Archevêque Turpin; & le Duc Naimes, qui étoient joyeux de ce que ce payen devoit se faire Chrétien.

Après que le baptême fut apprêté, les parrain & marraine lui mirent un autre nom, & le nommèrent Florent; mais tant qu'il vêçut se nomma Fierabras, & là fût mis en son lit honorablement, & à la fin de ses jours fût saint, fit plusieurs miracles, & s'appela Saint Florent.

Le Roi Charles le fit visiter par ses médecins, & visitèrent ses plaies, parquoi ils furent assurés de le guérir en peu de tems. En faisant la visitation de l'Empereur qui étoit présent, il dit à Fierabras: Si devant toi on voyoit Olivier & les autres prisonniers, nous serions bien contens; car Charles étoit bien marri de la perte de ses Barons.

CHAPITRE XXX.

Comme Olivier & ses Compagnons furent présentés à l'Amiral Baland.

APrès que les Sarrasins eurent les Barons de France prisonniers, ils coururent jusqu'à ce qu'ils furent en une cité, nommé Aigremoire, & à l'entrée de la cité sonnèrent trompettes. Quand l'Amiral les vit venir, il s'en vint droit à eux, se mit près de Brulant; & lui dit: mon ami, conte-moi des nouvelles, comment vont vos affaires? N'avez-vous point pris cet Empereur Charlemagne, qui se fait tant redouter, & les douze Pairs de France sont-ils déconfits? Oh! Sire Amiral, dit Brulant, les nouvelles que je vous apporte sont moindres que vous ne dites, car nous avons

été occis par le Roi & par sa puissance ; votre fils a été vaincu par un de ses Barons, & s'est fait Chrétien ; il a été vaincu en loyale bataille sans trahison : quand l'Amiral l'eut entendu, il tomba pâmé de la grande douleur qu'il eut de son fils, & quand il fut revenu à lui, il cria à haute voix : malheureux que je suis, que dois-je devenir ? Fierabras, mon cher fils, où êtes-vous allé, & comment fûtes-vous pris ? la mauvaise nouvelle qu'on me rapporte de vous, est de vous être fait Chretien, dont je serai dolent toute ma vie, j'aimerois mieux que vous eussiez été démembré & mis à mort. Alors il retomba à terre, en s'écriant : Brulant de Mommière ! qu'est devenu Corsuble, mon neveu, Bruchard, Targie de Parmélie, & mon fils Fierabras, conducteur de tout, s'il est vrai qu'il soit perdu, je ferai sauter la cervelle à Mahom, le Dieu qui m'a promis tant de biens, & à qui je m'étois rendu. Ce disant il enrageoit, se tourmenta grièvement sur la terre, & quand l'Amiral fut un peu refroidi de son mal, il demanda qui étoit le chevalier qui avoit vaincu Fierabras. Brulant répondit : Sire Amiral, votre fils a été vaincu par ce damoiseau, en lui montrant Olivier, qui étoit bien membru & formé, lequel eut entre les autres les yeux bandés : or tôt, dit l'Amiral, dépêchez-vous de me l'amener, jamais je ne boirai ni ne mangerai qu'il ne soit démembré. Quand les Françaͅs entendirent qu'on vouloit faire mourir Olivier, qui étoit tout leur confort, ils se prirent à pleurer. Olivier, qui les entendit, les reconforta en disant en sa langue, que les Sarrasins ne comprenoient point : mes frères, vous savez votre nécessité, si l'Amiral Baland sait que nous sommes des Pairs de France, notre vie est terminée, car il ne prendroit aucune pitié de nous, c'est pourquoi je vous prie de dire tous comme moi.

Après que l'Amiral lui eut commandé de venir

devant lui, les Payens le désarmèrent et lui délièrent les mains et débandèrent les yeux, dont il étoit moulgrevé et dangereusement navré. L'Amiral d'un ton furieux lui dit : Français, garde-toi de me dire vérité, comment te nommes-tu, ne me cèle pas ? Olivier lui dit : Je me nomme Eugines, fils d'un pauvre vassal de pauvre lignage, et m'en partit une fois de la Cour de Lorraine, et vint à la Cour de Charlemagne, lequel me donna armes, et après que je fus adoublé, et aussi mes compagnons que vous voyez devant vous, qui sont pauvres Chevaliers aventuriers, avons pris peine à bien servir notre Roi, afin que par notre service nous puissions être avancés. Oh ! Mahom, dit l'Amiral, or suis-je bien trompé, car je croyois avoir cinq des plus vaillans du Royaume de France par le moyen de mes Barons.

Il appela Barsades, son Chambellan, et lui dit : prenez-moi ces Français, faites-les moi dépouiller, et les attachez à ce pilier très-fortement, et puis faites-moi apporter des dards de fer bien échauffés et rangez ces Français, pour les faire tirer à mon plaisir. Alors Brulant se leva et dit : Sire Amiral, je vous prie que pour le présent vous ne leur fassiez point de mal, car ce ne seroit pas bien fait.

Vous voyez qu'il est trop tard pour faire justice, et en pourriez bien être blâmé, vu que votre Seigneurie et vos Barons ne sont point ici présens, parquoi je vous prie que vous tardiez jusqu'à demain, ce qui sera beaucoup mieux ; d'ailleurs, je sais qu'ils ont mérité la mort ; d'autre part, si Charles nous vouloit rendre Monseigneur. Pour l'amour de vous, dit l'Amiral, j'en suis content. Il manda Brutamont, qui étoit garde de la prison, et lui ordonna de mettre les Français en lieu de sûreté jusqu'au lendemain pour en faire à sa volonté.

CHAPITRE XXXI.

De la prison où les Français furent visités par la belle Floripe, fille de l'Amiral, & de sa grande beauté.

MAis après que l'Amiral eut dit que les Français fussent mis en prison, Brutamont le chartier vint descendre Olivier & tous ses compagnons, en une prison qui étoit si étroite, qu'on n'y voyoit clarté, en laquelle étoit serpens, crapauds & autres bêtes vénimeuses, & il y passoit un ruisseau d'eau de la mer, qui avoit son entrée sans conduit, parquoi elle ne pouvoit y entrer que lorsque la marée montoit, & avant que le maître de la prison ne s'en allât, il leur banda les yeux & ferma les pertuits de dessus eux, & puis l'eau vint si fort, que les Français en eurent jusqu'aux épaules, dont les plaies d'Olivier commencèrent à s'ouvrir; mais comme l'eau étoit salée, la douleur lui fut très-sensible; il eut en cette occasion grand besoin de médecins pour bander ses plaies qui s'étoient ouvertes; car quand il se sentit baigné de cette eau, il tomba tout pâmé, & fût mort à cette heure, si ce n'eût été Girard de Montdidier qui le soutint; mais vous ne pourriez croire comment ils ne furent pas noyés. Voyant que l'eau croissoit toujours, vous devez savoir qu'en cette prison il y avoit deux piliers de quinze pieds sur lesquels ils montèrent Olivier à grande force; & quand il fut assis, de grande angoisse commença à dire: O Regnier! mon père, vous ne connoissez pas sans doute ma situation, hélas! jamais vous ne me verrez. Girard dit à Olivier: ne vous déconfortez plus; car à tel Chevalier ne convient de se plaindre; plutôt nous réjouir en

en Dieu, à qui il plaît maintenant que nous soyons en cet état; mais je promets à Dieu que si nous avons chacun notre épée, qu'avant que nul de nous fût descendu d'ici par les Sarrasins, j'y en mettrois plus de trois cents. Les Français, comme nous venons de dire, étoient sur les piliers de marbre. Floripe, fille de l'Amiral, & sœur de Fierabras, les écoutoit, & eut grande compassion des plaintes que faisoit Olivier; cette fille étoit jeune & bien faite, blanche comme un lys; ses cheveux reluisans comme or fin, la face un peu terminée en longueur, les yeux rians, clairs & étincelans comme deux étoiles; elle étoit habillée d'une robe de pourpre, qui étoit merveilleusement riche, & peinte d'étoiles de fin or, laquelle avoit telle vertu que celle qui l'avoit ne pouvoit être empoisonnée d'herbe ni de venin. Floripe étoit si belle avec ses habillemens, que si une personne eût jeûné trois ou quatre jours, la voyant, étoit rassasiée, & elle portoit un manteau qui avoit été fait en l'île de Colcos, où Jason prit la toison d'or, comme on a trouvé par écrit en la destruction de Troies, lequel manteau étoit fait d'une face, & avoit si grande odeur, que c'étoit merveille. Parquoi de la beauté de cette demoiselle chacun en étoit ravi: elle avoit, comme j'ai dit ci-devant, oüi parler les Français en prison, & specialement Olivier, duquel elle en eut grande pitié. Elle sortit de sa chambre avec douze pucelles, ses sujettes, & entra dans la salle commune, où les payens étoient fort désolés de Fierabras qui étoit pris, & plusieurs autres grands Seigneurs. Alors elle fit un grand cri & sonpira de douleur, ce qui renouvella le deuil. Et quand elle eut cessé de pleurer, elle demanda à Brutamont, qui sont ceux que j'ai oui parler en la prison, qui se plaignent si fort? Madame, dit le geolier, ce sont des Français, gens de Charles,

Roi de France, lesquels jamais ne cessèrent de détruire notre Loi, mettre à mort nos gens, vitupérer notre créance & annichiller nos Dieux; ce sont eux qui ont aidé à occir Fierabras, votre frère, entre lesquels il y en a un de très-grande valeur, qui est un des hommes le mieux fait qu'on ait jamais vu; il est si puissant, qu'il a lui seul & loyalement conquis Fierabras. Floripe eut incontinent envie de le voir, & dit à Brutamont: je veux leur parler, viens-moi ouvrir la prison, je suis curieuse de les voir. Madame, vous me pardonnerez, il ne se peut faire pour la malpropreté du lieu, d'autre part votre père m'a défendu de ne les laisser parler à personne; je me souviens que très-souvent on peut être trahi par les femmes. Quand Floripe l'entendit, elle lui dit d'un ton de colère: ô mauvais glouton, me dois-tu faire ce refus, je te promets que je t'en ferai payer; & incontinent manda son chambellan, lequel lui donna un bâton, & fit ouvrir la prison; Brutamont voulut s'y opposer, ce que voyant elle lui donna un si fort coup au visage qu'elle lui fit sortir les deux yeux de la tête, & après elle le fit mourir, puis le jetta dans la prison sans qu'aucun payen ne le vit, dont les Français qui étoient dedans furent fort étonnés quand ils l'ouïrent tomber.

Puis après Floripe fit allumer une grande torche de cire, se fit ouvrir la porte, & mit devant elle la lumière pour voir les prisonniers; & étant auprès d'un pilier, elle s'écria: ô Seigneurs, répondez-moi, qui êtes-vous & comment vous nommez-vous, ne me le célez pas? Olivier lui dit: Madame, nous sommes de France, appartenons à Charlemagne, & avons été amenés à l'Amiral, qui nous a fait mettre en ce lieu, il vaudroit beaucoup mieux qu'il nous eut fait mourir que de nous tenir en cette affreuse prison. Floripe, nonobstant qu'elle ne fût pas Chrétienne, elle avoit

le cœur très-noble & leur dit : je vous promets que je vous mettrai dehors sûrement, pourvu que vous me promettiez & juriez de faire ce que je vous dirai. Madame, dit Olivier, je vous assure que vous nous trouverez tous à l'effet comme à la parole, & soyez sûre que jamais nous ne vous ferons défaut tant que nous serons vivans, pourvu toutefois que nous soyons fournis d'armes ; je ferai telle occision des Sarrasins qu'il en sera long-tems parlé. Vassal, lui dit la fille, vous pourriez bien trop vous vanter, encore êtes-vous céans, bien loin d'être dehors & vous menacez ceux qui sont en liberté ; il vaudroit bien mieux se taire que de parler. Girard de Montdidier dit à la dame : Mademoiselle, je vous dirai un mot, celui qui est en captivité chante volontiers pour oublier son mal. La noble Floripe regarda Girard le gracieux, qui avoit excusé Olivier de ce qu'il parloit trop hardiment, mais ce ne fut pas grande merveille ; car de joie qu'Olivier eut quand elle lui dit qu'il seroit mis en liberté, il pensa être hors de sa volonté. Alors Floripe dit à Girard : en vérité, Sire, vous savez bien louer & excuser votre compagnon.

CHAPITRE XXXII.

Comme les Français furent élargis par le moyen de la belle Floripe, & de la beauté de sa demeure.

Et quand Floripe eut parlé son plaisir aux Barons, elle appela son chambellan & lui fit apporter des cordes & un bâton lié à travers, qu'ils descendirent, & quand les Français l'apperçurent, ils montèrent dessus. Olivier y monta le premier, & lors la dame & son chambellan le tirèrent dehors ; puis les autres montèrent légèrement, & les menèrent par une vieille

porte secrette, sans que nul le sût, & entrèrent en la chambre de Floripipe, dont l'entrée étoit ouverte; & au-dessus de la porte étoient représentés avec art les Cieux, les étoiles, le soleil, la lune, les saisons d'été & d'hiver; bois, montagnes, oiseaux & autres animaux de toutes espèces : & selon l'histoire, ce fut le fils de Mathusalem qui l'avoit fait faire. Il y avoit sur un rocher, environné de la mer, un prétoire fort beau, où jamais fruits ni fleurs ne manquoient. Et là, de toutes maladies, excepté celle de la mort, on trouvoit guérison; au même endroit croît la main de gloire. C'étoit dans cette galerie où étoit Floripipe, ses dames & plusieurs autres pucelles, & la maîtresse, qui se nommoit Maragon, laquelle dit à Floripipe : je crois connoître ces Français; car ce bel écuyer que vous voyez, c'est Olivier, fils du duc Regnier de Gênes & frère d'une demoiselle parfaitement belle; c'est lui qui a vaincu votre frère Fierabras, & celui-ci est Girard de Montdidier; cet autre est Guillaume d'Estoc, & ce camus qui est par de-là est Geoffroy l'Angevin, mais je veux que Mahomet me punisse si je bois ou mange avant que j'en aye averti votre Père, Monseigneur l'Amiral. A ces mots tous les sens de Floripipe lui frémirent, & retint un peu sa colère; mais feignant un bon secret, elle l'appela près d'une fenêtre, puis elle lui donna un si grand coup qu'elle la mit à terre; elle manda son valet, qui aussitôt vint à elle & la jettèrent en la mer; puis Floripipe dit : or allez vieille dépiteuse, vous avez votre récompense. Je suis bien assurée maintenant que vous ne trahirez jamais les Français : les Barons eurent une grande joie de ceci; aussitôt Floripipe vint aux Français, & les baisa doucement. Alors elle apperçut Olivier qui étoit tout ensanglanté; elle vit bien qu'il étoit blessé, & lui dit : Sire Olivier ne vous doutez, car je vous rendrai

bientôt en bonne santé; elle s'en vint à la main de gloire, & en prit un peu; quand Olivier en eut usé, il fut parfaitement guéri. Les barons étant en cette chambre furent assis à table & bien pourvus de vivres & de viandes délicieuses, dont ils avoient grand besoin, à cause de la faim qu'ils avoient endurée; & au départir chacun fut couvert d'un manteau de paille d'or, & bien brodé; puis Floripe leur dit: Seigneurs, vous savés comme je vous ai mis hors de prison, vous êtes ici en sûreté, mais si d'aventure quelqu'un nous avoit ouï, nous serions tous mal venus; & ne suis en autre doute, Olivier est ici présent, qui a vaincu mon frère Fierabras, auquel naturellement je devois faire opprobre & repréhension. Je vous connois bien, n'en soyez point émus; vous savez que vous m'avez promis que mon secret seroit bien scellé entre vous tous. Ils promirent tous de faire sa volonté; & après Floripe leur dit: Seigneurs, je vous dirai qu'il y a un noble chevalier en France, que j'ai long-tems aimé; il se nomme Gui de Bourgogne, qui est le plus beau chevalier qu'on puisse voir, & est parent du Roi Charlemagne, & de Roland le puissant. Une fois que j'étois à Rome, je le vis, & dès cette heure je lui donnai mon cœur. Quand mon Père alla détruire ladite cité de Rome, Lucafart de Branda, qui étoit redouté de tous les payens, fut mis à terre par ledit Gui de Bourgogne, ce qui me plut beaucoup; je pris tant de plaisir à sa vaillance, que depuis ce jour je l'ai toujours dans mon cœur: & si je ne l'ai pas pour mari, jamais je ne me marirai; & pour l'amour de lui je veux me faire baptiser & croire au Dieu des chretiens. A ces paroles les Français furent joyeux, & rendirent graces à Dieu de la volonté de cette pucelle, & Girard dit: Madame, je vous jure que si nous étions maintenant armés, & que nous fussions

en la salle des payens, nous en ferions une grande destruction; mais Floripe fut sage, & leur dit : nobles Seigneurs, pensons à nos affaires, puisque vous êtes en sureté, prenez un peu de repos : vous voyez ici six pucelles de grande noblesse, que chacun de vous prenne la sienne pour mieux déduire le tems, & je vous regarderai, si c'est votre bon plaisir, car pour moi je n'ai que faire d'homme qui vive, que du noble chevalier Gui de Bourgogne, à qui j'ai donné mon cœur. Tout bien considéré, on voit en ce chapitre une grande entreprise, premièrement, quand Floripe, qui étoit payenne, desira de parler aux Français, elle déceint bien la volonté des femmes, pour savoir des nouvelles en ce qui concerne l'œuvre, ce qu'elle fit contre le geolier de la prison, & comme ils furent élargis, on approuva beaucoup cette action, car c'eût été grand dommage si ces barons fussent demeurés en prison : mais la foi des personnes fait grand allégement de tourment, car les saints du Paradis l'ont obtenu, ainsi que plusieurs victoires, par leur foi, la miséricorde de Dieu leur est prochaine. La cause pour laquelle ils furent délivrés de prison, étoit venue de loin; c'étoit de Rome pour Gui de Bourgogne, qu'elle aimoit; parquoi il est aisé de comprendre par quel moyen les chevaliers furent élargis.

CHAPITRE XXXIII.

Comme Charlemagne manda à l'amiral Baland, & du refus que firent les sept Pairs de porter ses nouvelles.

LE bon duc de Gênes, père d'Olivier, qui ne pouvoit dormir, boire, ni manger, pour la douleur qu'il avoit de son fils, & quand il ne put plus endurer, il s'en vint au noble & puissant Roi Charlemagne, & lui dit : Très-cher Empereur, par le saint amour de

Dieu, il vous plaise prendre pitié de moi; vous savez ma douleur, je dois perdre mon bon & loyal fils Olivier, pour lequel je suis ennuyé, que si je n'ai autres nouvelles certaines je mourrai de chagrin devant deux jours, ou il me sera force de me mettre en chemin pour y aller. Quand Charlemagne l'entendit parler il fut ému de compassion pour la mélancolie du duc Regnier, & parla à Roland en disant: Beau neveu, entendez moi, demain matin il vous faut aller en Aigremoire dire à l'Amiral Baland, qu'il vous rende la couronne de Jesus-Christ & les autres reliques pour lesquelles j'ai pris tant de peines; vous lui demanderez aussi mes Barons qu'il tient prisonniers, & s'il vous contredit, dites-lui que je le ferai traîner vilainement, puis après pendre par son col. Quand il eut dit cela, Roland répondit: Sire & bel oncle, prenez pitié de moi, car je suis sûr que si j'y vas, jamais je ne reviendrai. Le duc Naimes qui étoit là, dit: Sire Empereur, regardez ce que vous allez faire, Roland est votre neveu, vous savez de quelle valeur il est, s'il va où vous dites, jamais il ne reviendra. Charles répondit: je vous jure, sire Naimes, que vous irez avec lui & vous porterez mes lettres à l'Amiral. Ceci dit, Basin le Genevois vint devant Charles, & dit: Comment sire: voulez-vous perdre vos chevaliers; certes, s'ils y vont, jamais un seul ne reviendra? Charles jura que Basin iroit avec les autres, & qu'ainsi ils seroient trois: Thierry, duc d'Ardenne, dit comme les autres; parquoi il fut ordonné pour y aller. Oger le Danois dit de même, qu'on n'y devoit point aller, & il fut condamné ainsi que les autres pour y aller. Richard de Normandie vint à l'Empereur & dit: Sire, je suis étonné que vous n'ayez pitié de vos chevaliers, de les vouloir ainsi faire mourir, car je sais bien qu'ils seront perdus

s'ils y vont. Par le Dieu en qui je crois, dit Charles, vous irez avec les autres & porterez mes lettres à Baland que je hais tant. Ensuite il regarda Gui de Bourgogne, & lui dit : venez à moi, vous êtes mon parent, & je vous aime, vous serez le septième pour faire mon message à Baland, & lui direz qu'il se dispose pour se faire baptiser, & qu'il tienne de moi son royaume & ses villes ; aussi qu'il me rende les reliques dont je prends grande peine, & s'il vous contredit, dites-lui que je le ferai pendre & étrangler vilainement. Hé as ! dit Gui de Bourgogne, Empereur très-cher, je connois à cette fois que vous voulez me perdre, & si j'y vas jamais je n'en reviendrai, j'en suis sûr, & sur ce, la nuit survint & furent souper. Le matin au lever du Soleil, les sept barons dessus nommés vinrent devant Charles, & Naimes lui dit : noble Empereur, nous sommes ici pour obéir à votre commandement, nous vous prions de nous donner congé pour partir, s'il y a quelques personnes ici présentes qui vous ayent méfait, nous leur pardonnons, de même si nous avons offensé Dieu & quelqu'un, qu'il nous soit pardonné. A ces paroles les Français qui étoient présens, commencèrent à pleurer de pitié, & Charles dit aux Barons : Mes Princes & très-chers bien aimés de Dieu, je vous recommande aux mérites de sa sainte Passion, & qu'il vous conduise en votre voyage ; puis se mirent en chemin.

CHAPITRE XXXIV.

Comme l'Amiral transmit quinze Rois Sarrasins à Charlemagne pour r'avoir Fierabras, lesquels furent rencontrés des sept Pairs & mis à mort.

Après l'Amiral Baland étoit en Aigremoire fort dolent, & avoit mandé quinze rois Sarrasins pour avoir conseil, lesquels quand ils furent venus, Mara-

dans le plus fier des quinze parla le premier, & dit à Baland: Sire, pourquoi sommes-nous mandés par toi? Alors Baland leur répondit: Seigneurs, je vous dirai la vérité, Charlemagne me requiert de grande folie, il veut que je lui sois sujet & que je tienne mes terres & pays de lui, mais je ne ferai pas ceci, car pour son meilleur qu'il prenne plaisir à dormir & reposer, ou à aller visiter les Eglises, & manger ce qu'il peut avoir. Toutefois je suis d'avis qu'alliez à lui en Normandie ou en son logis, & lui direz que je lui mande qu'il croye en Mahom notre Dieu sans délai, & il sera sage; de plus qu'il me rende mon fils Fierabras, pour lequel je suis chagrin: en outre, je veux qu'il tienne de moi la France & toute la région; & s'il fait ma volonté, je l'irai visiter avec cent mille hommes armés. Si d'aventure vous rencontriez en votre chemin quelques Chrétiens, coupez-leur la tête. Quand l'Amiral eut parlé, Maradas répondit: Sire, je connois que vous voulez nous faire mourir, car les Français sont fiers & vaillans, si nous faisons ce que vous avez proposé ce sera cause de notre fin. Il reprit, ne croyez pas que je dise ceci pour n'y pas aller, car j'ai tel courage, que si d'aventure je me mêle parmi les Chrétiens, j'en mettrai dix à mort avant que je sois fatigué, & si je ne fais pas ce que j'ai dit, je veux qu'on me fasse couper la tête; ses compagnons dirent que chacun d'eux en feroit autant que lui, parquoi sans plus tarder ils montèrent à cheval armés de grosses lances, & partirent; ils ne s'arrêtèrent qu'au pont de Mantrible, & le passèrent le plutôt qu'ils purent. Les Français ci-devant dits, apperçurent les Sarrasins venir à eux, ils se dirent: les voyez-vous venir à grande puissance? voyons ce que nous ferons. Roland dit: Seigneurs, ne vous épouvantez pas, regardez ils ne sont ni vingt ni trente, allons droit à eux, tous

furent du même avis & piquèrent droit aux payens. Alors Maradas, qui étoit fier, puissant & bien armé, porta la parole aux Français, disant: Vous etes tous maudits Chrétiens. Le duc Naimes répondit: Vassal, qui que tu sois, tu parles bien vilainement, sache que nous sommes gens de Charlemagne, & que nous allons de sa part faire un message à Baland l'Amiral. Maradas lui dit: vous êtes en danger, voulez-vous vous défendre ou faire autrement. Naimes repondit: nous voulons nous defendre à l'aide de Jesus, notre Créateur. Maradas lui demanda: lequel de vous oseroit joûter contre moi? Je suis tout prêt dit Naimes. Maradas lui dit: tu es bien présomptueux, car s'il y en avoit dix comme toi, de mon epée je les voudrois confondre sans beaucoup me fatiguer, & porter leurs têtes à l'Amiral. Envoie-moi pour joûter quelqu'habile chevalier, car tu es trop chétif pour te prendre à moi. Puis il dit à ses compagnons: attendez-moi, & que personne ne bouge, car seul je veux les conquérir, puis les présenterai à Baland l'Amiral. Quand Roland l'eut écouté, il pensa perdre le sens, & dit à Maradas, tu as parlé comme un insensé, car p nse qu'avant Vêpres tu sauras ce que nous savons faire, garde-toi de moi, je te défie. En ce disant, il piqua son cheval des éperons, & se rencontrèrent si rudement & à grande force d'épieux carrés & aigus, que peu s'en fallût qu'ils ne tombassent tous deux morts. De ce coup furent ferrus si âprement que leurs haumes & hauberts furent cassés; Roland tout furieux, tira Durandal & en frappa Maradas sur son haume avec tant de force, qu'il le divisa, puis intrépidement lui porta un coup sur la tête nue, & la lui fendit jusqu'au dessous de la cervelle, & tomba mort. Quand les autres virent le Roi Marabas mort, & que Roland vouloit emporter sa tête, ils se egardèrent l'un

l'autre comme tous éperdus, ils conclurent de se venger des Français, & coururent sur Roland pour le tuer, mais il se défendit trop vaillamment. Et sur ce l'une des parties vint sur l'autre, & se tinrent fermes en bataille, & particulièrement les Français, qui occirent tous les Rois Payens, excepté un, qui se sauva quand il vit les autres morts; il s'en vint dénoncer à l'Amiral comme ils avoient été détruits par les Français. Quand l'Amiral le vit venir seul, il lui dit: Sire, vous êtes bien hâtif de retourner, dites-moi donc ce que vous avez fait. Lors il lui dit: Sire Amiral, par Mahom, cela va mal; car outre le pont de Mantrible, nous avons trouvé sept gloutons qui sont enragés, & se disent hommes de Charles, qui viennent de sa part vous faire un message; puis sont courus sur nous & ont tous mis à mort, sinon moi qui suis échappé à grande peine pour venir vous l'annoncer. Quand l'Amiral l'entendit, peu s'en fallut qu'il ne mourut; il fut bien dolent pour la perte de ses Rois.

CHAPITRE XXXV

Du merveilleux Pont de Mantrible; du tribut qu'il falloit donner pour y passer, & comme par de belles paroles les françois passèrent outre.

ET quand les Français, comme j'ai dit, eurent mis les Sarrasins à mort, ils furent tres-fatigués, puis furent se reposer dans un pré près de-là. Peu après Naimes dit: Barons, je conseille que nous retournions au Roi Charles & lui dirons ce qu'avons fait, je crois qu'il sera bien content. Alors Roland répondit: Comment, Sire Naimes, vous parlez de retourner, n'en parlez plus, car tant qu'il plaira à Dieu que je tienne Durandal en main, je ne retournerai que je n'aye parlé à Baland; quoiqu'il en soit, nous ferons chose dont

chacun parlera, nous prendrons chacun une de ces têtes; & les présenterons à l'Amiral. Naimes lui répondit: Roland, il me semble que vous soyez hors de sens, car si ceci se faisoit nous serions tôt occis. Therry & les autres furent de l'opinion de Roland, & prirent chacun une tête & se mirent en chemin. Naimes fut le premier qui apperçut le pont de Mantrible, dont vous ouïrez merveilles; il dit à ses compagnons: Seigneurs, attendez, de-là le pont est Agremoire où nous devons trouver l'Amiral. Oger, dit-il, il nous faut passer ce pont qui est fort dangereux, il y a plusieurs arches de marbre fort spacieuses qui sont fondées à plomb & ciment; sur ledit pont sont grosses tours & beaux piliers richement ornés, & les murs sont de grande force, car au plus bas on y peut mettre dix toises de largeur du pont; il est aisé de le comprendre, car vingt personnes peuvent aller bras à bras, & pour lever & abaisser ce pont sont dix grosses chaînes de fer, & au haut il y a un aigle d'or si reluisant, qu'il semble que ce soit feu allumé, on le voit d'une lieue, la rivière qui passe dessous se nomme Fagot, & a plus de 15 pieds de profondeur; elle est si rapide qu'il semble que ce soit un trait d'arc qui passe, il n'est pas possible à un navire d'y voguer; de plus le passage de ce pont est gardé par un géant, nommé Galafre, homme terrible, tenant une hache d'acier pour consommer celui qui ne fera pas sa volonté, & aussi est-il de nécessité qui voudra parler à l'Amiral, convient passer à lui. Seigneur, dit Roland, ne doutez rien de passer le pont, car je vous jure tant qu'il plaira à Dieu me conserver la vie, & que je pourrai tenir Durandal en main, je ne priserai payen la valeur d'un denier quel qu'il soit, & par le Dieu qui fut mis en croix, je frapperai le portier s'il se met devant moi, quoiqu'il en arrive. Naimes le reprit & dit: Roland,

vous ne parlez pas sagement, il n'est pas bon de donner un coup pour en avoir plusieurs de l'Amiral, & il convient de passer par lui : mais laissez-moi faire, car au plaisir de Dieu je dirai tant de mensonges, que nous passerons outre sans danger. Quand les Français furent sur le Pont, le portier vint au-devant d'eux avec cent gardes bien armés. Le Duc Naimes se présenta le premier, comme le plus âgé des autres, ayant ses cheveux mêlés. Le portier passa outre, & prit Naimes par la main, lui disant : Répondez-moi, où voulez-vous aller ? Naismes répondit : je vous dirai la vérité, nous sommes au noble Empereur Charlemagne, & allons à Aigremoire faire un message à l'Amiral mais il a certainement bien purgé son pays de canailles : car dernièrement nous rencontrâmes quinze brigands qui vouloient nous ôter nos chevaux & la vie. Toutefois nous les avons si bien accueillis, qu'en voici les têtes, & les lui montra. Quand le portier vit & ouït ce, il faillit perdre le sens, & dit au duc Naimes : Vassal, écoutez-moi, c'est qu'il vous faut payer le passage du Pont devant toutes choses. Le duc Naimes lui dit : demandez ce qu'il vous faut & nous vous contenterons ; par Mahom, dit le portier, ce n'est pas peu de choses qu'il faut : premièrement, trente couples de chiens avec cent pucelles, puis cent faucons mues ; après il faut cent palfrois en bon point, & pour chaque pied de cheval un marc d'or, ensuite quatre sommiers chargés d'or & d'argent ; par ainsi voilà ce qu'il vous faut, ou autrement vous convient laisser vos têtes. Le Duc Naimes ne fut point étonné, nonobstant qu'il voyoit bien qu'il ne lui étoit pas possible de payer ce tribut, néanmoins il dit au portier : Sire, avant qu'il soit midi, vous serez satisfait ; car après nous vient un équipage de plus de cent mille, tant en pucelles que harnois, fau-

cons, chiens, hauberts, haumes & bons écus; il y a quantité d'autres richesses; vous prendrez ce qu'il vous plaira. Alors le portier pensoit qu'il disoit la vérité, & les laissa. Roland qui l'avoit ouï ne put se tenir de rire, & dit: En vérité, Naimes, vous avez bien pensé, par vos supercheries nous avons passé ce Pont, & Roland alloit derrière les autres; lorsqu'ils furent un peu avant sur le Pont, il rencontra un Turc, en le voyant il dit en lui-même: Ah! Dieu du Paradis, aide-moi à faire choses que tu sois honoré à l'avenir. Et sans dire mot descend de son cheval, prend ce Turc & le jette en la rivière. Naimes regarda derrière lui, & vit tomber ce Turc en l'eau, dont il fut très-courroucé, & dit: Sire Dieu! je crois que Roland a perdu l'esprit, car il n'a point de patience, & si Dieu ne nous aide il nous fera mourir, car il est si fier de courage, qu'il ne regarde ni le tems ni le lieu pour gouverner; mais il pourroit bien s'y trouver trompé.

CHAPITRE XXXVI

Comme les Barons de France vinrent faire leur message à l'Amiral Baland.

OR les barons dessus nommés quand ils eurent passé le pont & qu'ils furent près d'Aigremont, où Baland se tenoit, ils entrèrent dans la ville en bel ordonnance; ils virent par les rues des faucons & autres oiseaux de proie. Ils rencontrèrent un Sarrasin à qui ils demandèrent où se tenoit l'Amiral Baland, & il leur montra qu'il étoit assis à l'ombre dessous un arbre; quand ils furent tous à terre, le Duc Naimes dit: Messeigneurs, je porterai la Lettre & parlerai le premier; Roland se présenta, & dit qu'il vouloit porter la première parole; Naimes lui dit: taisez-vous, vous êtes à demi-forcené & sans tempérance. Si Dieu ne nous fait la grace, vous serez cause de

notre mort ; & sur ces propos ils entrèrent devant l'Amiral sans faire aucune révérence, & Naimes commença à parler, & voici comment : Le Créateur de tout le monde, à qui l'on doit ferme créance, honneur, salut & révérence, & que Dieu garde le noble & puissant Charlemagne, Roland, Oger, & tous les autres Pairs de France, & que la Croix confonde l'Amiral depuis le chef jusqu'aux pieds. Avant-hier delà le Pont de Mantrible nous trouvâmes quinze gloutons Sarrasins, lesquels vouloient nous ôter nos chapeaux & nous occir, mais Dieu merci, nous apportons les têtes, & jamais ne retournerons. Quand Baland entendit ce langage à peu qu'il n'enrageât ; dans ce moment vint le Roi qui échappa, & duquel j'ai parlé, qui dit à l'Amiral : très-cher Sire, pensez de vous venger, voilà ces gloutons desquels je vous ai parlé, qui ont fait mourir les Rois vos amis. L'Amiral dit : laissez les têtes pour le présent, puis dit à Naimes qu'il fit son message. Naimes repondit, que volontiers le feroit, & commença ainsi : Le noble Roi de France tant redouté, te mande par nous que tu lui rendes la couronne dont notre Sauveur & Rédempteur J. C. fut couronné, puis ses chevaliers que tu tiens prisonniers seulement, & si tu ne le fais, Charlemagne te fera pendre à un gibet, & étrangler sans miséricorde ; premièrement t'emmenera en liasse comme on fait à un vieux mâtin enchaîné, & ne trouvera ni boue ni fange qu'il ne te terrasse dedans. Lors L'Amiral rempli d'une intention beaucoup plus outrageuse, dit à Naismes : Vous m'avez grandement outragé, néanmoins je vous ai ouï parler volontiers. Allez vous asseoir auprès de ce paillard, tu as parlé pour les autres que je ne veux pas écouter. Mais que Mahom en qui je suis totalement dévoué, te maudisse & me punisse si jamais je mange ni bois que

premièrement je ne vous fasse voler la tête de dessus les épaules. Naimes lui dit : s'il plaît à Dieu le Créateur & à sa mère, vous avez mal songé. Après parla Richard de Normandie & dit : Entends-moi, Amiral, Charles te mande par moi que tu me transmettes les reliques que tu as en ta possession, & rendes les nobles barons & chevaliers que tu tiens sans raison prisonniers, & si tu ne fais comme je t'ai dit, Charles te fera pendre & étrangler par ton col à un gibet, & n'aura merci de toi. Lors l'Amiral le crut bien connoître, il lui dit de cette sorte : Mahom mon Dieu en qui je crois te maudisse, tu ressembles bien à Richard de Normandie, qui m'a occis mon oncle Corsuble. Or plût à Mahom à qui je promets que jamais ne mangerai que tu ne sois mort, va t'asseoir avec ton compagnon jusqu'à ce que j'aye ouï les autres qui n'ont point encore parlé. Aussitôt Basin le Genevois se leva & dit : Baland l'Amiral, Charles, le noble Roi, & des humains le plus redouté, te mande que tu lui rendes les Reliques desquelles on t'a parlé ci-devant, ou autrement il te fera pendre & étrangler comme un larron prouvé. Quand il eut dit cela, il alla s'asseoir avec les autres. Puis se leva Thierry, duc d'Ardenne, qui feignit chère & belle manière, l'Amiral lui voyant le regard si hideux, en fut étonné, & croyoit que ce fût un diable ; lors Thierry dit : écoute-moi, Amiral, Charles, le noble Empereur, te mande que tu lui renvoies ses barons francs & quittes, lesquels tu possèdes, & en cas de refus il te fera demembrer & pendre par le col. L'Amiral répondit : Vassal, je te prie de me dire la vérité. Quel homme est-ce que Charlemagne, & quelles sont ses moeurs ? Alors Thierry dit : Je te déclare, Amiral, que Charles est sage, courtois & débonnaire, & sois sûr que s'il étoit ici à son exercice,

il te donneroit sur le visage, d'autre part de tes Dieux ne tient compte non plus que d'un chien mort ou d'une pomme pourrie. Il dit à Thierry : Mon ami, par la foi que tu dois à ta vie, dis-moi la vérité. Si j'étois à ta volonté & sujetion comme tu es en la mienne, que ferois-tu, ne me le cèle pas ? Par ma foi, dit Thierry, je ne mentirai point, je te ferois pendre & étrangler avant qu'il fût nuit. Vassal, dit l'Amiral, tu as mal parlé ; car par Mahom mon Dieu, je te traiterai comme tu m'aurois traité, va t'asseoir avec tes compagnons. Puis Oger le Danois vint devant l'Amiral & lui dit : Amiral, voici ce qu'exige Charlemagne de toi, que tu lui rendes les Reliques que tu as emportées, & si tu ne le fais, il te fera couper par morceaux ; lors l'Amiral le fit asseoir avec les autres. Après vint Roland le courageux devant l'Amiral, qui, sans le saluer, lui dit : malheureux Sarrasin, attention à moi : Charles le noble & redouté Roi & Empereur, te mande par moi que tu croyes en notre Seigneur J. C. & en la Vierge sa mère, que tu te fasses baptiser, que tu rendes les Reliques dont tu es indigne de la possession, & que les barons que tu tiens prisonniers lui soient rendus sains & en bon état : & si tu vas au contraire, Charles te fera écorcher tout vif. L'Amiral lui dit : vous avez blessé mon amour-propre ; mais je jure par mes dieux Mahom & Tarvagant, que je ne me coucherai point que vous ne soyez pendus & étranglés. Alors Roland répondit : Payen, si tu attendois jusques-là pour te reposer, tu aurois grand sommeil. Alors vint Gui de Bourgogne devant l'Amiral, & lui dit : Charles, le noble & invincible Empereur, te mande de lui obéir & que tu lui restitues les Reliques & les Barons ; crois-moi, fais-le, & tu seras sage : commence par croire en Jesus-Christ, Dieu de toute éternité, &

si tu veux suivre mon conseil, tu obtiendras ses bonnes graces ; voici comment : ôte ta robe & tes souliers, & porte une selle de cheval sur ton corps, & en cet état présente-toi humblement devant Charles, & lui crie merci, demande pardon à Dieu tout-puissant, de tes erreurs ; si tu ne fais ainsi, il te fera mourir honteusement. Alors l'Amiral fus plus outré que devant, il demanda conseil à Brulant & à Sortibrant, pour savoir ce qu'il feroit des messagers ; ils lui répondirent : il faut les démembrer & mettre à mort, ensuite nous irons en Normandie ; & si nous pouvons prendre Charles ; nous le ferons mourir, puis prendrez possession du Royaume de France. Par Mahom, dit Baland, c'est bien dit, or sois fait ainsi qu'avez décidé.

CHAPITRE XXXVII.

Comme par le moyen de Floripppe les Français furent sauvés, & comme les Reliques leur furent montrées par elle.

Lorsque Floripppe eut entendu le débat ci-devant-dit, elle entra dans la salle, & salua son Père, elle demanda qui sont ces Chevaliers ici assis à part ? L'Amiral répondit, ma fille, ils sont natifs de France, ils m'ont dit des paroles de grande importance, pleines de reproches & de vilainies, m'ayant grandement offensé, plus que je ne saurois vous dire ; donnez-moi conseil de ce que je dois faire d'eux. La Dame dit : Si j'étois en votre place, je leur ferois à tous couper la tête, & aussi leur ferois ôter les membres pour les faire brûler en un feu hors de la cité, car ils l'ont bien mérité. Ma fille, dit Baland, vous avez bien parlé, & ainsi sera fait ; allez à la prison, & amenez les autres. Mon Père, dit elle, il est tems de dîner, car si

vous vouliez faire justice avant, vous ne pourriez manger qu'il ne soit midi; cette fille ne cherchoit autre chose, sinon de témoigner à l'Amiral son père qu'elle pensoit comme lui pour mettre tous les prisonniers Français ensemble; elle lui dit: donnez-moi ces déloyaux Français, je les ferai bien garder, & après votre dîner vous en ferez justice, & seront vos gens assemblés: L'Amiral y consentit, & donna les prisonniers en garde à sa fille.

Toutefois Sortibrant, qui connoissoit la mutabilité des femmes & leur instance, dit à Baland: Sire Amiral, ce n'est chose convenable que sur ce fait, de vous fier à femme, à cause de leur mutabilité, vous en avez ouï dire beaucoup dexemples, & comment plusieurs ont été trahis par elles. Floripe fut malcontente des paroles de Sortibrant, & lui dit: malheureux que tu es, si je ne craignois d'être déshonorée de me prendre à toi, je te donnerois tel coup sur le visage, que je te ferois mâcher le sang. Après toutes ces paroles, dont l'Amiral fut mécontent, la dame fit venir les Français en sa chambre; mais en y allant le duc Naimes regarda attentivement la dame, & dit: hélas! Dieu du Ciel, heureux celui qui auroit les bonnes graces & l'amour d'une si rare beauté.

Cela déplut à Roland, & dit à Naimes: quel cent mille diables vous font parler d'amour, ce n'est pas là l'heure de penser à telle chose. Le Duc Naimes dit: Sire Roland, ne vous en déplaise, car j'en suis amoureux. Et la Dame leur dit qu'ils n'étoient pas là pour plaider leur cause l'un contre l'autre; & aussitôt que les sept Paire furent entrés en la chambre, la Dame fit bien fermer les portes; puis Roland & Olivier se reconnurent, & s'embrassèrent tendrement les uns & les autres. Roland dit à Olivier: hélas! mon cher compagnon, comment vous va depuis que je ne

vous ai vu ? Très-bien, dit Olivier ; ils s'informèrent de leurs faits depuis leur absence, ainsi que des autres Seigneurs, qui par le moyen de Floripe se trouvèrent réunis. Vous pouvez penser ce qui se trouva entre ces Pairs, car ils ne savoient rien de l'autre, jusqu'à ce, comme je viens de dire, que Floripe, qui leur fut d'un grand secours, ainsi qu'à la Chrétienté, puisque par elle & moyennant discrétion des capitaines de la foi chrétienne, ils travaillèrent à détruire les mécréans, qui étoient leurs ennemis mortels, mais cette grande science d'obéir à la volonté des femmes ; quand par effet elle mit son attente à une chose que son cœur directement tira, & ne regarda point la fin de son intention, seulement qu'elle la puisse terminer, peu importoit à Floripe, pourvu seulement qu'elle pût avoir des nouvelles de Gui de Bourgogne, auquel elle avoit donné son cœur, & étoit bien contente de se faire chrétienne pour l'amour de lui.

Floripe voyant les barons ensemble, leur dit : Seigneurs, je veux que vous me promettiez foi & loyauté que vous m'aiderez en ce que je vous dirai. Très-volontiers, répondit le duc Naimes ; au si vous nous assurez que nous sommes ici en sûreté. Elle leur promit, & eux protestèrent fidélité. Ceci fait, la dame vint au duc Naimes pour savoir qui il étoit, & lui demanda son nom. Le duc Naimes lui dit : Madame, on m'appèle Naimes de Bavière, conseiller de l'Empereur. Hélas ! dit la dame, pour vous votre Roi est bien dolent. Après elle vint à Richard, lui demanda son nom ; il lui dit : Madame, je suis Richard de Normandie. La dame dit : Mahom te punisse, tu as mis à mort mon oncle Corsuble ; mais en considération de tes compagnons, tu n'auras autre danger.

Ensuite Floripe vint à Roland & lui demanda son nom ? Je suis, dit Roland, fils de Milon, &

neveu de Charles, & fils de sa propre sœur. A ces mots, la dame lui cria merci & se jetta à ses pieds, Roland doucement la releva; puis elle dit : Vous qui m'avez promis je vous dirai mon intention; il est vrai que j'aime un chevalier de France sur tous ceux du monde, qui se nomme Gui de Bourgogne, duquel je desire bien savoir des nouvelles; Roland lui répondit, cela est très-facile; car entre vous & lui il n'y a pas quatre pieds de distance; mesurez-les, Seigneurs, dit Floripe, que je le connoisse, car il fait tout mon plaisir. Alors Roland dit : Sire Gui de Bourgogne, allez à la pucelle & lui faites accueil. Gui de Bourgogne dit : A Dieu ne plaise que je prenne femme qu'elle ne me soit donnée par Charles. Quand elle l'entendit, le sang lui frémit, & jura son Dieu Mahom, que s'il contredisoit à la prendre, elle les feroit tous mourir. Roland exhorta Guy à faire comme elle voudroit; & sur cela il s'avança aux conduitions suivantes; elle dit : Le Dieu des chrétiens soit loué, car j'ai devant mes yeux le plus grand desir que fut jamais en mon cœur; pour lui je croirai en Jesus-Christ & me ferai baptiser, puis s'approcha de lui ponr lui témoigner son amour; elle n'osa cependant le baiser sur la bouche; mais seulement aux joues & au menton, parce qu'elle étoit payenne. Alors Floripe joyeuse & par grand amour s'en vint avec une petite boëte, qu'elle ouvrit devant tous les barons, elle étendit un beau drap de soie & déploya les Reliques dont j'ai parlé ci-devant; d'abord leur montra la couronne dont Jesus-Christ fut couronné à sa Passion, & les cloux avec lesquels il fut attaché à la Croix : puis dit à Roland : voilà le trésor que vous desirez tant. Quand les Français eurent respectueusement vus les saintes Reliques, elles furent ployées & remises comme auparavant.

CHAPITRE XXXVIII.

Comme Lucafart, neveu de l'Amiral, entra violemment en la chambre de Floripe, & comme il fut tué par le bon duc Naimes.

BAland l'Amiral étant courroucé & assis à table, vint un payen fier & orgueilleux, intime ami de l'Amiral, lequel se nommoit Lucafart de Brandas, qui dit : Sire Amiral, est-il vrai ce que j'ai ouï dire, que Fierabras, votre fils, le meilleur chevalier du monde, est pris & arrêté par les Français. L'Amiral dit : je vous dirai le fait : un Français le conquit, lequel Mahom maudisse ; Brulant de Mommière & le Roi de Surie firent si grande défense, qu'ils amenèrent cinq Français, hommes de Charles, qui sont en prison ; puis nous en avons sept autres qui sont venus pour faire message de la part dudit Charles, lesquels m'ont grandement blâmé, & méprisent fort notre loi & nos dieux : Floripe, ma fille, les a en garde. Sire, dit Lucafart, vous avez fait folie, car les femmes sont bien variables, toutefois pour conduire le fait plus sûrement, s'il vous plaît, j'irai vers eux pour savoir qui ils sont. Allez, dit l'Amiral. Lors avec grande fierté, vint à la chambre de la dame où les Français étoient, & donna si brusquement du pied contre la porte, qu'il fit voler les gonds & serrures par terre. Quand Floripe le vit, elle fut toute éperdue, aussitôt courut pour avertir Roland, lui disant : Noble chevalier, je suis mécontente de la violence & injure qu'on m'a faites ; c'est lui qu'on me destine pour mari, contre ma volonté ; je vous prie de me venger de cette injure. N'en doutez point, dit Roland, car avant qu'il parte d'ici il connoîtra qu'il a mal fait, & vous promets que jamais n'achetera de serrure du

prix de celle qu'il a rompue devant vous. Lucafart entra dedans & regarda les Français tous armés, sans qu'il se doutât de rien d'eux, vint premièrement au duc Naimes, qui étoit désarmé & la tete nue, lequel sans autre formalité le prit par la barbe & le tira si rudement, que peu s'en fallut qu'il ne le fit tomber; puis lui dit: Vieillard, d'où es-tu, ne me le cèle pas? Naimes répondit: Je suis de Bavière, & suis à Charlemagne & de son conseil, aussi les barons que vous voyez sont tous Princes & grands Seigneurs, & sommes pour faire message à l'Amiral de la part du très-redouté Charlemagne, & pour cause que nous n'avons parlé à son intention, il nous a retenu prisonniers; toutefois ôtez la main de dessus moi, car vous m'avez assez tenu, & soyez sûr que je ne vous dirai pas encore mon intention. Je suis content, dit le payen, ta faute te soit pardonnée; mais je voudrois bien savoir de quels jeux les Français savent user, & ce qu'ils font en votre Royaume, dis-le moi? En vérité, dit le Duc, quand le Roi va dîner, les uns vont s'ébattre, les autres montent à cheval pour jouer à jeux plaisans, le matin chacun va entendre la messe, ils sont charitables envers les pauvres de J. C. Lorsqu'ils viennent en bataille, ils sont fiers, hardis, & ne sont pas facilement vaincus; voilà ce qu'on fait en France & au pays des chretiens. Lucafart commença à dire: par Mahom, vieillard, vous parlez follement, car ce n'est rien de votre fait, les Français sont de nulle valeur s'ils ne savent le gros charbon souffler. En verité, dit le Duc Naimes, je n'ai jamais ouï parler de cela. Le payen répondit, je vous en apprendrai tantôt la manière, & approcha le Duc auprès du feu, en allant outre, Roland lui fit signe de faire bon portement; puis Lucafart prit un tison le plus gros qui étoit au feu, & le souffla si âpre-

ment. que le feu en vola abondamment ; puis dit à Naimes de souffler. Naimes prit son tison & connut bien que le payen se vouloit moquer de lui. Alors il s'approcha de lui & souffla si fort, que la flamme vint au visage du payen & lui brûla toute la barbe. Quand le payen vit le fait, il en fut très courroucé. Mais Naimes avec le tison le frappa tellement, qu'il lui rompit le col, & lui fit voler les yeux de dessus la tête, puis lui dit : faux Sarrasin, tu croyois m'amuser par tes paroles, mais Dieu t'a puni. Par ma foi, dit Roland, vous savez bien jouer, béni soit le bras qui a donné le coup. Seigneur, dit Naimes, je lui ai fait connoître sa folle entreprise, vous avez vu comme il se moquoit de moi. Alors Floripe vint près de Naimes & lui dit : Certes, vous êtes digne d'être honoré : Lucafart n'a plus garde de se jouer à vous, il est près du feu bien tranquille, & je crois qu'il n'aura jamais envie de m'épouser, car par force & contre ma volonté me vouloit avoir, & mon père m'eût donné à lui, mais j'aurois mieux aimé mourir de vile mort, que d'y jamais consentir.

CHAPITRE XXXIX.

Comme par le conseil de Floripe les Français délogèrent du palais de l'Amiral, de la bataille, & comme par enchantement une ceinture fut prise à sa fille.

FLoripe alors fut sage & fit attention que Lucafart qui étoit mort, étoit bien aimé de l'Amiral ; elle dit aux barons : Seigneurs, vous devez savoir & c'est la vérité, que mon Père aime plus cet homme que personne vivante, il l'attend pour venir manger, & ne sera content jusqu'à qu'il soit retourné, & s'il connoît le fait, vous serez assaillis, & tout l'or du monde ne vous racheteroit pas qu'il ne vous fasse tous mourir,

parquoi je vous conseille de vous armer, prenez vos habillemens, haumes & écus argentés qui sont bien rédoutés des autres. Je ne veux pas que vous demeuriez céans ainsi enfermés; quand vous serez au Palais où l'Amiral se tient, faites que vous soyez maîtres absolus du lieu, & vous serez très-bien logés. Quand la dame eut ainsi parlé, ils furent contens, mirent leurs armes & sortirent deux à deux, marchant hardiment comme des lions; en sorte que tous ceux qui les voyoient, étoient saisis de frayeur. Alors ils commencèrent à assaillir le palais & tous les payens qui étoient dedans; aussitôt Roland qui étoit à la tête des barons, leur cria à haute voix; que chacun se montre tel qu'il est: lesquels ne faillirent pas. Roland frappa un payen mortellement; Olivier mit à mort le Roi Cador; il n'y eut celui qui ne montra sa valeur: le souper qui étoit servi fut renversé par terre, coupes d'or & d'argent volèrent en l'air, Sarrasins terrassés & taillés en pièces, d'autres jettés par les fenêtres, qui furent trouvés les uns morts, les autres épaules & jambes rompues; l'Amiral courut à une fenêtre & sauta dans les fossés; dans ce moment Roland le crut frapper, mais il atteignit le marbre de la fenêtre par telle manière que son épée entra dedans d'un pied. Compagnon, dit Olivier, l'Amiral vous est-il échappé? Oui certes, dit Roland, dont je suis bien fâché. Toutefois ils firent telle vaillance qu'ils s'emparèrent de la maîtresse Tour du Palais, puis fermèrent les portes & furent en sûreté, mais ils ne pouvoient avoir à boire ni à manger. Or l'Amiral étoit aux fossés tout éperdu, & qui ne l'en eût tiré, jamais il n'en fut sorti; il commença à crier à ses gens qu'ils vinssent à lui pour le retirer de-là. Brulant de Mommière & Sortibrant de Conimbre le mirent dehors; puis Sortibrant dit: Sire Amiral, croyez-

moi, une autre fois tenez-vous toujours à la queue d'un chien ; ah ! je vous prie, ne me décriez plus, dit l'Amiral, car je le suis assez ; mais je m'en vengerai avant qu'il soit deux mois ; faites sonner l'assaut pour assaillir la Tour. Sortibrant dit, il est juste que votre volonté soit faite, mais la nuit s'approche, & mon avis seroit d'attendre à demain que votre exercice sera assemblé ; & pour lors on travaillera avec plus d'assurance ; l'Amiral en fut content, & dit d'un ton plaintif : Eh ! Lucafart jamais ne me verras, j'ai perdu ma joie ; maudits Français, vous me l'avez ôtée, mais par Mahom, demain j'assiégerai la Tour, & je ne quittrai pas qu'elle ne soit prise & les murailles mises par terre, & je ferai traîner les Français par mes chevaux, puis je ferai brûler Floripe en place publique, car je sais bien qu'ils seront obligés de se rendre, parce qu'ils n'ont pas des vivres pour quatre jours ; d'autre part ils ne peuvent avoir nul [illegible]cours, attendu que nous [illegible] ont de Mantrible, [illegible] qu'il n'y a point d'autre passage. Charles ne sait encore aucunes nouvelles d'eux, s'ils sont morts, vifs ou en sujétion : & sur ce, conclurent & se retirèrent jusqu'au lendemain matin. Alors l'Amiral manda tous ses sujets, & délibéra de tenir le siège durant sept ans s'il le falloit ; lors vinrent tant de payens en cette contrée que leur camp tenoit quatre lieues d'espace ; vous pouvez penser le danger où étoient les Français qui n'étoient que douze, & n'avoient espérance d'aucun secours ; toutefois les Sarrasins firent leur devoir pour entrer céans, mais ils ne purent en venir à bout ; l'Amiral appela l'Enchanteur Marpin, & lui dit : par la barbe que je porte, si tu peux enlever la ceinture que Floripe porte, je te donnerai une bonne récompense & tu seras de mes amis, car si je la pouvois avoir, je suis sûr que les Français seroient

bientôt morts, & ne me pourroient grever; cette ceinture a telle vertu, que tant qu'elle sera dans la tour il n'y aura famine. Sire, dit le larron, laissez venir l'heure des Vêpres, & avant que le soleil soit levé je vous livrerai la ceinture. Et quand il fut Vêpres, il entra secrètement dans les fossés qui étoient pleins d'eau, & passa outre. Et quand il fut au pied de la tour, par ses adresses subtiles il entra légèrement par les fenêtres, alluma la chandelle, puis vint à la chambre de Floripe & la trouva fermée, mais à fausses enseignes diaboliques il l'ouvrit. Et quand il fut dedans, il vit les barons endormis, & fit ses enchantemens que pour rien ne se pussent éveiller; après vint à Floripe, & chercha tant qu'il trouva la ceinture, & la ceignit autour de lui; alors il regarda la belle dame qui dormoit, il fut tenté de se mettre auprès d'elle, mais elle s'éveilla subitement & commença à crier à ses pucelles & aux barons; elles y vinrent toutes épouvantées. Quand elles virent Marpin le faux larron, aussi noir qu'un démon, la plus hardie de toutes se mit à fuir. Sur ce, Gui de Bourgogne, qui avoit entendu la voix de Floripe, vint promptemen à elle l'épée à la main & lui cria qu'elle ne craignît rien; il arriva bien à propos, car ce larron eut vergogné la dame s'il eût un peu tardé; mais quand Marpin l'ouït, il sortit hors du lit; Gui de Bourgogne le rencontra, & lui donna un si grand conp, qu'il le fendit par le milieu, & ladite ceinture fut coupée, & la chandelle éteinte. Alors les barons accoururent, & quand ils virent la besogne, ils achevèrent de mettre ce larron à mort & le jettèrent dans la mer; tout le plus grand dommage fut que la ceinture étoit perdue, dont Floripe pleura amèrement, en disant: Messeigneurs, la perte de la ceinture sera la cause de la nôtre; néanmoins les Barons s'efforcèrent de la consoler.

CHAPITRE XL.

Comme les douze Pairs de France, Floríppe & ses Pucelles souffroient la faim, & furent assiégés en la Tour, & comme les Dieux furent confondus.

QUand le jour apparut, l'Amiral ne vit point Marpin, dont il fut étonné; il manda Brulant & & Sortibrant, & tous ses meilleurs amis pour leur demander conseil, vu que Marpin n'étoit point retourné. Sire Amiral, dit Sortibrant, sachez qu'il est mort, puisqu'il n'est point revenu; je conseille que vous fassiez sonner trompette & assembler vos gens pour assaillir la Tour avec vos adresses mortelles; & ainsi que Sortibrant avoit dit fut fait. Alors vinrent les Sarrasins de toutes parts pour détruire la Tour & confondre les Français; ils leur jetoient des cailloux & dards envenimés, mais Dieu merci les Français ne craignoient rien. Après qu'ils eurent continué quelque tems, les vivres vinrent à manquer aux Barons, & les belles pucelles étoient pleines de compassion, & entre les autres Floríppe, laquelle étoit déplaisante de la nécessité des Français, d'elle & de ses demoiselles, plusieurs fois se pâma. Lors vint Gui de Bourgogne, son bien-aimé, lequel la reconforta, & dit à ses compagnons: Mes bons Seigneurs, vous voyez la nécessité que nous souffrons, car il y a trois jours que nous n'avons mangé de pain, & plus mécontent suis pour ces demoiselles, que je ne suis pour moi-même. Parquoi je dis que nous fassions une sortie pour avoir des vivres, & mieux nous faut mourir en honneur que de vivre en honte; tous les chevaliers furent de l'opinion de Gui.

Ce fut alors que Floríppe dit: Ah! Messeigneurs, je connois que votre Dieu est de petite puissance, car il ne vous donne aucun secours; si vous eussiez autant

adoré les autres, ils vous eussent pourvu de manger & de boire. Avant qu'elle eût fini de parler, Roland répondit. Madame, je vous prie de nous montrer les Dieux dont vous nous parlez, & s'ils ont la puissance que vous nous dites qu'ils nous pussent donner à boire & à manger, & qu'ils fassent tant, que la puissance de France vienne ici & nous y croirons tous. Lors la Dame leur dit : tout à l'heure vous les verrez; elle prit les clefs & les mena par dessous terre ; puis leur montra les Dieux des Sarrasins qui étoient en noble lieu, précieux & bien riche, & là étoient en grande majesté Apollon, Tarvagant, le Dieu Magot, Jupiter & plusieurs autres, tous massifs de fin or d'Arabie, orné de plusieurs autres joyaux, avec beaume & encens odoriférant, & plusieurs autres trésors rassemblés. Quand Gui de Bourgogne vit un trésor, il dit : Sire Dieu, qui eût pu croire que cet endroit renfermât tant de richesses : plût à Dieu que Richard de Normandie tint maintenant Jupin en la cité de Rouen ; car il accompliroit l'Eglise de la Trinité, & que Charlemagne tint les autres Dieux, il accroîtroit l'Eglise de Rome qui est gâtée, & des autres il en feroit divertir son peuple. Quand Floripe l'entendit ainsi parler, elle lui dit : Sire Gui, vous parlez vilainement des Dieux, criez-leur merci & les adorez, afin qu'ils vous fassent plus de confort ; & Gui lui dit : Madame, je ne saurois les prier, car je regarde qu'ils ont les yeux tout endormis, & vous verrez qu'ils ne pourront voir ni entendre ma voix, & en disant cela, de son épée il frappa Jupin ; & Oger le Danois frappa sur Magot, les firent tomber & les mirent en pièces ; puis Roland dit à la dame : je vois que vous avez des Dieux qui ne valent rien, de tous ceux qui sont à terre, je n'en vois pas un remuer ni faire semblant de se relever. A cette heure Floripe

conçut un grand mépris pour eux, & crut en Dieu, disant : Roland, je vois que vous dites la vérité, & si j'y crois jamais, je veux qu'on me punisse ; mais de bon cœur j'adore le Dieu qui fut né de Mère-Vierge, duquel vous m'avez informé, & le prie qu'il vous donne du secours de France, & que nous trouvions manière d'avoir à manger pour nous substanter.

CHAPITRE XLI.

Comme les Pairs de France saillirent de la Tour, & firent grande bataille, en laquelle ils conquirent vingt sommiers chargés de vivres.

QUand Floripe eut fini de parler, elle tomba pâmée de foiblesse, dont Gui se prit à pleurer. Olivier vint qui leur dit : Chevaliers, je vous jure par le Dieu qui souffrit mort pour tous les hommes, j'aimerois mieux que mon corps fut écartelé & mis en pièces, que de souffrir encore en cette prison que je ne combatte les payens ; & Roland dit de même ; parquoi sans autre délibération furent ceindre leurs épées, & de grand courage baissèrent le pont, montèrent à cheval, & quand ils furent devant la Tour de marbre, Roland dit : Sire Naimes & vous Oger, il faut que vous demeuriez pour garder la place, afin qu'au retour nous puissions entrer sûrement. Naimes ne put prendre patience qu'il ne répondit : Roland, ne pensez pas que je sois si lâche qu'on me reproche d'être votre portier, je n'en ferai rien ; quoique je sois vieil, je fais encore tourner mon cheval, j'ai les nerfs endurcis, le cœur assuré & assez hardi. Sire, dit Roland, vous dites très-bien, vous viendrez avec nous, Thierry ou Geoffroy, l'un des deux, demeurera : toutefois ils eussent bien voulu ne point demeurer ; mais à la requête de Roland, Thierry & Geoffroy demeurèrent & fermèrent les portes. Après que les barons furent

dehors, lesquels ayant chacun son épée ceinte, & l'épieu en main, se montrèrent hors du château, comme s'ébattans. L'Amiral, par une fenêtre, connut bien que c'étoient les Français; parquoi il appela Brulant, Sortibrant & plusieurs autres; il leur dit: Seigneurs, les Français sons hors du château & semblent offrir bataille; s'ils ne sont tous occis, je serai mécontent; ainsi faites sonner vos cors pour assembler vos gens. Lorsqu'ils eurent sonné, grande multitude de Sarrasins vinrent en armes pour assaillir les Français; mais Roland tenant Durandal, vint avec ses compagnons sur les payens par telle fureur, qu'en peu de tems plus de cent furent occis; malheur à ceux qui se mettoient devant eux pour secourir les Sarrasins. Lors vint Clarion, neveu de l'Amiral, avec quinze mille combattans, & n'y avoit Sarrasin en Espagne si redouté que lui. Quand les barons le virent venir, Roland s'écria, Girard, Oger & Gui, nobles chevaliers, en l'honneur de Dieu, que chacun se montre vaillans, afin que nous puissions porter à manger aux pucelles. Alors piqua son cheval & frappa un payen, nommé Rapin, si rudement, qu'il lui fendit la tête, dont ceux qui le virent furent étonnés. Pour lors les Sarrasins redoutèrent Roland, & nul n'osoit se trouver devant lui; c'est pourquoi Girard dit: Seigneurs, qui veut avoir honneur, il est tems qu'il l'acquérisse, & n'est pas métier qu'entre nous soit un faillant, car souvent pour un méchef un valeureux est en danger; parquoi à cette parole tous les barons sentirent leur courage se ranimer plus que devant, & chacun se montra tel qu'il devoit être. Et après que la bataille fut finie pour ce jour, par le vouloir de Dieu, les barons trouvèrent près de la Tour une grande aventure; c'est qu'il vint à passer devant le château vingt sommiers chargés de toutes sortes de vivres,

que l'on conduisoit à un payen de Morgant; mais incontinent les conducteurs furent occis par les barons. Naimes & Guillaume d'Estoc les conduisirent. Roland & les autres vinrent devant pour baisser le pont & les faire entrer; mais ce ne fut pas sans danger ni peine.

CHAPITRE XLII.

Comme Gui fut pris des Sarrasins & interrogé par l'Amiral, & les plaintes que la belle Floripe fit pour lui, & autres matières.

Ainsi que les barons de France emmenoient lesdits sommiers, grande multitude de gens d'armes vinrent de la part du Roi Clarion, qui les attaquèrent bien âprement; tellement que le duc Bazin & son fils Aubry furent occis, car quand il vit son père mort, il courut pour le venger, mais il ne fut pas le plus fort, car Gui de Bourgogne l'envoya avec son Père, mais mal advint qu'un payen lui tua subitement son cheval sous lui, & fut environné de plus de cent chevaliers Sarrasins qui le prirent; d'abord lui ôtèrent son heaume de la tête, puis lui bandèrent les yeux de telle force, qu'il ne voyoit rien, lui lièrent les mains derrière le dos, & en cet état le promenèrent. Quand Guy se vit ainsi traité, commença à crier à haute voix: Oh! vrai Dieu Jesus-Christ qui m'a fait & formé, où irai-je maintenant mal fortuné que je suis? reconfortez-moi. Oh! noble Charlemagne, jamais vous ne me reverrez!

Le Roi Clarion lui dit: Bel ami, rien ne te vaut de crier ni braire, car aujourd'hui mort ou vif je te rendrai à l'Amiral d'Espagne qui te gardera bien; tu seras pendu. Vous pouvez penser comme les autres Pairs de France, ses compagnons, furent dolens quand ils virent le Duc Gui ainsi pris; toutefois ils firent grande bataille avant qu'ils fussent contraints d'entrer en

en la Tour. Sitôt qu'ils furent descendus & les portes barrées, chacun s'en alla manger. Et sur ce, Floripe alla vers Roland & lui dit : Sire, je vous supplie de me dire où est Gui de Bourgogne ; je sais que quand vous allâtes dehors, il étoit avec vous, ainsi outre les autres vous le devez rendre ; car jamais je n'aurai le cœur joyeux que je ne sache où il est. Alors Roland dit : ah ! Floripe, n'espérez en lui, car les payens l'ont emmené malgré nous, & ne savons ce qu'ils en feront, peut-être que jamais ne le verrons. Quand Floripe entendit ces paroles de chagrin tomba à terre comme morte ; mais Roland, qui pleuroit de compassion, la releva ; & quand elle fut revenue à soi, en pleurant commença à dire : Oh ! barons de France, par le Dieu qui fit le ciel & la terre, si vous ne me retrouvez Gui de Bourgogne que je devois épouser, je rendrai cette Tour avant que demain soit passé. Oh ! Ste. Vierge Marie, à lui je dois être unie, & pour son amour me faire Chrétienne : hélas ! nos cœurs se trouvent, par un fâcheux contre-tems, bientôt partagés. Ah ! malheureuse que je suis ! je dois bien déplorer mon sort. Roland ne pouvoit sans peine voir la douleur de la dame ; & pour la réjouir, lui promit que dans deux jours elle verroit Gui à son plaisir, & sachez que j'aimerois mieux être démembré qu'il fût autrement que Gui ne vous soit rendu, ou je vengerai sa mort ; nonobstant, Madame, le deuil que vous menez ne le peut soulager ; il y a trois jours que vous n'avez mangé, j'ai conquis des vivres pour vous & pour vos pucelles, ainsi prenons patience de ce peu, & soyons contens d'entretenir la vie : après que Roland eut dit cela, les barons & demoiselles rendirent graces à Dieu, & furent suffisamment repus.

Or parlons de Gui de Bourgogne qui fut mené devant l'Amiral fort fatigué, tant pour la cause qu'il y

avoit trois jours qu'il n'avoit mangé, & aussi du danger où il se trouvoit d'être entre les mains de ses ennemis, là devant fut dépouillé de ses armes. Lors appercurent son beau corps bien membru, il lui demanda son nom. Gui lui dit : ne doutez point que je dise la vérité, je m'appèle Gui de Bourgogne, sujet de la couronne de France, & cousin germain de Roland, homme que l'on doit redouter. Je te connois assez, dit Baland, il y a plus de sept ans que m'a fille t'a en amour, dont il m'en déplaît, & je sais bien qu'elle t'aime plus qu'homme vivant, & rapport à ses amours j'ai perdu plusieurs illustres de mes hommes, & suis mis hors de ma tour, le chef de la force de mon pays, mais si tout ne m'est rendu, tu seras démembré & écartelé, je t'ordonne de me dire qui sont ceux qui sont en la tour, desquels nous avons été assaillis avec toi si dangereusement. Très-volontiers je te le dirai : Premièrement, est Roland le valeureux, son compagnon Olivier le courageux, Thierry, Oger le Danois, Richard de Normandie, Girard de Montdidier, Naimes de Bavière, & Bazin le Genevois que vous avez occis, & je suis l'autre que vous tenez en prison; mais au plaisir de Dieu & à l'aide de Charles, il vous sera cher vendu. L'Amiral fut mécontent des menaces de Gui; parquoi un Sarrasin haussa le poing & en donna sur le visage de Gui si rudement, que le sang en sortit abondamment. Gui se sentant ainsi frappé, par grande colère prit le Sarrasin d'une main par les cheveux, & de l'autre lui donna tel coup dessus le gros du col par derrière, qu'il le lui rompit, de sorte qu'il tomba mort aux pieds de l'Amiral, qui en fut si mécontent, qu'il pensa enrager; non tant pour la mort du payen que pour le mépris fait de sa personne, & cria qu'on le prit. Les payens se jettèrent sur lui, & le battirent tant qu'ils l'eussent tué, si l'Amiral ne les eussent fait cesser.

CHAPITRE XLIII.

Comme les Payens proposèrent de pendre Gui, & comme les Français le secoururent.

APrès que Gui fut étroitement lié, l'Amiral fit venir Brulant & Sortibrant, & leur dit : Je vous prie de me donner conseil de ce que je dois faire de ce prisonnier qui a tant fait de mépris de moi comme vous savez. Sire, dit Sortibrant, je vous conseillerai bien, si vous voulez me croire, vous ferez dresser une fourche près des fossés de la tour, en laquelle sont les Français, & là le ferez prendre, faites en lieu secret & près des fourches embusquer dix mille hommes bien armés, car les Français sont hardis ; & suis sûr que quand ils verront pendre leur compagnon ils viendront pour le secourir, & vos gens fondront sur eux, & par ce moyen vous les aurez tous pour en faire à votre plaisir. Ce conseil fut approuvé de l'Amiral, parquoi les fourches furent dressées audit lieu ; & auprès il y avoit un petit bois où ils firent mettre en point vingt mille combattans, dont le Roi clarion eut le commandement. Puis l'Amiral fit venir Gui contre les fourches, conduit par trente Sarrasins, qui ne cessoient de le frapper à coups de bâton, tellement que son corps étoit tout couvert de sang ; vous pouvez penser en quel état il étoit ayant les yeux bandés & les mains étroitement liées derrière le dos, ne sachant où il alloit ; mais quand il sentit une grosse corde au tour de son col, il commença à dire hautement : ô mon Rédempteur & mon Dieu ! je vas mourir honteusement pour les mérites de ta passion, prends mon ame en ta garde, le corps est à sa fin, & ainsi j'ai besoin de ton aide ; veuillez-moi secourir, ô nobles Barons Français ! ne me viendrez-

vous pas me secourir ; si vous me laissez ainsi pendre, il vous sera long-tems reproché ; ô Roland mon cousin ! souvenez-vous de moi, jamais ne me verrez vif. Roland étoit par une fenêtre, qui vit les fourches levées, tout ému courut à ses compagnons, & leur dit : Seigneurs, je m'émerveille de ces fourches qui sont sur les fossés, je ne sais à quel propos ça été fait ni pourquoi : quand tous les autres virent, Naimes dit que c'étoit pour pendre Gui, ce disant, ils le virent tout dépouillé vers les fourches, ils connurent bien que s'il n'avoit secours il seroit mis à mort. Quand Floripe ouït parler les barons, elle vint à eux pour savoir ce que c'étoit ; mais quand elle sut qu'on alloit faire mourir son loyal ami, vous pouvez penser en quel état elle étoit, & s'écria : Oh ! nobles chevaliers ! laisserez-vous pendre Gui votre compagnon devant vous ? car s'il meurt je me laisserai tomber par les fenêtres & mourrai de désespoir ; puis vint vers Roland, se mit à genoux & lui baisa les pieds en disant : Sire Roland, je vous prie de vouloir bien donner secours à mon ami, autrement je suis femme perdue ; pensez de vous armer & de monter à cheval, car le tems presse, afin qu'au plaisir de Dieu ; il ne puisse avoir nul mal ; avant que Floripe eût fini de parler, Roland & ses compagnons furent armés, puis sortirent & chevauchèrent droit au lieu.

Roland dit : Seigneurs, à cette heure il s'agit de la vie, que chacun de nous se signale, autrement jamais nous n'en reviendrons, nous ne sommes que dix, & les payens sont en grand nombre. En l'honneur de notre Seigneur J. C., je vous prie que nous nous tenions toujours ensemble, le plus près que faire se pourra : car si nous sommes divisés nous serions pris & pendus, & si l'un de nous tombe à terre qu'il soit par les autres promptement relevé ; je conduirai le tout

dans cette affaire, au plaisir de Dieu, car je vous jure ma vie, que tant que je pourrai tenir Durandal mon épée & que j'aurai du sang dans les veines, vous aurez de moi bon appui : les autres dirent de même. Floripe dit : Messeigneurs, vous pourriez trop demeurer, & alla en sa chambre, ouvrit son coffre où étoit la couronne de Jesus-Christ, laquelle ils baisèrent & la posèrent sur leurs têtes ; parquoi ils ne doutèrent rien de la puissance des payens, & sortirent en diligence ; puis Floripe & les demoiselles levèrent le pont & fermèrent la tour. Les nobles Pairs de France s'en allèrent en bonne ordonnance contre les fourches près les fossés, & les Payens qui étoient là, qui montroient Gui ayant les yeux bandés, les poings liés, & une grosse corde au col pour l'étrangler. Roland voyant ce, piqua son cheval & les autres après, cria aux payens : ah ! traîtres mâtins, il ne sera pas comme vous pensez ; vous avez entrepris choses dont je suis courroucé, cela fut dit impétueusement, que les trente qui tenoient Gui furent si épouvantés, que vingt furent occis. Lors ceux qui étoient aux bois vinrent faisant grand bruit, premièrement Gornifer, merveilleux payen, se présenta & dit tout haut :

Ah ! Français démésurés, venez-vous pour secourir le pendu de l'Amiral ? vous avez fait folle entreprise, car vous serez tous pendus avec lui. Quand Roland l'ouït, il fut si courroucé, qu'il tira Durandal, vint sur lui comme un loup enragé ; mais le payen le prévint & le frappa durement sur son écu ; toutefois Roland l'atteignit de si grande force qu'il lui fendit la tête.

Quand il fut mort, Roland vint aux fourches, délia Gui & lui dit de se tenir près de lui jusqu'à ce qu'il fût armé : après que Roland eût occis un autre payen, Gui étant en assurance de Roland & des autres Pairs, il s'arma des armes dudit payen, & avec l'aide de

ses compagnons monta sur son cheval ; mais ce ne fut pas sans grande peine, car les Sarrasins, qui étoient embusqués ; vinrent sur les Français. Toutefois, à l'aide de Dieu, ils firent si belle défense, qu'ils mirent tant de payens à mort, que la place en fut toute couverte, entre lesquels Gui fit grandes merveilles, en disant : Oh ! traîtres payens, mâtins, je vous montrerai en ce jour que je suis échappé de vos mains, & ainsi combattant obligèrent les Sarrasins de fuir. Ceci faisant, furent assaillis par plus de mille Sarrasins, qui étoient postés pour garder les passages, afin que les barons ne se pussent retirer ; alors Roland tenant toujours Durandal, appela ses compagnons, disant : Seigneurs, ici ne vous convient reculer, au contraire, nous faut donner dessus de toutes nos forces ; car si nous pouvons gagner le pont nous serons sauvés. Sire Roland, dit Gui, vous savez qu'en la tour il n'y a rien à manger ; & si nous étions dedans, nous faudroit mourir de faim, batailler pour avoir des vivres, je vous jure que j'aime mieux exposer mon corps au danger, en combattant contre les payens, que d'aller mourir dans ce château ; les autres barons furent de son opinion. Floripe étoit par une fenêtre de la tour, qui vit Gui, son ami, dont elle fut bien joyeuse, & lui cria fort haut qu'il lui plût de venir près d'elle, disant que si elle vivoit, par la vaillance des Français, un jour à venir son père seroit en danger. Oger le Danois dit : Seigneurs Chevaliers : avez-vous ouï comme la pucelle vient de noblement parler ? elle me paroît digne qu'on fasse beaucoup pour elle, & sachez que je n'en serai content si nous n'y retournons incessamment sur ces payens. Alors les Français, de commun accord, allèrent contre les Sarrasins, desquels Roland, qui étoit à la tête, faisoit grand carnage, & fuyoient

comme l'oiseau devant l'épervier ; Gui vint contre un payen, nommé Rampie, l'atteignit si rudement sur la tête, qu'il lui fendit jusqu'au milieu du corps, parquoi Roland vit ce coup, il lui dit : Gui, beau cousin, j'ai fait en telle manière que Floripe vous doit bien aimer.

CHAPITRE XLVI.

Comme les Pairs de France furent dépourvus de vivres, étant assiégés par les Sarrasins, & comme ils les combattirent.

ET quand la belle Floripe, qui étoit en la tour avec ses demoiselles, vit les Barons de France en sûreté devant le château, leur cria : Seigneurs, je vous prie de vous souvenir que les vivres nous manquent, & que nous sommes en grande nécessité. Olivier & Roland l'entendirent bien & dirent entr'eux, Floripe dit bien ; car si nous entrons au château sans provisions, il ne nous sera pas facile d'en sortir pour en avoir. Sur ces paroles allèrent tous de grand courage sur les Sarrasins, & les mirent tellement en déroute, qu'ils abandonnèrent la place & y laissèrent leur butin. Ainsi que les Pairs retournèrent vers la Tour, une heureuse aventure leur arriva, car vingt sommiers passèrent par-là, qui étoient chargés de blé, vin, pain & chair, tous les conducteurs furent mis à mort ; puis firent telle diligence, qu'en peu furent en la tour avec les sommiers ; & en passant, ils trouvèrent Basin qui étoit, comme j'ai dit ci-devant, & l'apportèrent dans la tour avec eux, & là furent en sûreté, car incontinent levèrent le pont & fermèrent les portes ; ils avoient assez de provisions pour deux mois & plus. Je vous laisse à penser si l'Amiral Baland étoit bien joyeux quand il vit que Gui, qui avoit été en sujétion, étoit alors avec ses com-

pagnons, & aussi quand il sut qu'ils étoient abondamment fournis de vivres ; parquoi très-mécontent, il convoqua tout son conseil, manda Brulant, Sortibrant & ses Familiers, puis leur dit : Mes barons, vous savez que les Français nous ont très-mal gouvernes, & ils ont la tour garnie de blé, vin & viandes ; si d'aventure charlemagne vient à savoir qu'ils sont embarrassés, il les viendra secourir & nous ne lui pourrons lui faire longue résistance pour sa grande puissance comme vous savez, dont je suis bien pensif comme nous pourrons faire à ceci. Sortibrant répondit : Sire Amiral, je conseille que chacun soit armé & en bon point pour assaillir rudement la Tour, puis ferez sonner & trompetter mille cors à toute outrance, pour donner l'épouvante aux Français, & par ainsi nous pourrons entrer dedans à notre aise. Brulant lui dit : Sortibrant, mon ami, nous ne la prendrons pas si facilement que vous pensez ; car les Français qui sont dedans ne sont pas de si foible condition pour s'épouvanter du bruit de vos cors ni de vos trompettes ; vous ne les aurez point par menaces, je vous dirai la raison : La fleur des Barons de France est en ce château, le noble & puissant Roland, qui n'a jamais eu de cartel avec chevalier qu'il ne le mit à mort, de même, n'avez-vous pas ouï parler de la grande fierté & valeur d'Olivier, qui conquit Fierabras, le plus redoutable de tous les payens ? je vous jure Mahom qu'il est en leur compagnie, car je l'ai ouï dire ; après est Girard de Montdidier, lequel nous a fait grand dommage, aussi y est Thierry, duc d'Ardenne, & un vieillard qui nous a occis & étranglé plus de mille de nos gens, lequel se nomme Naimes de Bavière, semblablement Gui de Bougogne qu'ils ont délivré lorsqu'on le menoit pendre, & d'autres qui y sont que je ne puis nommer ; il y en a quinze :

car il y en a eu un d'occis, & vous savez qu'ils sont tous de grande résistance. Roland est si rempli de fierté qu'il ne redoute homme vivant, & n'ignore point que si tous ceux qui sont dans ce château lui ressembloient, ils nous mettroient tous hors de ce Royaume, ou nous feroient mourir : je crois que leur Dieu veille pour eux ; souvent il les a préservés, & les nôtres nous ont oubliés, car il y a long-tems qu'ils ne nous ont aidés. L'Amiral ne fut pas content de ces paroles, il lui dit : vous avez follement parlé, & le voulut frapper d'un bâton ; mais Sortibrant lui ôta, disant : Sire Amiral, laissez votre courroux, pensons de donner l'assaut à cette tour, & faisons que ces déloyaux soient vaincus, détranchés. Lors l'Amiral fit sonner trompettes & clairons pour assembler ses gens, tellement que tant de Sarrasins furent assemblés qu'ils tenoient une lieue à la ronde. Après l'Amiral fit venir un subtil Enchanteur, nommé Choumae, lequel fit adroitement deux couvertures sûres, qui preservoient ceux qui étoient dessous du dommage des Français ; moyennant cette adresse, ils conquirent les premières gardes du château ; parquoi les Barons vinrent sur eux comme des lions aux portes de la tour, & aussi les pucelles toutes armées, lesquelles avec les chevaliers firent leur devoir ; car elles étoient en haut & jettoient de grosses pierres, desquelles firent résistance convenable.

CHAPITRE XLV.

Comme la Tour où étoient les Français fut écartelée par enchantement, dont ils furent en grand danger de mort, & comme ils furent rétablis par un assaut qu'ils donnèrent aux Payens.

LEs payens persévérant en l'assaut ci-devant dit, l'Enchanteur vint au-devant de l'Amiral, lui dit : Très-cher Sire, j'ai fait mes adresses, & sont si bien

aprêtés, que je vous promets sur ma vie de vous rendre les Français : faites appareiller tous vos gens d'armes. Quand ils furent préparés, l'ingénieux Enchanteur les fit mettre autour de ladite tour, & par son art fit flamber un feu si merveilleux, que les piliers de marbre & autres commencèrent à brûler violemment ; de quoi les Français furent tous troublés, & dirent qu'il faudroit rendre la tour sans pouvoir sauver leurs personnes. Alors Floripe leur dit : Seigneurs, ne vous étonnez pas encore si fort, attendez jusqu'à ce que vous n'ayez plus d'espérance, & incontinent elle prit quelques herbes & les fit détremper dans du vin, car elle connoissoit que ce feu ne brûloit qu'artificiellement les pierres ; aussi fit-elle ce breuvage : que quand il fut jetté sur le feu il s'éteignit. L'Amiral pensa enrager ; mais Sortibrant lui dit, que tout se faisoit par le moyen de sa fille ; parquoi l'Amiral étoit décidé de la faire mourir cruellement.

Le Roi Sortibrant lui dit qu'il fit sonner ses cors & trompettes pour recommencer de nouveau l'assaut, & qu'à cette fois il seroit force aux François de se rendre ; car je suis sûr qu'ils n'ont rien pour se défendre, les traits & les pierres leur manquent. Et fut fait l'assaut comme il fut dit, & cela si impétueusement, qu'il sembloit que ce fut ténèbre en ce lieu, des flèches, dards, épieux, pierres, & autres choses semblables, par telle manière que des gros pans de mur de la tour tomboient à terre. Les Barons de France étonnés de cela, se disoient l'un à l'autre, pour cette fois il faudra que nous soyons vaincus. Alors Floripe leur dit : Seigneurs, ne vous épouvantez de rien, la tour est assez forte pour nous garder ; d'autre part le trésor de mon père est ici, qui consiste en billon & platines d'or, allons-les quérir, aussi-bien en pourrons-nous occir les payens comme avec d'autres pierres.

Alors Gui, son ami, vint à elle de grande joie; puis dit: ouvrez l'endroit où est le trésor; ils le prirent, le portèrent sur les créneaux de la tour, & en jettèrent aux payens, tellement qu'ils faisoient grand meurtre. Quand les Sarrasins virent pleuvoir sur eux en abondance; ils cessèrent l'assaut du château pour le ramasser; mais leur avarice fut cause qu'ils se tuoient les uns les autres; c'est pourquoi l'Amiral en fut si déplaisant, qu'il pensa mourir, puis se prit à pleurer, disant: Oh! Barons Sarrasins, laissez cet assaut qui me porte un dommage irréparable, car je vois mon trésor se perdre, moi qui ai tant pris de peine à l'assembler, je l'avois tant bien recommandé au Dieu Mahom, mais si je puis le tenir, je le ferai pleurer. Alors Sortibrant lui dit: Sire Amiral, ne vous chagrinez pas pour votre trésor, & n'en sachez aucun mal à notre Dieu Mahom, je l'en avois fait gardien, mais il a failli; si l'on lui a enlevé, il étoit endormi, j'en suis cependant étonné, car j'ai toujours veillé & gardé soigneusement jusqu'à présent; les Français, comme larrons, ont subtilement trompé. Roland vint à son repaire avec ses compagnons, & se mit à une fenêtre, de laquelle il vit l'Amiral qui étoit à table aussi près d'une fenêtre, il vint aux autres barons & leur dit: Seigneurs & amis, je vois que l'Amiral est à souper avec ses principaux, il pense de les bien regaler; il me semble qu'il nous seroit avantageux de trouver manière d'interrompre son repas; les autres Barons en furent d'accord, incontinent furent armés & secrettement sortirent de la tour, & vinrent contre la maison de l'Amiral; mais l'Amiral qui étoit près de son neveu, dit: Mon cher neveu Espoulard, je crois que par aventure les Français veulent refroidir notre souper; dépêche-toi de les alles mettre à mort; incontinent fut armé & bien monté, puis s'en vint

vers les barons tenant en sa main un grand dard d'acier mortel, il rencontra Roland & l'atteignit sur son écu, tellement qu'il en fut bien étourdi; mais bien lui en prit, car il ne fut point endommagé au corps. Roland vint après le payen, & lui donna tel coup, qu'il le fit chanceler dessus son cheval; mais le Turc étoit valeureux & de grande force, car légèrement remonta à cheval, & Roland le frappa de son épée, tellement que le payen tomba; & Roland le chargea devant lui au travers du col de son cheval, & l'emporta. L'Amiral voyant ceci, comme enragé fit venir ses gens pour secourir son neveu, mais ils ne surent que faire, car en le défendant plusieurs furent tués & beaucoup de blessés; par ainsi fut force aux payens de fuir, & Roland ne cessa de courir jusqu'à ce qu'il fût en la tour, où il ne craignoit rien.

CHAPITRE XLVI.

Comme les Pairs de France firent savoir au Roi Charles la situation de leurs affaires, & comme Richard de Normandie s'ordonna pour y aller.

LES Pairs étant assaillis & détenus comme j'ai dit, ils avoient pris un Turc très-fier & ami de l'Amiral; ils le donnèrent à Florippe pour en faire à sa volonté, & lui demandèrent si elle le connoissoit; elle leur répondit, il est fils de ma tante, neveu de l'Amiral, & est fort riche; si vous voulez bien punir mon père, faites-le mourir. Lors Naimes dit, nous ne le ferons pas mourir, puisqu'il est de distinction; mais je vous dirai pourquoi; si l'un de nous venoit à être pris par nos ennemis, par son échange seroit racheté; de cette conclusion tous les Pairs de France furent contens; après ceci Richard de Normandie parla ainsi & dit: Vous savez comme nous sommes enclos en cette tour, & suis sûr qu'à la fin l'on nous

fera mourir; nous n'avons aucun moyen par lequel nous puissions échapper; je conseille qu'on mande à l'Empereur pour qu'il nous envoye du secours. Naimes répondit; Sire Richard, à mon avis vous ne parlez pas sensément; car je ne crois pas qu'il y en ait un de nous qui soit assez hardi pour faire le message; première raison, vous voyez que nous sommes investis de Sarrasins, & il seroit hors de céans, il seroit impossible qu'il puisse passer sans qu'il ne fût mis à mort; & si Dieu ne nous aide, jamais nous ne partirons d'ici. Ici Floripe dit pour le présent je ne saurois que dire, sinon que nous menions la plus joyeuse vie que nous pourrons.

Lors Roland & quelques autres furent contens des paroles de Floripe, & la louèrent affectueusement. Thierry, duc d'Ardenne, qui étoit courroucé, dit: Messeigneurs, je suis grandement pensif, car nous sommes enfermés céans, & connois qu'en bref serons déconfits, nous en voyons la preuve devant nos yeux, faisons en sorte que Charles soit instruit de notre situation, afin qu'il vienne nous secourir. Oger dit, pour envoyer à Charles il faut être téméraire, & il n'y a si hardi entre nous pour se mettre en chemin; j'irai, dit Roland, je vais partir dès-à-présent & ferai mon devoir. Naimes répondit avant qu'il eût fini de parler: Sire Roland, ne vous déplaise, car d'entre nous vous êtes le plus convenable pour y aller; mais si les payens le savoient, nous ne serions plus redoutés d'eux comme nous sommes; car quand vous êtes avec nous, nous sommes en sûreté & ne craignons point nos ennemis. Guillaume se présenta pour aller; aussi fit Girard & pareillement Gui, mais Floripe n'y voulut consentir. Toutefois après plusieurs disputes, Richard dit: Seigneurs, vous savez que je suis de noble famille, & j'ai un fils capable

de porter les armes, & s'il arrivoit que je fusse pris ou occis par les payens, après ma mort il pourra remplir ma place & faire service à Charles, je lui dois bien faire ce plaisir; car quand il me donna ma terre & investi mon pays, il ne voulut point accepter, sinon par un moyen qui est tel, que s'il venoit un homme étrange & non sujet à mon pays, & qu'il fût serf & de serve condition, & demeureroit un an en ma terre, & qu'il fût après franc toute sa vie, & plusieurs autres choses. Ainsi fut conclu & arrêté que Richard y allât; mais Roland lui fit promettre qu'il ne s'arrêteroit jusqu'à ce qu'il fût à Charles, à moins qu'il ne fût pris ou mort; Richard le promit ainsi, puis il dit: pour le présent nous n'avons à penser, sinon comme je pourrai passer que les payens ne me voyent; car si je suis connu par eux, il me sera impossible de leur résister. Roland dit, je vous dirai ce que je pense à ce sujet, je conseille que demain matin nons soyons tous armés, & irons faire une course sur les payens; pendant qu'ils seront occupés à se défendre, Richard passera outre & nous laissera, puis nous nous tiendrons serrés pour nous en retourner en sûreté, & pendant cela Richard pourra être loin sans qu'ils en sachent rien, & s'il plaît à Dieu par ce moyen nous aurons un bref secours. Lors les barons voyant que la chose n'étoit pas bien assurée, se prirent à pleurer pour la situation de leurs affaires, & Richard voyant ses compagnons si tristes par rapport à lui, leur dit: Seigneurs, ne doutez de rien, si Dieu me fait la grace de passer le pont de Mantrible, je vous amenerai tel secours, que vous serez tous délivrés. Les barons répondirent: Jesus te donne bon voyage & te fasse la grace de bien retourner. Après cela ils ne dirent plus mot; la nuit vint & chacun s'en alla jusqu'au lendemain pour accomplir leur projet.

CHAPITRE XLVII.

Comme après que Richard de Normandie fut parti, le Roi Clarion courut après lui, lequel fut occis par ledit Richard.

GRand ennui vint aux Pairs de France, quand le duc Richard devant que de partir pour aller au Roi Charlemagne, le matin quand ils vinrent à la portière de la tour à laquelle ils trouvèrent quantité de Sarrasins qui les tenoient bloqués, parquoi pendant l'espace de deux mois ils ne purent trouver moyen de sortir dehors; mais un jour que l'Amiral étoit à la chasse, la garde du pont fut oubliée. Alors les barons s'armèrent & montèrent à cheval, coururent jusqu'aux hôtelleries; mais quand ils furent apperçu des cruels & mauvais payens, les trompettes commencèrent à sonner si fort, qu'incontinent gens innumérables furent assemblés pour courir aux Pairs de France; & quand les barons se virent enclos, chacun faisoit son devoir pour se défendre. Le duc Richard pleurant, recommanda à Dieu ses compagnons, secrettement partit, & se mit hors du chemin pour tirer à son aventure; & avant que les nobles barons de France fussent en leur logis, plusieurs payens furent occis, ainsi avec peine entrèrent en la tour, & quand ils y furent ils virent Richard qui avoit déjà passé l'eau, & en pleurant le recommandèrent à Dieu. Richard de Normandie chevauchoit hâtivement, & craignoit d'être assailli. Quand il fut loin sur le haut d'une montagne, son cheval se prit à saigner de grande chaleur, dont il douta qu'il ne fût empêché & dit: O Dieu mon Père & Créateur! à qui j'ai mis toute ma confiance, aujourd'hui préservez-moi de mes ennemis en telle façon que je ne perde la vie, fit sur lui le signe de la Croix, étant en ce

lieu le jour apparut clair. Les payens qui étoient en leurs logis, le pouvoient bien voir; les premiers qui l'apperçurent furent Brulant & Sortibrant, qui l'allèrent dire au Roi Clarion, neveu de l'Amiral. Sire, lui dit Brulant, voyez-vous le messager des Barons de France qui s'en va, pensez d'y mettre ordre, car il va avertir le Roi Charles de leurs affaires, & cela pourroit nous causer grand dommage. Quand le Roi Clarion ouït cela, il monta promptement à cheval, prit son écu & un épieu de fin acier carré, & courut après comme s'il eût été enragé. Richard, sans savoir qu'il fut poursuivi, monta à cheval, en disant: Oh! mon Créateur, donnez-moi consolation que je puisse voir & parler à Charles, afin que je lui dise le triste état où se trouvent tous mes compagnont, afin qu'il leur donne secours; lors se signala dévotement & se mit en chemin. Ainsi qu'il chevauchoit, il regarda derrière lui, il apperçut les Sarrasins au nombre de plus de quatorze mille qui le poursuivoient, à la tête desquels étoit le Roi Clarion, qui les precedoit beaucoup; toutefois Richard se trouva sur une petite montagne, qui les vit venir comme lions contre lui. Vous pouvez penser en quelle agitation son cœur étoit, & ce qu'il alloit devenir, & quelles nouvelles pourroient apprendre les Pairs de France ses compagnons, étant seul pour soutenir la fureur d'une si nombreuse compagnie. Enfin le Roi Clarion, qui étoit bien monté, piqua son cheval des éperons, tellement qu'il fit un saut de bien vingt pieds de loin & l'atteignit; puis s'écria, disant: Messager Richard, par mon Dieu Mahom, vous ne le ferez de votre vie; quand Richard l'entendit, tout le sang lui mua, néanmoins il lui dit: Sarrasin, pourquoi as tu cette intention contre moi? que t'ai-je fait? je ne crois pas t'avoir offensé; je te prie seulement de te

détourner

détourner de moi, & je te jure que quelque jour je t'en récompenserai. Le payen répondit : Français, tu parles de folie, car de Mahom sois-je maudit si j'en fais rien, je ne te laisserai aller pour la moitié des richesses du monde. Et quand Richard sut son intention, il s'avança contre lui, & le payen vint à Richard, qui de son épieu le frappa très-fort sur son écu ; mais il étoit si dur qu'il ne le put percer. Aussitôt Richard, plein de courroux, vint contre le payen avec son épée tranchante, & ainsi que le cheval dudit payen alloit outre, Richard lui déchargea un si rude coup sur le col, qu'il lui partagea la tête d'avec le corps, qui tomba par terre ; puis descendit de dessus son cheval & monta sur celui du payen, qui étoit merveilleux, dont Richard pouvoit dire n'avoir jamais été si bien monté ; car il étoit si puissant, qu'il pouvoit porter sept chevaliers sans être gêné, pour nager & traverser une rivière profonde, il dit à son premier cheval par bonne affection : O grand cheval Doustin ! pour toi je suis mélancolique de ne pouvoir te mettre en bon lieu. Alors il se mit en chemin, & les payens qui venoient après lui, trouvèrent leur Roi mort ; ce qui les surprit très-fort ; & ne sachant que faire coururent au cheval de Richard pour le prendre ; mais il n'y eut si hardi qui osât l'approcher, tant il faisoit défense, & se mit à courir pour s'en retourner d'où il étoit parti.

CHAPITRE XLVIII.

Comme le cheval de Richard de Normandie fut vu des Pairs de France qui pensoient qu'il fût mort, & de la grande mise au port de Mantrible.

RIchard de Normandie chevaucha en diligence l'épée au poing, & les Sarrasins qui couroient après lui, trouvèrent leur Roi mort, dont la tête

étoit d'un côté & le corps de l'autre ; il ne faut pas demander quelle fut la mélancolie des payens, quand ils virent ainsi leur chef mort ; ils voulurent prendre le cheval de Richard, mais nul n'osoit l'approcher. L'Amiral le vit courir seul, il appela Guerant, fils du Roi Gretier, & Sortibrant de Conimbre, & leur dit : Par mon Dieu Apollon, je dois bien aimer mon neveu Clarion, car je vois qu'il a mis à mort le messager des Français ; n'en soyez en doute ; voyez son cheval qui revient, & commanda qu'on le prit ; mais quand le cheval vit qu'on le vouloit prendre, il se mit à courir, & ne cessa jusqu'à ce qu'il fût à la porte du palais où étoient les barons enclos. Quand les Français virent le cheval de Richard, ils furent effrayés, vinrent ouvrir la porte & il entra dedans ; quand la porte fut close, ils s'arrangèrent autour du cheval de Richard par compassion de deuil en pleurant piteusement ; premièrement Naimes dit : Ah ! Richard, je prie Dieu qu'il ait pitié de ton ame ; je connois bien que ta mort sera cause que nous n'aurons jamais de secours. Ces paroles ouïes par Roland & Olivier, les autres pleuroient amèrement. Lors Floripe vint, laquelle en menant grand deuil, dit : Seigneurs, en l'honneur de Dieu cessez votre deuil, nous ne savons pas encore la vérité du fait ; ainsi qu'ils étoient sur cette matière, les Sarrasins vinrent qui avoient laissé aller Richard, lesquels en grand tourment apportoient mort le Roi Clarion. Quand l'Amiral les vit venir, tout désespéré, s'écria : comment, mon neveu est-il sain & en bon point ? Les Sarrasins lui dirent : Sire Amiral, nous ne saurions mentir, Clarion est mort, & plus n'en convient parler. L'Amiral oyant ces paroles, il tomba à terre comme mort ; ce qui causa grand bruit & deuil parmi les Sarrasins. Les barons de France les ouïrent, par-

ticulièrement FloripPe, qui entendoit le langage. Quand elle sut la cause de leur deuil, elle vint aux barons, & leur dit en parlant à Roland : Sire, sachez pourquoi les Sarrasins mènent si grand deuil ; c'est chose vraie que le duc Richard a occis le Roi Clarion & a gagné son cheval, lequel n'a pas son pareil en tout le monde ; & tant de la mort de Clarion qua pour la perte du cheval, ils se tourmentent comme vous voyez, parquoi je vous prie de vous réjonir. Olivier dit à Roland : vous ne sauriez croire comme je suis joyeux de ces nouvelles, je suis aussi sûr de passer ce danger, que si j'étois au plus fort château de France ; béni soit Richard qui a fait une si belle action ; ainsi direnr ses compagnons. Pendant que Richard chevauchoit, l'Amiral fit venir un homme, nommé Orange, & le fit monter sur un dromadaire, pour porter ses lettres à Galaffre, qui étoit gard'en du pont de Mantrible, & lui dit : Garde bien que tu ne cesses de courir jusqu'à ce que tu sois à Mantrible. & dit à Galaffre, pourquoi il a laissé passer les messagers de Charles outre le pont, lesquels m'ont fait tant da mal ; tu sauras bien dire je jure Mahom mon Dieu qu'il fit grande folie ; puis d'autre part le messager des Français y va, s'il arrive que Charles le sache, il viendra à nous & nous mettra en sa sujétion ; pour cette raison dit à Galaffre qu'il garde bien le pont, que pas un des Français ni autres étrangers n'y passent ; dis-lui plus, que s'il fait autrement, je lui ferai crever les yeux & mourir honteusement. Sire, dit Orange, je ferai votre commandement ; sachez que je ferai antant de chemin en un jour comme un autre en quatre ; car pour chevaucher cent lieues de suite, jamais n'en fus lassé ; ainsi prit congé de l'Amiral, & n'arrêta jusqu'à ce qu'il fut à Mantrible, où il trouva Galaffre, à qui il dit : Sire,

je viens pour te dire que l'Amiral est mécontent de ce que tu as laissé passer les Français outre le pont ; ils ont porté grand dommage, car ils sont maîtres de la principale tour, & là y tiennent Floripe sa fille, ils ont occis plusieurs des plus valeureux de la Cour de l'Amiral ; c'est la cause pourquoi je suis venu en grande diligence ; car il doit y passer un messager des barons de France, qui va quérir aide vers Charlemagne leur Roi, & a fait mourir Clarion, prends garde qu'il ne passe, car si tu fais autrement, rien ne te pourroit garantir de mort honteuse. Galaffre fut effrayé de ces paroles, & par violente colère commença à écumer comme un sanglier échauffé ; il prit un bâton pour frapper le messager, mais ceux qui étoient présens l'empêchèrent ; toutefois il sonna une trompette, & il sortit du fond d'une tourtenelle bien quinze mille hommes, lesquels furent aussitôt montés à cheval, & passèrent le pont, puis commencèrent à courir ça & là pour rencontrer ledit messager.

CHAPITRE XLIX.

Comme le duc Richard passa la rivière du Flagot, moyennant un cerf blanc qui se trouva devant lui.

OR le duc Richard, qui étoit messager des barons prisonniers, chevauchoit en grande crainte : en chevauchant il regarda devant lui, & vit toute la terre couverte de payens, ce qui l'étonna beaucoup & dit : O Jesus ! soyez-moi en aide, & ayez pitié de mon ame, car je vois bien le déclin de ma vie ; si j'entreprends de combattre, c'est fait de moi ; si je m'expose en cette mauvaise & rapide rivière, jamais je ne pourrai passer outre ; ainsi il me convient donc de mourir ; s'il m'est forcé de retourner à mes compagnons, je commettrai une grande faute envers Roland, auquel j'ai promis de faire mon message : parquoi mon Dieu, je ne puis dire autre chose, vous savez mon

intention, je mets tout entre vos mains. Etant près de la rivière, les payens firent grand bruit en venant à lui, entre lesquels le neveu de l'Amiral s'avisa de courir contre lui, criant : ô messager ! tel que tu sois, pense à mourir, car tu as déjà trop chevauché, il est tems que la mort du Roi Clarion soit vengée. Ces paroles dites de colère, ne plurent point à Richard, qui subitement piqua son cheval contre lui, & tenant un gros épieu carré & aigu, lequel avoit conquis de Clarion, vint à lui, le frappa en la poitrine & tomba mort ; puis prit le cheval par la bride, alla au bord de l'inaccessible rivière ; & par grande contrition de cœur, se recommanda à Dieu, le priant de le préserver de mort jusqu'à ce que Charles eut eu de ses nouvelles : Notre Seigneur J. C. qui ne laisse jamais au besoin ses amis, montra un grand signe d'amour pour Richard, car comme il méditoit pour passer outre, Dieu envoya un cerf qui passa par-devant Richard ; mais le bord de cette rivière étoit si haut, que c'étoit tant qu'un homme pouvoit faire de jetter une pierre du bas en haut; mais par le vouloir de Dieu, la rivière s'enfla de telle sorte, que l'eau passoit par-dessus la rive, si bien qu'on pouvoit nager sans rien craindre; puis le cerf se mit devant en l'eau, & Richard regarda derrière lui, il vit venir les Sarrasins pour le mettre à mort. Lors se recommanda à Dieu, & fit le signe de la Croix, ayant toujours en son cœur le nom de Jesus, le priant de le préserver de ses ennemis ; dans ce moment il se trouva à l'autre bord de la rivière ; alors les payens voyant ce, furent étonnés, & n'y eut personne qui osât faire comme lui ; car incontinent la rivière se remit en son lit : les payens furent bien marris de ne pouvoir prendre le messager. Galaffre, qui étoit mécontent, vint au pont, abaissa les chaînes, & commanda aux payens sur peine de mort, qu'ils ne cessassent de courir que

Richard ne fut pris, lequel étoit outre la rivière en bon point, dévotement remercioit Dieu de la grace qu'il lui avoit faite, puis se mit à chevaucher tranquillement à la vue des payens, dans l'espérance de bientôt voir Charlemagne, ne craignant plus les Sarrasins, qui s'en retournèrent bien honteusement.

CHAPITRE L.

Comme Charles fut détourné par le traître Ganelon & ses compagnons d'aller plus avant.

PEndant que le duc Richard chevauchoit, l'Empereur étoit pensif de ses barons, qui étoient detenus par l'Amiral; & voyant qu'il n'en pouvoit avoir aucune nouvelle, manda Ganelon, Geoffroy de Hauteseuille, Aubry, Nicaire & plusieurs autres, entre lesquels Regnier de Gênes, père d'Olivier, y étoit, auquel dit: Seigneurs, je suis en grande inquiétude pour mes barons que j'ai envoyé faire message à l'Amiral, dont je n'ai pas de nouvelles; parquoi me croyant méprisé, je veux tout abandonner & ne plus régner : voilà la couronne de Majesté; prenez-la, car je l'abdique. Ganelon, qui étoit là, en fut bien joyeux; il lui dit : Sire Empereur, si vous voulez me croire, je vous donnerai bon conseil, faites ôter ces tentes & pavillons, & pensez de vous en retourner; car si vous allez plus avant, jamais vous ne retournerez; le pays d'Aigremoire est fort, & Baland est de grande fierté, avec ce, il a tous les payens à son aide; d'ailleurs, nous avons Fierabras son fils qui s'est fait chrétien; d'autre part vos barons n'y sont point, je vous assure; ainsi, retournons en France, nous avons plusieurs enfans qui deviendront grands, & avant qu'il soit vingt ans ils seront en état de porter les armes, & alors nous irons avec eux en Espagne pour conquérir les terres & seigneu-

ries que nous avons entreprises, & trouverons les saintes Reliques que nous desirons tant ; plus, vous vengerez la mort de Roland, pour lequel vous avez tant de mélancolie, car je crois que jamais vous ne le reverrez. Quand Charlemagne ouït le discours de Ganelon, il fut si dolent, qu'il tomba pâmé : étant un peu revenu à lui, il dit en pleurant : pauvre malheureux que je suis, que ferai-je ? si je m'en retourne, je serai déshonoré, il vaut mieux perdre la vie que d'être blâmé. Puis dit aux barons : le conseil que Ganelon vient de me donner ne me plaît pas, car si je m'en retourne sans prendre vengeance de mes nobles barons qui sont détenus, jamais ne serai prisé ni estimé. Lors Aubry, Geoffroy & de plus cent autres traîtres & parens de Ganelon dirent tous d'un même accord : Sire Empereur, ne proposez de faire autrement que Ganelon a dit, car il a bien parlé ; pensez de retourner en France sans aller plus avant, nous sommes vingt mille hommes qui ont fait serment, que pour chose que vous puissiez dire ou faire, nous n'irons plus loin ; car, puisque Roland est mort, les autres Pairs ont perdu leur appui. Charles tristement dit : ô Dieu ! comme je suis accablé ; si je m'en retourne sans venger mes barons, que dira-t-on, eux qui étoient le soutien de la Couronne Impériale ? celui qui me conseille de m'en retourner sans les venger ne m'aime guères, je le vois bien. Regnier, père d'Olivier, se leva & dit : Oh ! Empereur, si vous croyez aux paroles qu'on vous a dites, votre gouvernement ira mal, car par eux la France sera détruite, dont seroit grand dommage. Alors Alory, qui étoit un des traîtres, parla ainsi à Regnier : Vous avez menti en ce que vous avez dit, & si ce n'étoit par respect pour le Roi qui est présent, vous auriez le chef coupé ; nous savons bien qui vous êtes, votre Père Guerin ne fut jamais que de très-basse condition, & tous

votre lignage ne sont que des gens de néant. Regnier ne put supporter cette injure, mais il vint à lui & le frappa du poing, tellement qu'il le jetta à terre; là furent plusieurs reproches, & il y eut tel débat, que si le Roi n'y eût été, qui les séparât, ils se fussent occis l'un ou l'autre, car plus de mille se trouvèrent du lignage de Ganelon: mais Fierabras qui étoit présent, les blâma fort. D'autre part le Roi jura que s'il y avoit homme qui commença la mêlée, il le feroit pendre impitoyablement. Alors ils se calmèrent, & il n'en fut plus parlé, nonobstant le conseil fut pris entr'eux, qu'ils mettroient à mort Regnier. Charles les fit venir devant lui, & leur dit: Seigneurs, vous avez manqué de respect en ma présence, mais s'il n'est réparé, j'en ferai justice. Toutefois il fut force d'obéir au Roi. Aussitôt Alory se mit à genoux, & demanda excuse à Regnier, pour appaiser la colère du Roi. Après cela l'Empereur dit son opinion, que s'il retournoit en arrière ce seroit grand déshonneur. Là étoit Geoffroy de Haute-feuille, père de Ganelon, qui dit: Sire Empereur, je suis ancien & ai beaucoup de pratique, c'est pourquoi je vous prie de m'écouter, vous savez que moi & mon fils Ganelon, nous vous avons toujours aimé, & celui qui vous conseille de retourner est sage, j'ai déjà le corps fatigué de porter les armes, & soyez sûr qu'avant qu'il soit vingt ans, les enfans qui sont en France seront capables de porter les armes, il s'en trouvera un si grand nombre que vous pourrez mettre l'Espagne sous votre obéissance & venger la mort des Pairs de France. Quand l'Empereur entendit cela, il pleura amèrement, & contre sa volonté fit sonner la retraite pour s'en retourner, dont la compagnie des traîtres fut fort joyeuse. Regnier qui retournoit sans son fils Olivier, avoit le cœur fort triste, car il pensoit que jamais il ne le reverroit.

CHAPITRE LI.

Comme après les plaintes de Charlemagne, le duc Richard arriva, & conta la situation des Pairs de France, & de ce qu'il en fut.

QUand Charles fut en chemin pour retourner, il lui prit le remord de l'abandon qu'il faisoit de Roland & des autres barons, il s'arrêta en disant : je puis bien mener grand deuil ; je laisse la Fleur de la France, & je devrois les venger, j'en serai blâmé d'un chacun. O Roland ! mon cher neveu, je ne prouve guère que je vous aime quand je ne venge votre mort ; à Dieu ne plaise que jamais je porte la Couronne, si je n'ai de vos nouvelles.

Et quand son chagrin fut un peu appaisé, il dit : hélas ! je fus bien mal avisé quand je vous envoyois à Baland, bien fut cause de votre perdition ; & faisant ces réflexions, la compagnie faisoit si grand bruit de leurs attirails dans leur retraite que c'étoit merveilles. Ainsi qu'ils chevauchoient, Charlemagne regarda de loin, vit venir Richard à cheval, tenant son épée nue ; parquoi l'Empereur manda les principaux de sa compagnie, & fit arrêter l'ost. Je vois, dit-il, venir un chevalier qui fait grand bruit, il me semble que c'est Richard de Normandie, dont je prie Dieu qu'en ce jour il me donne bonnes nouvelles de Roland & des autres barons s'ils sont en vie. Alors Richard arriva qui fit caracoler son cheval devant le Roi en le saluant. Le Roi lui dit : Richard, comment vous portez-vous ? qu'est devenu mon neveu Roland & les autres barons ? êtes-vous seul ? sont-ils morts ou vifs ? dites-le-moi, je vous prie. Richard répondit : Sire Empereur, Roland & les autres quand je partis d'avec eux, ils étoient en Aigremoire, en une tour assiégée par l'Amiral, & sont environnés de cent mille Sarra-

sins. Sachez que l'Amiral est très-fier, & a juré son Dieu Mahom, que jamais il ne partiroit qu'ils ne fussent tous pendus & étranglés; de plus, ils ont Floripe, fille de l'Amiral, la plus belle qu'on puisse voir, laquelle a en sa garde les Reliques tant desirées; ils vous mandent par moi que vous les secouriez, & se recommandent à vous Charlemagne fut d'une joie inexprimable, & jura par saint Denis, que Ganelon étoit traître & plein de méchanceté, & que jamais il ne seroit admis en son conseil; car je vois bien qu'il ne tient pas à lui que Roland ne soit mort. Or, gentil Richard, dites-moi la tour où ils sont, est-elle garnie de vivres pour se défendre un peu de tems? s'ils peuvent tenir six jours, je ferai mourir l'Amiral & tous ses adhérens. Sire, dit Richard, je vous dirai la vérité, l'Amiral est orgueilleux, & une armée nombreuse qui tient l'espace de deux lieues; la ville où il habite est forte & remplie de tous biens, & deça est le pont de Mantrible, dont le passage est bien dangereux, les murs de cette cité sont faits de marbre cimenté, & fortifié de grosses tours, & y passe une rivière fort hideuse qui s'appèle Flagot; elle est par sa rapidité, impraticable pour la navigation, le pont a une demi-lieue de longueur, au milieu il y a une tour de marbre si forte, qu'on ne pourroit l'abattre; la porte est garnie par dedans de barres de fer bien sûres; le portier de la garde de ce lieu est un payen grand, hideux, de sorte qu'il ressemble mieux à un diable qu'à un homme.

Ce monstre payen a dix mille chevaliers avec lui, parquoi nous ne passerons pas facilement, car petit assaut que l'on pourroit donner, ils ne craignent rien; & pour ce, il faut passer par subtilité, car autrement nous ne le pourrions. Pour cet effet, il convient que quelques-uns de nous soient dessous leurs vêtemens bien armés, & par-dessus une grande chappe de drap,

& nos sommiers de marchandises viendront après nous, & vous avec la cavalerie vous demeurerez en ce petit bois; que chacun soit bien en point; & quand nous aurons gagné la première porte, je sonnerai du cors, & alors vous viendrez, & par ainsi nous aurons passage, au plaisir de Dieu, & viendrons à notre intention. Ce conseil fut approuvé de Charles, qui donna sa benédiction à Richard, pour ce qu'il avoit bien parlé: il fit donc assembler ses gens & leur commanda de s'armer promptement, les étendards furent levés & l'oriflamme déconverte. Richard donna le cheval de Clarion qu'il avoit conquis au duc Regnier; chacun fut bien armé dessous la chappe, l'épée ceinte, & bien couverte pour que personne ne s'en apperçut, ils étoient bien cinq cents chevaliers qui montèrent à cheval en bon ordre, & firent marcher les sommiers devant eux: Richard alloit devant en grand honneur, ensuite le duc Hoël de Nantes & la Vallée Royale du Mans, qui étoient chevaliers, & aussi le duc Regnier, père d'Olivier, ainsi se mirent en chemin sans s'arrêter; & l'Empereur Charlemagne, avec toute sa baronie, demeura dans le bois, comme j'en ferai mention.

CHAPITRE LII.

Comme le duc Richard avec quatre autres chevaliers prirent le pont de Mantrible sans grande peine, & quel homme étoit Galaffre.

L'Empereur Charlemagne avec cent mille hommes demeura au bois susdit, & le duc Richard, avec Hoël de Nantes, Regnier & deux autres vaillans chevaliers, se mirent en chemin pour aller au pont, & menoient leurs sommiers tous chargés: quand les compagnons de Richard entendirent ainsi bruire la rivière de Flagot, & virent l'entrée de Mantrible si

forte, le pont si dangereux à passer & les portes de fer si bien enchaînées, ils en furent étonnés, car pour y parvenir par assaut, toute la puissance des chrétiens n'y eût pu entrer par aucun endroit.

Sachez que c'est la plus forte cité qui soit d'ici à Arce; il y a plus de mille hommes armés dedans. Hoël de Nantes en fut effrayé, il pria Dieu de les vouloir garder. Seigneur, dit Richard, j'irai devant & parlerai le premier; gardez-vous d'ôter vos chappes pour frapper sur les payens; & telle chose qui arrive que l'un n'abandonne pas l'autre. Riol du Mans répondit, ne doutez que quand je serai avec les Sarrasins je ne fasse mon devoir, ou je perdrai plutôt la vie; après ces paroles, ils mirent les sommiers contre le pont; Galaffre les vit venir de loin, tenant dans sa main une hache d'acier d'un tranchant mortel. Ce payen étoit si grand & si hideux, qu'il ressembloit mieux à un diable qu'à un homme; il avoit les yeux flamboyans, le col long d'une coudée, le nez plus de demi-pied; il avoit les oreilles si grandes qu'elles pouvoient bien tenir demi-septier de bled, les bras extrêmement longs & courbés, les pieds tortus, & le reste du corps tout contrefait. L'Amiral Baland l'aimoit fort, il étoit son neveu, & pour la confiance qu'il avoit en lui, lui donna le pont de Mantrible à garder, comme étant un passage le plus fort de tout le pays. Ce payen étoit connétable de toute la Terre de l'Amiral, & grand ennemi des Français, car nul ne tomboit entre ses mains qu'il ne fût occis. Quand ils furent à Mantrible, Richard passa par devant, & lorsqu'il fut à l'entrée du pont, Galaffre vint à lui & dit: Vassal, qui êtes-vous? pourquoi venez-vous ici? Richard comme sage, changea son langage, & dit en Aragonnois: Sire, je suis un marchand qui vient de Tarascon avec d'autres marchands, & mène draperie, & voudrions aller aux marchés, moyennant le

Dieu Mahom, auquel nous allons présenter nos marchandises, & si nous étions en Aigremoire, nous donnerions à l'Amiral des dons précieux que nous portons : ces autres marchands-ci sont esclaves, & ne savent le langage, pourquoi beau-Sire, montrez-nous, s'il vous plaît, comme nous devons faire, & par quel lieu nous devons aller. Galaffre répondit : je suis garde de ce pont & des passages d'ici à l'entour ; mais naguère que sept gloutons Français, messagers de Charles, passèrent par ici, qui ne m'ont encore payé le tribut ; toutefois l'Amiral les tient, desquels en est échappé un comme un larron, & étoit monté sur un bon cheval, car il passa à la nage cette rapide rivière, après avoir occis mon cousin le Roi Clarion, dont j'ai grande mélancolie. Oh ! plût à Mahom qu'il fût sur ce pont, je le fendrois jusqu'au milieu du ventre sans avoir aucune pitié de lui. L'Amiral s'est douté depuis de sa trahison pour son fils Fierabras, qui a renié Mahom pour se faire chrétien, & m'a mandé par trois fois que je ne laisse passer personne, que je ne sache bien leur condition, ainsi je veux savoir quels gens vous êtes. Richard entendant cela baissa la tête, Riol du Mans, Hoël de Nantes & Regnier de Gênes entrèrent avant sur le pont. Quand Galaffre les vit, il commença à douter & leur dit qu'ils n'entrassent plus avant, & s'avança sur le pont, lequel quand il fut près d'eux leur dit : vous êtes bien hardis d'avoir entré si avant sans ma permission, & pour ce vous irez tous en prison ; & demain j'en ferai avertir l'Amiral pour faire de vous à sa volonté : ôtez ces chappes de dessus vos épaules pour voir ce que vous portez, car vous me paroissez suspects. Ce disant il prit Hoël par le chaperon, & le fit tourner quatre fois autour de lui. Je ne saurois endurer qu'on fasse telle injure à mon cousin ; alors il mit bas sa chappe & frappa le payen : mais il étoit si fort armé

qu'il ne le put endommager; sinon qu'il lui coupa un peu de l'oreille; Richard & Regnier mirent aussi l'épée à la main, & frappèrent tous ensemble sur Galaffre, mais ils ne purent lui entamer la tête, car elle étoit toute couverte d'une peau de vieux serpent. Ce payen fut fort courroucé, & pensa tuer Riol de sa hache tranchante; mais Riol voyant venir le coup, fit un pas de côté & laissa tomber la hache, qui de la force dont elle étoit lancée, fut fendre une pierre de marbre qui étoit près de-là. Eh Ciel! dit Regnier, comme il frappe courageusement, jamais nous ne le pourrons vaincre. Lors prit une grosse pièce de buis, & à deux mains en donna tel coup au payen, qu'il fit un cri épouvantable. A cette voix les payens de Mantrible, au nombre de mille, bien armés, y accoururent; grand tumulte fut à cette heure; pendant ce tems Richard alla abaisser le pont, & les cinq cents chevaliers qu'ils avoient amenés entrèrent avec eux; mais à l'entrée furent rencontrés: alors fut grande mêlée, & plusieurs de part & d'autre furent tués; Richard sonna fortement par trois fois de son cors. Charles qui étoit au bois l'entendit bien, chacun monta promptement à cheval & ne cessa de courir jusqu'au pont. Ganelon, par politique, s'y porta vaillamment, car il fut le premier qui se trouva dessus, ayant son étendard déployé; mais cette marque de zèle ne dura guère, comme nous verrons dans la suite.

CHAPITRE LIII.

Comme par force & sanglante bataille, en laquelle Galaffre fut tué, Charles entra dans Mantrible, malgré qu'Alory, l'un des traîtres, s'y opposât.

A L'entrée de Mantrible plusieurs furent tués & blessés, tant des Français que des Sarrasins; & dans cette action l'Empereur s'y employa vaillam-

ment, car ceux qu'il atteignoit de son épée falloit qu'ils meurent tant il frappoit durement; & Ganelon étoit auprès de lui qui faisoit merveilles; les fossés qui étoient profonds furent remplis de corps morts. Quand Charles passa devant ses gens, il vit Galaffre qui n'étoit point mort, ressemblant mieux à un diable qu'à un homme, & tenoit sa hache en main, dont il avoit mis à mort plus de trente Français, dont l'Empereur étoit courroucé, le voyant ainsi un peu écarté des autres, à force supérieure l'occirent. Le bruit fut si grand que de cinq lieues des payens ouirent crier que le pont Mantrible étoit conquis; parquoi vinrent plus de cinquante mille Sarrasins armés pour aider à détruire les Français & se rendre maîtres du pont. A cette mêlée vint un géant fier, qui se disoit Amphion, & avoit sa femme nommée Amiotte, issue de géans, étoit nouvellement accouchée de deux fils qui n'avoient que quatre mois, & chacun d'eux avoit de long environ six pieds. Ce geant onvrit la porte & tenoit en sa main un gros pal de fer massif; quand il fut outre la porte, d'une voix ténébreuse & diabolique se mit à crier: Où est le Roi de France? veut-il maintenant porter la Relique à saint Denis? Par Mahom, il vaudroit mieux au vieillard qu'il eût resté à Paris, car si jamais l'Amiral le tient il le fera pendre & écorcher sans miséricorde; après qu'il eût parlé, il mit à mort beaucoup de Français avec son pal de fer. Charles voyant sa façon, descendit de cheval bien courroucé, & par colère s'avança, ayant son écu devant lui, l'épée à la main & s'en vint droit au géant; quand le Roi l'eut joint, avec Joyeuse le frappa si courageusement qu'il le fendit jusqu'aux dents, tomba à la renverse & mourut: les Sarrasins furent épouvantés, néanmoins comme enragés frappèrent sur les Français à force de dards & autres armes envenimés. Alors Charles cria secours; aussitôt vin-

rent Regnier de Gênes, Hoël de Nantes & Riol du Mans, qui tous avoient courage de lions. Ces quatre barons, avec Charles, firent reculer les payens & entrèrent dans la ville de Mantrible; les payens, qui étoient plus de vingt mille, vinrent à la porte pour la fermer, en faisant grande défense; mais ils ne purent trouver la manière d'abaisser le pont, car il étoit bien gardé par les Français; grand bruit se fit alors en cette rencontre, & si Charles se douta, ce ne fut pas sans cause, car il savoit bien que les Sarrasins avoient levé le pont comme la porte de la ville, qu'il n'étoit possible à lui de passer outre; & le cœur dolent il commença à regretter Roland & les autres, comme ne pensant jamais les revoir. Richard considérant ceci, dit: Sire, en l'honneur de Dieu ne vous chagrinez pas, mais défendons-nous contre ces Turcs, & Dieu nous aidera: vous savez que Roland est valeureux, & qu'il aimeroit mieux perdre la vie que de retourner, ainsi dépêchons-nous d'avancer, car il en est besoin. A cette parole, Charles, Regnier, Hoël & Richard, l'épée à la main, entrèrent par force dans la ville; vous devez bien penser que ce ne fut pas sans mettre beaucoup de payens à mort; car Charles voyant venir si grand nombre de Sarrasins, cria alarme. Ganelon l'entendit, & lui en prit pitié; nonobstant que la fin n'en fut pas bonne, il s'en vint à Geoffroy, & s'écria, tôt, alerte; son père & ses autres parens qui étoient armés au nombre de dix mille, vinrent assaillir la porte. Les Turcs firent grande défense, pour lors furent plusieurs morts & navrés des gens de Ganelon. Lors vint le traître Alory, qui dit: nous sommes bien fols de nous faire mourir; puis se tournant vers Ganelon, disant: bel ami, allons-nous-en, Charles est dedans bien embarrassé, ne plaise à Dieu, que jamais il n'en sorte, nous pouvons de lui & de Regnier prendre vengeance des contradictions

qu'ils nous ont faites de mille morts puissent-ils mourir, car nous pourrons avoir la France à notre plaisir, & la gouverner à notre volonté, vu que nul ne pourra s'y opposer. Ganelon répondit : Ne plaise à Dieu que je fasse telle trahison à mon Seigneur; nous tenons nos terres & Seigneuries de lui, je serois bien misérable si je consentois à sa mort.

Quand Alory l'entendit, il enragea & lui dit : il faut être fol pour parler ainsi, qu'attendez-vous pour vous venger? si Charlemagne étoit occis, les autres barons auroient la tête coupée, ainsi de tous vos ennemis seriez vengé ; laissez tout là & vous en venez. Ganelon répondit : je ne voudrois pas pour tout l'or, faire telle chose à mon Seigneur, j'aimerois mieux être démembré pièce par pièce. Alory & Geoffroy furent mécontens de ces paroles tellement qu'il y eut grand débat entr'eux. Alors Fierabras qui étoit en bon point, cria promptement, Charles ; mais le traître répondit : Sire, jamais ne le verrez, car il est enclos dans la ville, & je crois qu'il est mort. Fierabras répondit, & vous autres qu'attendez-vous, que ne le secourez, de ce fait vous pourrez être accusés de trahison ; & dans ce moment commença à crier secours ; aussitôt les barons vinrent jusqu'au beffroy, & Fierabras trouva Ganelon au bas du pont qui avoit laissé les traîtres. Fierabras fut joyeux quand il vit que le pont n'étoit pas levé ; lui & Ganelon entrèrent en la cité & firent leur devoir ; & quand ils y furent, les traîtres entrèrent après & frappèrent avec les autres, par tel accord, que le sang couloit dans la ville en grande abondance. Les payens crioient comme loups ; & quand ils virent qu'ils ne pouvoient plus résister, ils mandèrent à l'Amiral pour avoir du secours, & réclamoient Mahom & Tarvagant, qu'ils les voulussent aider; car ils étoient fort déconfits voyant leurs maisons au pillage.

CHAPITRE LIV.

Comme Amiotte la Géante, avec une faux, fit grand exploit contre les chrétiens, comme ses fils furent baptisés, & de l'Amiral quand il sut les nouvelles de la prise de Mantrible par les Français.

QUand Mantrible fut pris, plusieurs coups y furent donnés; mais quand Amiotte la géante ouit les citoyens, elle fut étonnée; elle étoit noire comme un démon, ayant les yeux rouges comme feu ardent, les lèvres grosses & le visage tortu; elle étoit de grandeur d'une lance, & encore toute effrayée de la mort de son mari & de la peur pour ses deux fils; comme toute égarée sortit de sa maison avec une faux tranchante en main, & vint sur les Français, desquels en fit grande occision, tellement qu'ils n'osoient se trouver devant elle. Charlemagne voyant ce, fut bien courroucé de la destruction de ses gens; il demanda un arbalète; quand il la tint, il la tira à elle si droit, qu'il l'atteignit entre les sourcils & tomba à terre comme morte, & commença à jetter par la gorge une flamme de feu horrible; toutefois elle fut tant frappée de pierres & autres choses que jamais n'en releva; parquoi après cela Charlemagne s'empara des portes de la ville & fit à sa volonté. Ils trouvèrent beaucoup de richesses dans Mantrible, dont ils furent très-contens; car l'Amiral Baland, à cause que le lieu étoit fort, y avoit mis ses grands trésors, qui furent pillés par les gens de Charles; ils demeurèrent trois ou quatre jours en cet endroit, distribuant les richesses à chacun selon sa qualité. Ainsi qu'ils s'en alloient passant près le Flagot, trouvèrent en une caverne les deux fils d'Amiotte la géante, dont Charles fut bien joyeux, & les fit baptiser, dont l'un fut nommé Roland, & l'autre Olivier; il

Il les fit nourrir doucement; avant deux mois ils furent trouvés morts dans leurs lits, dont l'Empereur fut fâché. Ce fut au mois de mai que la forte cité de Mantrible fut prise. Charles fit venir près de lui Richard de Normandie, Regnier de Gênes, Hoël de Nantes & Riol du Mans, & prirent conseil pour garder le passage de Mantrible, pendant qu'ils iroient détruire Baland & mettre hors de prison les autres Pairs de France. Richard répondit: Sire Empereur, il seroit bon que Hoël & Riol demeurassent pour gardes, accompagnés de cinq mille hommes. Et ainsi qu'il fut dit, fut fait; & puis à son de trompettes, l'ost de l'Empereur se mit en marche pour aller en Aigremoire, & étoient en si bon ordre que c'étoit merveille. Quand ils furent un peu loin, Charles monta sur une montagne pour regarder tous ses gens, voyant la multitude il leva les yeux vers le ciel, & dit: O Dieu! qui par votre grace m'avez fait Seigneur de ce peuple, de bon cœur je vous en rends louanges. Après qu'il eut dit cela, il se mit en chemin, & avoit en sa compagnie cent mille hommes, qui lui furent très utiles, car l'Amiral avoit fait venir grand nombre de Sarrasins de toutes parts. Les Français chevauchèrent; Richard fit l'avant-garde, & Regnier fit l'autre, & passèrent le pays de Surie. L'Amiral sut que Galaffre avoit été tué, que Mantrible étoit pris, il se pâma de deuil & cria hautement: Ah! Mahom, mauvais Dieu, que tu as peu de pouvoir, tu as laissé mourir mes hommes; bien fol qui se fie en toi, en disant cela, il prit une massue, courut à Mahom, & lui en donna un si grand coup sur la tête, qu'il le mit en pièces. Alors Sortibrant voyant la désolation de l'Amiral, tâcha de le consoler; qui l'ayant écouté lui dit: je ne pourrai jamais recouvrer ma cité ni la forte Tour de Mantrible, qui étoient tout mon reconfort. Sortibrant répondit: Sire Amiral

envoyez un exprès pour savoir si l'ost de Charles vient contre vous, & peut être pris & ses gens faites-les pendre, & puis vous pourrez jetter hors de votre tour ces gloutons qui la gardent, & ferez couper la tête à votre fils Fierabras; criez merci à Mahom que vous avez offensé, & le priez qu'il vous soit en aide. Quand l'Amiral eut entendu Sortibrant, il se tourna devant Mahom pour faire ainsi qu'il lui avoit dit.

CHAPITRE LV.

Comme les Pairs de France furent assaillis plus fort que jamais en la Tour, qui fut presque mise par terre, & comme ils furent reconfortés par le moyen des prières qu'ils firent aux saintes Reliques.

SOrtibrant pria tant l'Amiral avec les Rois Cordaire, Tempêtes & Brulant, que pour l'injure qu'il avoit faite à Mahom, ils lui firent faire réparation. L'Amiral fut content pour leur affection, & promit qu'il augmenteroit Mahon d'un mille pesant de fin or. Puis fit sonner ses trompettes, au son desquelles furent tous les Sarrasins assemblés & bien armés; alors l'Amiral fit porter toutes ses machines pour à force de grosses pierres jetter contre la tour & la démolir, afin de détruire les Français; en ce jour furent plus vaillans que jamais n'avoient été, car ils vinrent assaillir cette tour avec tant de violence que cinq coups firent cinq brêches, dont la moindre étoit capable de passer un charriot. Pendant que ceci se faisoit, Roland & Olivier étoient aux fenêtres l'écu au col & l'épée à la main, & n'y avoit si hardi d'entr'eux qui n'eût de la terreur, quoiqu'ils avoient bonne volonté de se défendre, & continuellement celui qui leur vouloit adresser des pierres, ne les pouvoit endommager personnellement. Ce que voyant l'Amiral

leur cria : O mes amis ! faites que cette tour puisse être renversée par terre, & vous aurez mon estime : & si je peux tenir Floripe, je la ferai brûler toute vive. Après ces paroles, les payens furent encore plus courageux qu'auparavant, & par force dressèrent des échelles contre la tour, & montèrent aux brèches, tellement que les barons ne tenoient sinon le meilleur étage qui y fût. Roland voyant ceci, dit : Seigneurs, en l'honneur de Dieu le Créateur, défendons-nous vaillamment, car autrement nous ne passerons pas cette journée que nous ne soyons pris & défaits. Compagnons, dit Olivier, nous sommes ici pour tant qu'il plaira à Dieu, & tous bons combattans pour sa gloire ; je conseille que nous sortions pour repousser nos ennemis ; j'aime mieux mourir en bataille, que d'être pris céans comme un poltron. Oger & les autres dirent tous de même. Floripe voyant la délibération des barons, & qu'ils se préparoient pour aller attaquer les payens, leur dit : Francs chevaliers, je prie Dieu qu'il vous donne victoire ; & je vous promets que si vous sortez sains de cet assaut, je vous montrerai choses dont vous serez bien joyeux. A ces paroles les barons frappèrent si courageusement sur les Turcs qui étoient en la tour, qu'ils les culbutèrent dans les fossés, & incontinent les trous des brèches furent rebouchés & bien clos. Lors Floripe demanda premièrement le duc Naimes de Bavière & Thierry, duc d'Ardenne, & dit : Seigneurs, vous m'avez déjà une fois promis que vous ne feriez rien contre ma volonté, je veux vous montrer la couronne de J. C. & deux clous dont il fut cloué, que je garde depuis long-tems. Les barons voyant ceci, pleurèrent de joie, & lui promirent loyauté. Floripe alla chercher le petit coffre, & en fit l'ouverture devant eux. Et après que ces Reliques furent découvertes, le duc Naimes fut le premier qui, en grande dévotion, les

baisa, & les autres ensuite ; puis vinrent aux fenêtres, car il y étoit encore resté au-dedans quelques payens, qui aussitôt qu'ils les virent tombèrent morts.

Quand le duc Naimes vit cela, il dit : O puissant Dieu de gloire, je te rends graces & louanges, car je vois & connois que ce sont les véritables Reliques dont nous avons si souvent parlé. Incontinent prit courage & dit à ses compagnons : Frères, maintenant nous sommes fortifiés, & jamais nous ne redouterons les payens. Et Floripe plia proprement les saintes Reliques & les reserra. L'Amiral vit les barons aux fenêtres, & sa fille avec eux ; il cria si fort, qu'il fut entendu, en disant : Oh ! Floripe, belle fille, vous avez su me séduire par votre faux langage, pour sauver les Français que je tenois prisonniers ; on a bien raison de dire que celui qui se fie à *femmes est insensé* : mais votre entreprise ne durera guères ; car je vous jure que je départirai les intrigues amoureuses que vous avez avec ces gloutons français, & je vous ferai tous pendre l'un après l'autre sans pitié. Floripe ouit ces paroles & fit signe à son père ; ce que voyant l'Amiral, il ordonna aux trompettes de sonner, afin de convoquer ses gens pour aller contre la tour. Alors les Français doutèrent fort ceux qui y montoient ; Roland, Olivier & Oger vinrent en une chambre où étoient les dieux Mahom, Tarvagant & Apollon. Roland prit Apollon & le jetta sur les payens ; Olivier, Tarvagant, & Oger prit Magot, desquels frappèrent tellement les Sarrasins, que ceux qui en furent atteints ne furent jamais dans le cas de leur faire dommage. Quand l'Amiral vit jetter ses dieux, il fut si courroucé, qu'il pensa enrager ; Sortibrant & plusieurs autres voyant cela, se désoloient ; & l'Amiral leur dit : Seigneurs, celui qui me vengera du mépris que ces gloutons français ont fait de mes dieux, sera mon spécial ami. Sortibrant fit ce qu'il

put pour le consoler, lui disant, qu'avant peu il en seroit vengé, vu que la tour étoit rompue en différens endroits. O Mahom! dit l'Amiral, vous m'avez bien oublié au besoin, vous êtes si vieil que vous ne pensez plus à rien. Sire, dit Sortibrant, vous parlez mal, car jamais ne furent Dieux si bons que lui; il nous l'a assez de fois prouvé, en nous envoyant ce qui nous étoit nécessaire; mais à présent il est courroucé de ce que vous l'avez aggravé, attendez qu'il soit un peu appaisé, & les Français se rendront bientôt à vous. Lors mahom fut apporté devant lui, & un diable entra dedans, qui dit à l'Amiral, après qu'il fut adoré de tous: Sire, dit Baland, ne vous déconfortez pas, faites sonner vos trompettes & assemblez vos gens pour assaillir la tour, car je vous dis qu'à cette fois vous prendrez les Français.

Après ces paroles, l'Amiral fut réjoui, & fit derechet crier l'assaut; alors toutes les machines militaires furent employées pour tirer contre la tour, qui étoit rompue, les pierres y tomboient comme grèle; si bien que peu s'en fallut que ladite tour ne fut totalement démolie & par terre. Toutefois Oger dit à ses compagnons: Seigneurs, qu'entre nous ne s'y trouve traîtres infidèles ni poltrons, plutôt mourir que de nous rendre, vous voyez que la tour est presque par terre, & que les payens sont mêlés parmi nous, ainsi pensons de nous bien défendre; car tant que je pourrai tenir mon épée en ma main, je ferai grande occision des Sarrasins. Ceci dit, Roland regarda Durandal son épée, & les autres les leurs, & furent de nouveau encouragés; mais tous d'un même accord frappèrent sur les payens, à toutes outrances, & firent tant de vaillance, qu'ils restèrent toujours maîtres & seigneurs de la tour. Floripe considérant que les barons avoient fait si bel exploit, fut bien contente; néanmoins elle étoit bien pensive de e

qu'il ne leur venoit aucun secours ; ce qui la rendoit toute mélancolique.

CHAPITRE LVI.

Comme les Français eurent des nouvelles de l'ost du Roi Charlemagne, & l'Amiral aussi, & comme Ganelon se porta vaillamment quand il fut envoyé audit Amiral.

IL y avoit long-tems que les Français étoient en la peine de batailler. Le duc Naimes monta sur une fenêtre, & vit en la vallée une enseigne de saint Denis, qu'on portoit bien hautement & en grande compagnie; alors il pensa qu'on les venoit secourir ; il appela les barons pour venir voir.

Floripe entendant ces paroles, tressaillit de joie, elle vint à eux, en disant : Glorieuse Vierge Marie ! soyez honorée à tout jamais pour les paroles que j'ai ouïes. Gui, mon ami, approchez-vous de moi ; & les Seigneurs furent bien contens de la joie qu'avoit la dame ; ils furent consolés quand ils virent l'étendard de France, où étoit le dragon figuré. Lors un payen vint à l'Amiral pour lui dire que Charles venoit avec cent mille hommes bien armés & faisoient grand bruit. Le Roi Caldore conseilla que chacun fût armé, & qu'on allât au-devant de lui pour le confondre sans hésiter. Son conseil fut approuvé de l'Amiral, ainsi que des autres ; pour cet effet, il fit assembler cinquante mille Turcs pour garder le val de Josué, afin qu'il ne pût venir en Aigremoire. Roland vit venir Richard & l'étendard qui alloit devant eux ; ils s'arrêtèrent pour faire halte, car la nuit s'approchoit. Le matin Charles fit mettre ses gens en ordre, & dit à Fierabras : cher ami, tu sais que je t'ai fait baptiser ? si tu veux tu pourras aller vers Baland, ton père, lui dire que s'il veut renoncer à ses faux

dieux, & se faire baptiser, nous serons amis; & s'il ne le fait, je serai obligé de batailler contre lui. Sire, dit Fierabras, prenez un autre messager, & lui mandez ce qu'il vous plaira; j'y consens, car s'il contredit, jamais de lui n'aurai nulle pitié, telle chose qui lui arrive. Alors il manda Regnier & Richard, & leur dit: Seigneurs, lequel vous semble le plus convenable entre vous barons, pour faire un message à l'Amiral, sauf meilleur avis, je crois que Ganelon s'acquittera bien de la commission; car vous savez qu'il s'est bien signalé à l'entrée de Mantrible, & si vous êtes de mon consentement, il fera le message. Les barons dirent qu'oui. Le Roi appela Ganelon & lui dit: Mon ami, nous vous avons élu pour aller dire à l'Amiral Baland, de ma part, qu'il se fit baptiser, & par conséquent renonce à Mahom; & qu'il croye en Jesus-Christ; en outre, qu'il me rende mes barons, ainsi que les Reliques que je lui demande depuis long-tems; & s'il le fait, nous le laisserons en paix & évacuerons son pays, & s'il va, au contraire, que nous lui ferons guerre mortelle, détruirons toutes ses terres, & le prendrons comme esclave, Ganelon fut content d'y aller; il mit son haume, & monta sur un cheval nommé Gascon; à son col pendit son écu, auquel étoit peint un lion; puis s'en alla en la vallée de Josué, où il fut pris par les Turcs qui gardoient le passage. Et quand ils surent qu'il étoit envoyé pour parler à l'Amiral, ils le laissèrent aller, & continua son chemin jusqu'à ce qu'il fût devant le palais de l'Amiral; puis s'appuya sur sa lance comme un baron de grande valeur, prêt à faire son message. Quand l'Amiral en fut averti, il vint, & Ganelon lui en parla en cette manière: Sarrasin, entends-moi, je suis messager du Roi de France, lequel te mande par moi que tu renies Mahom & tous tes autres dieux diaboliques, pour croire en Jesus-Christ le vrai Dieu;

& si tu le fais, tu es assuré de ne point mourir, il ne prendra rien de ta terre, & tu seras toujours aimé de lui & de Fierabras ton fils; & si tu vas contre, sache que de Charles tu es défié & tous tes gens; si tu es pris, tu seras livré à mort ignominieuse, & tous ses sujets démembrés; puis distribuera tes états à tes serviteurs; pour ce fais tes réflexions sur ce message. Quand l'Amiral l'eut oui ainsi parler, il entra dans une étrange colère, & prit un bâton pour le frapper, en lui disant: Glouton, paillard déméssuré, tu es bien hardi de me tenir pareil langage; bien peu t'aime Charles quand il t'envoie faire tel message; car je te jure par Mahom, que jamais n'aura nouvelles de toi. Lors commanda qu'on le prit. Ganelon voyant qu'il n'étoit pas bien là prit son écu qui avoit le fer carré & aigu, & en donna tel coup à Brulant de Mommière, qu'il le renversa aux pieds de l'Amiral, qui voyant cela, fut encore plus courroucé que devant; dans ce moment plus de mille payens montèrent à cheval pour prendre Ganelon, lesquels coururent après lui par le val de Josué, mais ils ne purent l'atteindre. Le duc Naimes étoit aux fenêtres qui le vit poursuivre; il appela Roland & Olivier pour leur faire voir; lesquels connurent qu'il étoit chrétien, & par opinion décidèrent que c'étoit Ganelon qui venoit de parler à l'Amiral. Helas! dit Roland, je prie le Rédempteur qu'il te conduise sans danger. Ganelon couroit toujours tant qu'il fût sur le haut de la montagne; puis se tourna vers les Sarrasins; alors il vit venir un payen contre lui, il tira son épée, & le frappa avec tant de courage, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine. Olivier vit le fait, & dit à Roland:

Regardez la vaillance que le baron a faite, je prie Dieu qu'il le veuille garder, & sachez qu'après vous & Charlemagne, il est celui que j'aime le plus; plût à Dieu que je fusse maintenant en sa compagnie,

nous ferions grande destruction de payens. Toutefois Ganelon fut poursuivi des Turcs; mais quand ils virent l'armée de Charlemagne ils s'en retournèrent & dirent à l'Amiral ce qu'ils avoient vu, & comme ils étoient plus de cent mille combattans; pour ce, ils conseillèrent que chacun fut armé & tout prêt; mais quand Sortibrant sut que son frère étoit mort, il fit venir grand nombre de Sarrazins pour venger sa mort, en menaçant Charlemagne. L'Amiral fut bien joyeux de son intention.

CHAPITRE LVII.

Comme l'Empereur Charles ordonna dix armées pour aller combattre l'Amiral, & des merveilles qui se firent à leur rencontre.

AU retour de Ganelon, Charlemagne ordonna dix armées; après qu'il lui eut conté le résultat de son message, dont voici le contenu: Sire Empereur, il ne vous prise ni redoute, ni vos faits & dits, ni Dieu, ni les Saints; & grace à ma fuite qu'ils ne m'ont occi, car j'ai été poursuivi par plus de mille Turcs, après avoir fait mon message & tué un de leurs Rois. Quand Charles eut ouï son rapport, il fit sonner les trompettes pour assembler ses troupes, & comme nous avons dit, ordonna dix batailles de la manière suivante; savoir:

La première fut donnée à Richard; la seconde à Regnier; la troisième à Ganelon; la quatrième à Alory; la cinquième à Geoffroy; la sixième à Har; la septième à Macaire; la huitième à Maugis; la neuvième à Samson; & la dixième fut commandée par le Roi Charles, & le nombre de chacune étoit de dix mille hommes.

Quand l'Amiral les vit venir, il dit à Sortibrant qu'il vouloit entrer le premier en bataille, & que

s'il prenoit Charles & Fierabras, qu'on se gardât bien de les occir, car il leur vouloit faire couper la tête. Alors Baland se mit à la tête des payens, criant : Harro larron, où est Charles avec fierté ? je viens lui faire raison ; tu as fait grande folie de passer la mer, trop tard t'en repentiras, car aujourd'hui sera la fin de ta vie. L'Empereur ouït bien ces paroles, il vint contre un payen & l'atteignit tellement, que les harnois furent faussés, puis il tira son épée & ne le quitta qu'il ne fût mort. Après vint un Turc, Roi de Pierrelée, que Charles frappa si rudement, qu'il l'abattit mort ; il faisoit grandes merveilles de son épée, car tous ceux qu'il rencontroit ne lui faisoit point peur. Alors les deux osts se mêlèrent & firent si grand portement, que jamais guerres ne furent si sanglantes entre les payens ; il s'en trouva un nommé Ténèbres, qui vint contre les Français faisant grand bruit, & le premier coup qu'il porta fut sur Richard de Pontoise, qu'il renversa mort ; puis tirant son épée & mit à mort Huon de Guernier l'ancien, & dit aux Français que Charles & ses sujets avoient perdu leurs forces. Richard de Normandie eut dépit de ces paroles ; il vint contre lui & le frappa tellement qu'il lui faussa son haubert, mit en pièces son écu & tomba mort, en lui reprochant les paroles qu'il avoit dites ; & par force gagnèrent le mont Josué, puis ils vinrent trouver Baland l'Amiral, qui, avec sa puissance, étoit accompagné de quatre Rois, & de cent mille combattans. Alors l'Amiral dit à ses barons : Mes amis, si vous m'aimez, & que vous ayez intention de me faire plaisir, faites en sorte de trouver Charles, car je veux me combattre avec lui. Tous ses barons, connoissant la valeur de Charles, pleurèrent de pitié pour la personne de l'Amiral.

CHAPITRE LVIII.

Comme en cette seconde bataille Sortibrant fut occis par le duc Regnier, père d'Olivier, & des grandes merveilles que fit Baland l'Amiral.

BAland l'Amiral monta à cheval bien armé, & se mit à cavalcade par la plaine, il étoit gros & bien membru, il avoit une longue barbe qui lui pendoit jusque sur l'arçon de la selle, néanmoins blanche comme neige; il fit sonner cors, & fit aller devant une compagnie d'archers, qui savoient bien tirer à l'arc, & tous avec grande furie l'un sur l'autre firent guerre mortelle, car tant de gens moururent là, que la place étoit couverte de corps morts. Le duc Regnier passa outre, & le premier qu'il rencontra fut le Roi Sortibrant, à qui il donna un si grand coup, que son haubert fut tout brisé, & la lance lui entra si avant dans le corps, qu'il en mourut; il fit si grand meurtre de ces Turcs, que c'étoit merveille à le voir. L'Amiral sut bientôt la mort de Sortibrant, dont il pensa crever de rage, & dit: O Sortibrant, mon principal ami! je mourrai de dépit, si je ne venge votre mort.

Lors par colère piqua son cheval & courut sur les Français si intrépidement, qu'il abattit mort le premier qui se trouva sous sa main; puis vint à Huon de Milan & l'occit, dont ce fut grand dommage; & batailla si fort à cette heure, qu'il mit à mort sept Français des plus valeureux, en disant: O malheureux Français! aujourd'hui connoîtrez que l'Amiral d'Espagne est ici; l'ost de Charles sera détruit & lui pris & emmené comme un larron, puis le ferai pendre & brûler, ainsi que Roland, Olivier & leurs compagnons. Alors les payens, par grand courage, vinrent sur les Français & en firent grande destruction; Ganelon & tout son lignage firent grand por-

tement, car en peu d'heures mirent plus de mille payens à mort. L'Amiral atteignit Milon & le renversa mort, puis le prit & le mit devant lui pour l'emporter; ce que voyant Ganelon, se sauva; toutefois les Français auroient été vaincus, si Fierabras, qui, pour l'amour de Charles, se mit en bataille, & fit grand abat des payens; il mit à mort Tempêtes, le vieil Rubion, & plus de quarante autres, tellement se comportoit que nul ne pouvoit résister devant lui.

CHAPITRE LIX.

Comme les barons sortirent de la tour, quand ils virent l'armée de Charlemagne, & comme l'Amiral fut pris & mis en prison.

LEs Français & les payens persévérèrent en cruelle bataille, ne pouvant y mettre fin de part ni d'autre, car les payens étoient si nombreux qu'on ne pouvoit les détruire. Quand les barons qui étoient en la tour virent le fait, & que les gardes de ladite tour étoient allés au secours de l'Amiral, ils sortirent & prirent chacun un cheval de ceux qui étoient mort, & l'épée à la main vinrent aux Sarrasins, les forcèrent & passèrent outre jusqu'aux Français; Roland allant devant, celui à qui il faisoit sentir Durandal ne s'opposoit plus à son passage. Toutefois quand ils furent assemblés avec les autres, sans se faire connoître, allèrent aux payens, & les tinrent de si près qu'ils ne surent que faire: car jamais lièvre ne fuya si fort devant le chasseur, comme les Sarrasins faisoient devant Roland. L'Amiral vit clairement sa perte par la réunion des Pairs qui étoient en la tour. Alors il s'écria: O Mahom! que t'ai-je fait pour m'oublier ainsi? souviens-toi maintenant de moi; mais si tu es sourd à ma voix, & que tu ne m'aides, je te batterai tant que tu n'auras pas envie de dormir, & te creverai les

yeux. Ce disant, fut tellement poursuivi & frappé qu'il tomba sous son cheval & fût pris, mais épargné de mort à la requête de son fils Fierabras, afin qu'il pût se décider à croire en Jesus-Christ & se faire baptiser, lui & tous ses sujets. Alors la bataille prit fin, & celui qui ne vouloit embrasser la foi chrétienne toit mis à mort. Après les Français le désarmèrent, & Charles vit les barons qu'il aimoit tant distinctement, Roland son neveu, & Olivier, lesquels furent tous d'une joie parfaite. Alors ils lui firent récit de toutes les aventures depuis leur départ, & les différens dangers où ils s'étoient trouvés, dont l'Empereur Charles & plusieurs autres pleurèrent de compassion.

CHAPITRE LX.

Coumme pour telle exhortation qu'on pût faire à l'amiral Baland, il ne voulut pas se faire baptiser & fut occis; puis Floripe fut baptisée & épousée au duc Gui, qui fut couronné Roi d'Aigremoire.

QUnd tout fut appaisé, Charles fit venir l'Amiral devant sa noblesse, & lui dit: Baland, toutes créatures raisonnables doivent honneur & révérence à celui qui a donné l'être, connoissance & vie, & non à ces dieux diaboliques qui n'ont aucun pouvoir, parquoi je t'exhorte pour le salut de ton ame & la préservation de ton corps, de renoncer à Mahom, & de croire en la sainte Trinité, le Père, le Fils, & le saint Esprit, en une seule union, & crois que le Fils de Dieu, pour réparer l'offense d'Adam notre premier père, descendit à terre, & prit chair humaine au sein de la Vierge Marie qui étoit sans macule, & observe les commandemens qu'il nous a donnés pour notre salut; aussi comme il fut pris par les Juifs, qui, par envie, le crucifièrent, & voulut bien mourir pour nous racheter des peines de l'enfer,

crois la Résurrection & Ascension de son précieux Corps, ainsi que le saint baptême qu'il a établi; & si tu me crois tu seras mon ami; & tu ne perdras ni ton ame ni tes biens. En disant cela, l'Empereur tenoit son épée nue pour lui passer au travers du corps, s'il refusoit de se faire baptiser.

Fierabras étoit présent, qui se mit à genoux, priant son père de faire ce que le Roi lui disoit. L'Amiral, qui redoutoit la mort, dit qu'il le vouloit bien, & que les fonts fussent prêts. Charles fut bien joyeux, & fit préparer un beau bassin. Alors l'Evêque & les gens d'Eglise sacrèrent les fonts pour faire cette cérémonie. Et quand l'Amiral fut devant, l'Evêque lui demanda:

Sire Baland, reniez-vous Mahom? croyez-vous en Jesus-Christ, fils de la glorieuse Vierge Marie? Quand l'Amiral entendit cela, tout le corps commença à lui frémir; & en dépit de Jesus, il cracha aux fonts, puis prit l'Evêque & le vouloit noyer dedans, si Oger ne l'en eut empêché, & donna à l'Amiral du poing sur le visage, en telle sorte que le sang lui sortit par la bouche abondamment. De ce, furent étonnés ceux qui étoient présens, & le Roi dit à Fierabras: vous êtes mon ami, mais l'outrage qui vient d'être fait aux fonts ne peut être réparé que par la mort de celui qui l'a fait. Fierabras lui dit derechef: Ayez encore un peu de patience, & s'il ne se veut amender, faites-en à votre volonté.

Fierabras ajouta: je vous jure par le Dieu qui m'a fait & formé, que je voudrois avoir deux de mes membres coupés qu'il fût Chrétien, & qu'il crût en Jesus-Christ; vous savez qu'il est mon père, & pour cette raison je le dois aimer; vous seriez bien téméraire si vous n'en aviez pitié; puis en pleurant il dit à son père: Je vous prie, croyez en Dieu le souverain, qui nous a formé à son image, comme

comme l'Empereur a dit, & laissez Mahom auquel il n'y a que l'or & la pierre dont il est fait, & nous aurons grande joie, car nos ennemis deviendront nos amis. Baland répondit : Glouton que tu es, jamais je ne croirai en lui, il y a cinq cents ans qu'il est mort, maudit soit celui qui croira en sa resurrection, mais par Mahom, si j'étois monté sur un bon cheval, devant que je fusse pris je ferois ce vieil fou de Charles mécontent.

Quand Fierabras l'entendit, il dit à l'Empereur : faites de lui à votre volonté, car à bon droit il doit mourir. Et le Roi demanda : qui est-ce qui veut occir ce faux & déméfuré Baland ? Oger étoit là présent, qui l'avoit à cœur. Après cela Floripe dit à Roland d'accomplir ses promesses entre elle & Gui de Bourgogne. Roland répondit : vous dites vérité, & dit à Gui : Sire, vous savez la foi en fait d'amour que vous avez promise à Floripe, ainsi tenez votre parole. Gui répondit : il ne tient pas à moi, je ferai ce que Charles voudra. L'Empereur en fut content ; parquoi en présence de tout le monde elle se dépouilla pour être baptisée, & là fit voir la beauté de son corps, car elle étoit bien formée, blanche comme un cygne, les cheveux longs & reluisans comme fin or, le front bien proportionné, les yeux étincelans, le nez aquilain, les joues couleur de rose, la bouche bien fendue, les dents blanches comme de l'Ivoire & bien rangées, les lèvres vermeilles comme corail, le menton bien taillé, la gorge d'une blancheur éblouissante, & capable d'exciter les cœurs les plus refroidis à la concupiscence, ainsi du reste. Charles étoit aux fonts qui avoient été préparés pour l'Amiral son père, lequel avec Thierry d'Ardenne, tinrent sans lui changer son nom, & fut baptisée ; puis quand elle fut honorablement vêtue, l'Evêque les épousa ; ensuite Charles fit apporter la couronne de Baland, & la mit sur la

tête de Gui de Bourgogne & de Floripe, l'Evêque les sacra & les bénit, puis fut proclamé Roi de cette contrée : Gui en donna une partie à Fierabras, sous telle condition qu'il la tiendroit de lui, & lui de Charles. Après ceci furent faites noces plénières qui durèrent huit jours, & Charles y demeura deux mois, tant que les payens furent en paix.

CHAPITRE LXI.

Comme Floripe donna les Reliques à l'Empereur, & des miracles qu'elles firent au retour de Charles.

L'Empereur Charles fit telle diligence en Aigremoire & aux pays voisins, que ceux qui ne se vouloient faire baptiser, il les faisoit mourir. Un jour de dimanche il dit à Floripe : Belle dame, vous savez que je vous ai couronné Reine de cette contrée, j'ai accompli votre desir envers Gui votre loyal époux ; de plus, vous êtes baptisée en voie de salut, & avez un des vaillans corps qui soit en Afrique ; vous & votre frère Fierabras tiendrez cette région, & vous laisserai dix mille hommes de mes sujets, afin que soyez toujours en état de soumettre les payens ; mais vous ne m'avez point encore montré les saintes Reliques que vous gardez. La Dame répondit : Sire Empereur, à votre plaisir soit fait, & lui apporta l'écrit où elles étoient posées honorablement ; l'Empereur se mit à genoux, puis dit à l'Evêque qu'il les découvrît, ce qu'il fit : premièrement il montra la couronne de Jesus-Christ, la même qui lui fut mise pendant cette Passion, dont plusieurs pleurèrent pour la mort de J. C. l'Evêque, homme sage & dévot, voulant l'éprouver devant tous les assistans, il la leva en l'air, puis retira la main, & la couronne resta d'elle seule en l'air. Alors l'Evêque certifia aux

peuple qui étoit présent, que c'étoit la vraie couronne de Jésus-Christ, laquelle il avoit sur sa tête quand il fut crucifié, & chacun dévotement l'adora; puis l'Evêque prit les cloux dont il fut attaché à la croix, & en fit aussi épreuve, & se tinrent en l'air miraculeusement. Charles voyant ceci remercia Dieu humblement, en disant: Sire Dieu éternel, qui m'avez fait la grace de surmonter mes ennemis, & avez conduit mes pas pour trouver les saintes Reliques que je desire humblement depuis long-tems, je vous en rends graces; car maintenant mon pays pourra bien dire qu'il sera honoré perpétuellement de ce trésor: il les bénit tous en faisant le signe de la Croix, puis il les remit en place: & quand ce fut fait, l'Empereur les fit remettre sous un tapis d'or fort riche; & quand elles furent dessous, ce qui demeura sur le premier drapeau dans lequel elles étoient; & comme il n'y avoit personne là, il les prit & les mit dans son gant, puis étant en chemin pour s'en retourner en son pays, il le jetta à un chevalier, mais il disparut à ses yeux & ne put le retrouver. Quand Charles fut un peu loin, il lui souvint de son gant, & retournant il trouva le gant où étoient les saintes Reliques, qui étoit suspendu en l'air sans que rien ne le soutint; il fit voir ceci à son peuple, qui dit, après plus d'une heure d'observation, que c'étoit un miracle évident; & pour ce crurent fermement & dirent que ce n'étoit point abusion de croire & d'adorer les susdites saintes Reliques. Ces choses ci-dessus dites soient entendues en meilleure signification que je n'ai pu dire, & n'ai dit chose dont je sois bien informé par les Ecritures. Toutefois le chapitre suivant fait mention de quelques armées, & de la fin des nobles barons de France, desquels je parlerai amplement.

CHAPITRE LXII.

Ici commencent les guerres d'Espagne, & comme saint Jacques s'apparut à Charlemagne, & comme par le moyen des étoiles il alla en Galice.

APrès que l'Empereur eut pris beaucoup de peines & fatigues pour maintenir le nom de Dieu, & établir la foi chrétienne, & mettre les peuples en ferme créance, & avoir conquis plusieurs pays, il proposa de ne jamais batailler, mais se vouloit reposer en prenant une ferme résolution de mener une vie heureuse & salutaire; il remercia Dieu de la grace qu'il lui avoit faite d'avoir vaincu ses ennemis: toutefois il arriva qu'étant à Ypres il regarda vers le Ciel & vit une quantité d'étoiles en ordre, tenant toutes les nuits un chemin, commençant depuis *la mer* de Frise, en traversant entre l'Allemagne, *l'Italie, la* France, l'Aquitaine, & passoit droitement par la Gascogne, la Basque, la Navarre & l'Espagne, lesquels il avoit conquis & faits Chrétiens, & puis la fin des étoiles alloient ainsi en ordre jusqu'en Galice, où est le corps du bienheureux saint Jacques, & sans savoir le lieu propre, toutes les nuits Charles regardoit le chemin des étoiles, & pensoit ce que se pouvoit être, & que cela n'étoit pas sans cause.

Une nuit que Charlemagne pensoit à ce chemin, un homme lui apparut en vision qui étoit fort reluisant & lui dit: A quoi penses-tu, mon beau fils? Charles tout ravi, répondit: qui êtes-vous? Je suis Apôtre de Jesus-Christ, fils de Zébédée, & frère de saint Jean l'Evangéliste, & je suis celui que Dieu a envoyé pour prêcher la foi & la doctrine chrétienne sur les côtes de la mer de Galice, & par sa sainte grace ai souffert pour son saint nom, par le commandement du Roi Hérode, & mon corps demeure entre

les mains des Sarrasins, qui vilainement l'ont navré, & gît en ce lieu qui n'est point su; mais je suis étonné que tu n'as pas conquis tout le pays, les régions, & les cités du monde entier: parquoi je te fais savoir que Dieu t'a élu & fait supérieur en puissance mondaine sur les autres temporels; ainsi tu as été choisi entre les vivans pour aller à la conduite des étoiles, délivrer ma terre des mains des payens; afin que tu n'ignores quel lieu que tu dois aller, tu as vu le chemin tracé au ciel par magnificence divine, ainsi pour obtenir plus grande gloire en Paradis & victoire de tes ennemis, tu iras en ce lieu & édifieras une Eglise en mon nom, car de toutes régions les Chrétiens y viendront pour avoir pardon. Après que tu auras trouvé ma sépulture, fais le chemin ordonné, il te sera mémoire perpétuelle. Et ainsi s'apparut saint Jacques trois fois à Charles. Après ces visions il manda ses sujets, & en fit mettre en point une multitude, puis se mit en chemin, & vint premièrement vers l'Espagne. Pampelune fut la première cité qu'il attaqua, & qui fit rebellion, parce qu'elle étoit très-forte de murailles & de tours, & bien garnie de Sarrasins, & là demeura trois mois avant qu'il eût trouvé moyen de la confondre. Alors Charlemagne ne sachant que faire, sinon de prier Dieu & saint Jacques, pour lequel il s'étoit mis en chemin, qu'en vertu de son nom il pût prendre cette cité, & dit: Mon Dieu, mon Créateur, moi qui suis venu en cette contrée pour accroître la foi chrétienne & établir votre saint Nom, & aussi vous saint Jacques, pour la vénération de qui je me suis mis en chemin, je vous requiers que je pusse subjuguer cette cité & entrer dedans pour montrer au peuple la cause de son erreur, que son commencement puisse mieux terminer la fin de mon intention. Aussitôt que Charlemagne eut fait son oraison, les murs de la cité qui étoient de marbre, tom-

bèrent par terre, puis Charles & son ost entrèrent dedans, & qui vouloit croire en Dieu, étoit exempt de mort. Quand tout le peuple de cette contrée sut les merveilles nouvelles de la ruine de cette cité, sans faire la moindre résistance se rendirent à Charles & se firent baptiser, & on édifia plusieurs Eglises, & tous les habitans du pays promirent fidélité à l'Empereur Charles, & lui apportèrent les tributs seigneuriaux.

CHAPITRE LXIII.

Des cités d'Espagne conquises par Charlemagne, & comme quelques-unes furent maudites par lui.

APrès que Charles eut la domination de toute l'Espagne, il vint au sépulcre de saint Jacques, où il fit sa dévotion, & vint en un lieu près de la mer, qui étoit si avant, qu'on ne pouvoit passer outre; là, il ficha sa lance, & ce lieu se nommoit Petrosium: puis il remercia Dieu & saint Jacques, quand par leur bonne & franche volonté ils étoient venus si avant avec grande sûreté & sans contradiction comme Seigneur & Empereur de tout le pays; & ceux qui vouloient croire en Jesus-Christ, l'Archevêque Turpin les baptisoit, & qui ne vouloit pas croire étoit mis à mort. Puis Charles s'en alla depuis l'une des mers jusqu'à l'autre. Alors il conquit en Galice trente cités, entre lesquelles étoit Compostelle, qui pour lors étoit fort petite. En ce pays d'Espagne il y avoit qu'nze grosses villes, entre lesquelles étoit Octa, où il y avoit dix fortes tours, & la ville de Pétresse, où l'on faisoit le fin argent. En une ville nommée Attentive, où étoit le corps de saint Torquestre, disciple de saint Jacques, & là sur la sépulture on voyoit un olivier fleuri & qui portoit fruit tous les ans un certain jour de mai. Toute la terre d'Espegne fut assu-

jétie à Charles; c'est à savoir, la terre de Damulstra, celle des Pardonnés, celle des Palestins, celle des Mores, celle de Portugal, celle des Sarrasins, celle de Navarre, celle des Allemands, celle des Biscois, celle des Bascles, & aussi celle des Pélagiens; partie de ces cités prises par force, les autres se rendoient sans coup férir. La grande ville d'Icerne ne fut prise qu'après un siège de quatre mois, tant elle étoit forte; mais quand Charles vit qu'ils ne se vouloient rendre, il fit sa prière à Dieu qu'il en fût victorieux, n'ayant plus à soumettre que cette cité & sa contrée seulement. Son oraison fut exaucée, les murs tombèrent par terre, & la détruisit totalement, de sorte qu'elle fut inhabitable; puis s'y éleva un abime d'eau, dans laquelle on y trouva des poissons tout noirs. Des différentes cités qu'il prit, il y en eut quatre qui lui firent beaucoup de peine, & pour cela il leur donna la malédiction de Dieu, & furent maudites, tellement qu'aujourd'hui il n'y a plus d'habitation.

CHAPITRE LXIV.

De la grande idole qui étoit en une cité qu'on ne pouvoit abattre, de ses figures & conditions.

QUand Charles eut fait de l'Espagne & de plusieurs autres des environs à sa volonté, toutes les Idoles qu'il trouva il les fit détruire, & mettre à confusion en la terre de Dulandulut, & la cité nommée Salandolis en Arabique & en Jephté, c'étoit le lieu du grand Dieu, comme disoient les Sarrasins. Cette Idole fut faite de la main de Mahom & en l'honneur de lui; & par art magique & diabolique, envoya une légion de diables pour la garder, & aussi pour faire des signes afin de corrompre le peuple, & tellement que cette idole fut gardée des diables, que

personne vivante ne l'eût pu détruire par telle science qu'il eût, & que si quelque Chrétien venoit pour la conjurer & detruire, tout aussitôt qu'il la conjuroit ou prêchoit, il tomboit en un abîme, & les Sarrasins y venoient pour l'adorer & lui faire sacrifice; & si d'aventure un oiseau se reposoit en volant sur cette Idole, incontinent il étoit mort. La pierre sur laquelle l'Idole étoit mise, étoit merveilleusement faite, c'étoit une pierre de mer travaillée par les Sarrasins, & voûtée de façon ingénieuse, & sur ladite pierre étoit posée la grande Idole faite d'ivoire, & à la ressemblance d'un homme droit sur ses pieds: elle avoit la face tournée vers le midi, tenant en sa main droite une clef, où étoit certifié aux Sarrasins, que quand un Roi de France seroit né & en puissance, il devoit subjuguer tout le pays d'Espagne, & le mettre en la foi chrétienne; ce qui arriveroit lorsqu'il laisseroit tomber la clef.

Ceci arriva au tems que Charles très-chrétien entra en Espagne pour la mettre en catholicité; car l'Idole laissa tomber la clef. Et quand les payens virent cela, ils mirent leurs trésors en terre, & allèrent en une autre région sans attendre la venue du Roi de France.

CHAPITRE LXV.

De l'Eglise de saint Jacques en Galice, & autres.

OR Charles étant en Galice trouva grande quantité d'or, d'argent & de pierres précieuses des Rois, Princes, Barons, & autres Seigneurs, comme des tributs & cités qu'on lui donnoit pour Seigneuries, comme aussi les trésors qu'il conquéroit quand il prenoit des villes & châteaux aux pays d'Espagne; & voyant son trésor en Galice, où avoit été le corps

de saint Jacques, il fit bâtir une Eglise qui fut dédiée à son nom, & y demeura quatre ans. En ce lieu il ordonna un Evêque, des Chanoines très-richement fondés sous la règle de saint Isidore, Confesseur, auxquels il donna de beaux privilèges, & une seigneurie singulière, fournit l'Eglise de cloches, de vaisselles d'or & d'argent, draps précieux, & tout ce qui étoit nécessaire au culte divin, comme livres & autres choses; & puis du restant de l'or & de l'argent qu'il emporta d'Espagne, il en fit édifier les églises suivantes.

Premièrement, à Aix en Allemagne, où il fut enterré, l'Eglise de Notre-Dame, quoique petite, est très-richement faite, l'Eglise de saint Jacques à Viterbe; l'Eglise de saint Jacques à Toulouse, l'Eglise de saint Jacques en Gascogne, l'Eglise de saint Jacques de Paris, entre la Seine & le mont des martyrs; & outre lesdites Eglises, il en fonda plusieurs autres, comme Abbayes, Monastères, & en divers endroits.

CHAPITRE LXVI.

Comme après qu'Argoland le géant eut pris l'Espagne & mis à mort les Chrétiens, Charlemagne la recouvra, & autres matières.

APrès que Charles fut retourné en France, un Roi Sarrasin d'Afrique, nommé Argoland, vint en Espagne avec grande puissance, & la mit en sa sujétion, ainsi que les Chrétiens qu'on y avoit laissés; & ceux qu'il pût tenir, il les mit à mort, & les autres s'enfuirent, & en peu de tems les nouvelles vinrent à Charles, dont il fut courroucé quand on lui annonça l'affaire; pour ce, il fit assembler grand nombre de combattans, qui sans séjourner se mirent en chemin, & fut le conducteur de tout; Milon d'Angler, père

de Roland, y fut aussi, & ne cessèrent tant qu'ils furent où étoit Argoland.

Quand Charles fut où il étoit logé, & semblablement Argoland où Charles se tenoit, le géant lui manda s'il vouloit se battre, qu'il lui transmit vingt de ses hommes pour combattre contre vingt Sarrasins, ou quarante contre quarante, ou cent contre cent, ou mille contre mille, ou deux mille contre deux mille, ou un seulement. Charlemagne voyant l'intention d'Argoland, pour l'honneur de la noblesse, il ne voulut faillir, mais lui envoya cent chevaliers, & le géant en proposa cent autres contre les Chrétiens; mais les payens furent occis; puis Argoland envoya de rechef trente Sarrasins, qui furent vaincus; Argoland en envoya encore deux cents contre deux cents, lesquels sans faire grande résistance furent tués, Argoland ne voulut tenir à tant; mais il envoya deux mille Sarrasins contre deux mille Chrétiens, & lorsqu'ils furent en bataille, & qu'il y en eut plusieurs de tués, les autres prirent la fuite : le troisième jour qu'Arlogand eut fait cette expérience, il connut que Charles faisoit la guerre à bon droit, & lui manda s'il vouloit faire guerres plénières : Charles en fut content, & sur cette proposition firent assembler leurs gens, particulièrement Charles, dont ses sujets avoient grande affection de combattre, & aussi chacun des Chrétiens, la veille du jour qui se devoit donner la bataille, prirent peine pour préparer leurs armes, près d'une rivière nommée Ciel, y plantèrent leurs lances toutes droites, auquel lieu les corps de saint Faconde & de saint Primitif, martyrs, furent posés près de l'Eglise dévotement fondée, & une cité sainte grandement forte, moyennant ledit Charles; & en ce lieu où les lances étoient plantées, grand miracle montra notre Seigneur sur ceux qui devoient mourir martyrs de Dieu, & couronnés en Paradis; les lances

furent le lendemain toutes vertes de feuillages & de fleurs. Chacun prit la sienne & en ôta toute la racine & les feuilles, lesquelles racines desdites lances, en fort peu de tems, poussèrent des tiges aussi hautes que les autres bois; alors armés de leurs lances, qui étoient de bois de frêne, ils montèrent sur leurs chevaux, dont c'étoit merveille de les voir faire leur devoir ainsi que les hommes; cependant il y mourut quatre vaillans chevaliers chrétiens, desquels fut Milon, père de Roland, & Charles eut son cheval tué sous lui; & quand il fut à terre, il fit avec son épée tel meurtre des Sarrasins, que la plupart prirent la fuite; & comme il fut de la volonté de Dieu, le lendemain il vint à Charles un renfort de quatre marquis d'Italie, accompagnés de quatre mille combattans: parquoi Argoland aussitôt qu'il sut leur venue, se mit à fuir & passa outre-mer; mais toutefois il ne put emporter ses trésors, dont la France fut enrichie, & constituée en honneur aux dépens des payens. Et quand Charles se vit en possession de toutes ces richesses, il fit faire les offices durant sept ans par les gens d'Eglise; les Fêtes des Saints furent solemnisées, ce qui fit un effet merveilleux; car quand il se trouvoit en guerre contre les infidèles, pour augmenter la foi catholique, il faisoit célébrer les offices des saints martyrs, ordonnant les Fêtes, & faisant réduire en mémoire les œuvres de piété des gens de bien, afin de le pratiquer, & d'éviter la compagnie des mauvais. La naissance de ce Roi fut connue par des signes qui furent vus au ciel; car en cette année la lune s'obscurcit trois fois, & le soleil une fois; on vit une grande multitude de gens qui prédisoient que Charlemagne seroit grand dans le ciel & sur la terre.

CHAPITRE LXVII.

Comme Argoland manda à Charlemagne qu'il vint avec force égale pour faire guerre, & comme Charles en habit dissimulé lui parla.

COmme j'ai dit ci-devant qu'Argoland s'enfuyoit en son pays; grand secours vint à Charles de quatre Marquis; Argoland ne dormoit point sur son affaire, mais il fit grande diligence pour assembler ses gens, tant Sarrasins que Mores, Moabites, Ethiopiens & Persiens en grand nombre; il amena avec lui le Roi d'Arabie & celui d'Alexandrie, le Roi d'Agabie, & celui de Barbarie, le Roi Molost, & celui de Myorice, le Roi Sbire, & celui de Corsuble, lesquels vinrent avec leurs gens devant une cité de Gascogne, nommée Agen, où il y avoit très-peu de monde, & la prirent; puis manda à Charles qu'il vînt à lui avec peu de gens, en lui promettant qu'il lui donneroit neuf chevaux chargés d'or & d'argent, s'il vouloit aller à son commandement; il lui fit encore dire qu'il vouloit connoître sa personne, que pour sa force & puissance il n'en doutoit point, afin que quand il le connoîtroit, qu'il le pût occir en bataille, quoiqu'il en fût. Quand Charles sut ce mandement, il ne fit pas grand amas de gens, mais il y alla avec deux mille chevaliers de grande force. Et quand il fut à quatre lieues près de la cité où étoit Argoland & les Rois ci-devant nommés, il partit secrètement, puis vint sur une petite montagne accompagné de quarante chevaliers, & de-là voyoit la cité, & grand nombre de gens qui étoient renfermés dedans; alors il laissa ses gens sur ladite montagne, puis mit bas ses habits & se vêtit en guise de messager, il mena un chevalier simplement avec lui,

sinon qu'il avoit son epée & son bouclier sur le dos ; il vint en la cité & fut mené devant Argoland, & quand il y fut, il lui dit : Sache que le noble Roi Charles nous envoie devers toi, & te mande qu'il est venu, comme tu lui as annoncé, accompagné de quarante chevaliers, & vient en ce lieu pour faire ce que tu lui as dit ; or viens donc à lui avec quarante chevaliers comme tu lui as promis. Argoland leur dit qu'ils retournassent à Charlemagne, & qu'ils lui disent de l'attendre, & qu'il l'iroit voir. Après que Charles eut connu le géant, il visita la ville pour connoître la partie la plus foible, pour la prendre quand il viendroit, & vit aussi les Rois dessus nommés ; puis retourna à ses gens qu'il avoit laissés sur la montagne, & les fit mettre en ordre. Aussitôt Argoland accompagné de sept mille chevaliers, vint après eux, mais chacun s'en méfia, car ils apperçurent qu'il y avoit plus de payens qu'ils n'étoient de chrétiens. Parquoi Charles & ses gens retournèrent en France sans aucune délibération.

CHAPITRE LXVIII.

Comme Charles, accompagné de plusieurs chevaliers, retourna au lieu ci-devant dit, & prit Agen.

APrès que Charles fut retourné en France, il convoqua plusieurs gens, & s'en vint devant la ville d'Agen, & en fit le siège qui dura environ sept mois. Argoland étoit dedans avec plusieurs Sarrasins, & les chrétiens avoient construit des forteresses devant la cité, tellement qu'on ne pouvoit leur nuire. Quand Argoland & les Rois les plus grands de sa compagnie, virent qu'ils ne pouvoient plus résister, ils firent faire des pertuis & des cavernes dessous terre pour sortir de-là, & vinrent hors de la cité & passèrent le fleuve Garonna qui en étoit près, & ils

se sauvèrent ainsi. Le jour suivant on ne fit pas grand triomphe en entrant dans la cité, & mirent à mort dix Sarrasins qu'ils y trouvèrent. Les autres voyant le fait par la rivière se mirent en fuite. Argoland étoit en une autre ville forte; & quand Charles le sut, il lui manda qu'il lui rendit la cité, ou qu'il alloit l'assaillir. Argoland dit qu'il n'en feroit rien, sinon par la voie de bataille, & que celui qui auroit victoire seroit Seigneur de la cité. Alors ils assignèrent le jour & le lieu de la bataille, & auprès de cet endroit étoit le château Taillebourg, un fleuve nommé Charante, plusieurs chrétiens plantèrent leurs lances en terre, & ceux qui devoient mourir le lendemain & être couronnés de gloire pour l'amour de Dieu, trouvèrent leurs lances toutes vertes & fleuries, dont les chrétiens furent bien joyeux de ce miracle, & ne répugnèrent nullement de mourir pour la foi, & bénirent le nom de Dieu; après que leurs lances furent coupées, ils entrèrent en bataille, & mirent plusieurs Sarrasins à mort; mais enfin ils furent occis, & plus de quatre mille chrétiens furent martyrisés & sauvés en Paradis. Et alors le cheval de Charles fut tué dessous lui; puis par ledit Charles furent mis à mort, le Roi de Gabie & le Roi de Burgie, puissans Sarrasins.

CHAPITRE LXIX.

Les opérations vertueuses que Charles fit quand il fut retourné en France, & comme les barons l'avoient accompagné, & de leurs grandes puissances.

LA bataille faite, Argoland s'enfuit, & vint à Pampelune, d'où il manda à Charles qu'il l'attendît pour batailler. Quand Charles sut le fait, il retourna en France pour avoir des gens qui étoient en mauvaise coutume, & sous condition de servitude qui

ceux qui étoient présens, les successeurs fussent francs à leur droit, comme qu'ils fussent conditionnés.

Pour cet effet, les prisonniers qui étoient en France furent délivrés des prisons.

Tous ceux qui étoient détenus pour mal-faits, & qui avoient mérité la mort, il leur donnoit la vie.

Tous les pauvres qui n'avoient pas de quoi vivre, il leur donna des biens largement; tous ceux qu'il trouva mal vêtus, il les fit habiller selon leur état; tous ceux qui avoient querelles l'un contre l'autre, il les accorda; tous ceux qui avoient été déshérités de leurs biens & honneurs, il leur restitua tout; tous les gens qui pouvoient porter les armes, il les armoit. Les Ecuyers vaillans de leurs personnes, il les faisoit chevaliers, & tous ceux qui avoient été bannis & privés de son amour, par le vouloir de Dieu, furent pardonnés, & fit la paix avec chacun. Alors il se trouva avec une armée de cent mille bons combattans, sans y comprendre ceux qui alloient à pied, qui étoient sans nombre. Et sur les noms des Princes de Charlemagne : Turpin, Archevêque de Rheims, qui par la volonté de Dieu, dit : si le courage manque aux Chrétiens, je mettrai à mort les infernaux Sarrasins; Charles de Cégovie, son neveu, fils de la sœur dame Berthe, femme du duc Milon, avec quarante mille combattans; Olivier de Gênes, fils du duc Regnier, avec trois mille combattans; Arestaurius, Roi de Bretagne, avec sept mille combattans, nonobstant qu'en ce pays il y avoit un autre Roi, nommé Angelius, qui étoit Roi d'Aquitaine, auquel César Angelius donna les Bituriens, Poidevins, sans Onas & Algimas, cités avec leurs provinces, dessous Aquitaine, & après tout vint à néant; car à Roncevaux tous les citoyens furent occis; & y vint ledit Angelius avec trois mille hommes; Serus, Roi des Bourdelois, avec quarante mille hommes; Godefroy de

Frise, avec sept mille hommes; Salomon, compagnon d'Estoc; Baudouin, frère de Roland; Naimes, duc de Bavière, avec dix mille combattans; Oger le Danois, avec dix mille; Noël de Nantes & Lambert de Bourges avec deux mille; Samson, duc de Bourgogne, avec dix mille; Guérin, duc de Lorraine, & plusieurs autres comtes & barons en avoient plus de cinquante mille. L'armée de Charlemagne étoit si nombreuse, qu'elle tenoit deux journées de longueur, & moitié de largeur, tellement que le bruit qu'ils menoient se faisoit entendre à plus de 12 lieues à la ronde.

CHAPITRE LXX.

Des faits de Charles & d'Argoland, & de la mort de ses gens, & pourquoi Argoland se fit baptiser.

DU tems que Charles étoit jeune enfant, il apprit à parler le langage des Sarrasins. Lors Argoland manda à Charles qu'il vint lui parler à Pampelune, parce qu'Argoland avoit considéré la multitude de ses gens, car par le cours de nature il devoit vaincre les chrétiens. Cependant il pensa que le Dieu des Chrétiens avoit plus de puissance que celui des payens; mais devant qu'il renonçat à ses dieux, il voulut essayer encore une fois à nombre égal de payens contre les chrétiens; il fit l'accord avec Charles, que celui qui seroit vaincu, adoreroit le Dieu de l'autre. Ces conditions ainsi faites entr'eux, ils envoyèrent trente chevaliers chrétiens contre un pareil nombre de payens. Quand ils furent mêlés ensemble, les Sarrasins furent occis, puis furent envoyés quarante contre quarante, & aussitôt furent vaincus; puis mit cent contre cent; à cette heure les Sarrasins furent mis à mort. Argoland pensa mieux faire, & envoya deux cents contre deux cents, qui subirent le même sort des précédens; le géant fut mécontent de la destruction de

de ses gens, & pour faire grand carnage de l'une des deux parties ou de l'autre, il mit mille Sarrasins contre mille Chrétiens qui dans le moment détruisirent tous les susdits Sarrasins. Après cette expérience faite, Argoland dit devant toute l'assemblée que la foi des Chrétiens étoit meilleure que celle des Payens, & alors il se disposa pour recevoir le baptême dès le lendemain; il demanda trêve & sûreté pour aller & venir à Charles, & on le lui octroya: à l'heure de Tierce que Charles étoit à dîner, Argoland eut intention de le voir pour connoître son état, & s'il étoit si valeureux & si grand en personne, comme il étoit en bataille, & aussi pour se faire baptiser: il vit Charles qui étoit assis à table bien magnifiquement, & puis il remarqua l'ordre de ses gens & vit qu'il y en avoit un certain nombre avec lui en habit de chevaliers & grands princes, d'autres en habit de chanoines & de moines; puis fit tant d'informations, qu'il fut instruit de chacun ordre, & de la cause de leur état; ensuite il vit plus bas treize pauvres qui dînoient ainsi que les autres, car Charles ne prenoit jamais de repas qu'il n'y eut lesdits treize pauvres, en l'honneur des treize Apôtres de notre Seigneur.

Il vit que ces pauvres étoient près de la terre sans napes & mal vêtus, il demanda quels gens c'étoient. Charles lui dit: Ils sont gens de Dieu, messagers de notre Seigneur Jesus-Christ, lesquels je soutiens en l'honneur des treize Apôtres qu'il menoit avec lui, en leur donnant réfection corporelle. Argoland dit: Comment est-il possible que l'on reçoive de la manière les messagers de Dieu? je regarde que ceux qui sont assis près de toi sont bien vêtus & bien traités, & les serviteurs de ton Dieu vivent pauvrement & sont éloignés de toi; c'est une grande injustice que tu fais à ton Dieu de recevoir ainsi ses messagers. Je vois que la Loi que tu m'as dit bonne, tu en fais peu

de cas. De ceci Argoland fut troublé & mis hors de son repos; il prit congé du Roi & retourna vers ses gens, & ne pensa plus à se faire baptiser, puis il demanda à Charles bataille plus forte que jamais, à commencer le lendemain.

CHAPITRE LXXI.

De la mort d'Argoland & de ses gens, & comme plusieurs chrétiens moururent par concupiscence d'argent, & des chrétiens morts par miracle.

QUand Charles vit qu'Argoland se vouloit faire baptiser, il fut joyeux; mais quand il s'en retourna scandalisé, fut mécontent, prit avis de ces paroles pour les pauvres qui sont les messagers de Dieu: car selon la pauvreté d'iceux, selon ce qu'ils étoient reçus, ne faisoient pas d'honneur à leur maître, & pensa bien Charlemagne que les gens de Dieu devoient être plus honorablement reçus; parquoi les pauvres qu'il trouva en exercice, il les faisoit venir honnêtement manger, & prit cette coutume qu'il vouloit que les pauvres de notre Seigneur fussent admis en sa compagnie, & honorablement servis.

Le jour suivant, les chrétiens se mirent en bataille contre les payens, & fut faite si grande occision des Sarrasins, que les Français ne savoient par où passer: parquoi Argoland voyant la défaite de son peuple, comme celui qui ne craignoit rien au hasard de sa vie, s'avança tellement sur les chrétiens qu'il fut mis à mort; puis entrèrent à Pampelune, & tous les Sarrasins qui y étoient furent envoyés au tombeau. Alors les Rois de Sibile & de Corsaire se sauvèrent, & quelques-uns de leurs gens. Après les chrétiens pleins de courage, pour avoir l'or & l'argent des Sarrasins morts, retournèrent, & quand ils furent chargés de

leurs richesses, sans qu'ils s'en méfiassent, lesdits Rois avec leurs gens, vinrent secrètement frapper sur les chrétiens & les mirent à mort : l'avarice déplaît à Dieu.

Le lendemain les nouvelles de la défaite des Sarrasins & de la mort d'Argoland furent sues; alors vint le prince de Navarre, nommé Sutre, homme puissant, qui demanda à Charles bataille ordinaire. Charlemagne étoit si puissant pour la confiance qu'il avoit en l'aide de Dieu, que quand il combattoit pour la foi chrétienne, la voulant maintenir, être telle que par elle on peut gagner le Paradis, qu'il ne refusa la proposition de ce prince, & après que le jour fut assigné de part & d'autre, Charles se mit en oraison, pria Dieu dévotement qu'il lui plût de lui faire connoître les chrétiens qui devoient mourir en cette bataille. Le jour marqué pour la bataille, chacun fut armé, & par la volonté de Dieu, Charlemagne vit tous ceux qui devoient mourir ce jour-là ; car le signe de la croix paroissoit sur eux. Quand Charles vit cela, il remercia notre Seigneur Jesus-Christ; cependant il lui prit compassion de leur mort. Alors il manda tous ceux qui portoient enseignes, & les fit venir à son Oratoire, puis les enferma dedans, afin qu'ils ne fussent morts ledit jour, & puis après il mit son ost en chemin pour aller contre celui du Prince, qui lui & ses gens ne durèrent guère.

Quand cela fut fait, l'Empereur vint en son Oratoire victorieux de ses ennemis, & trouva morts ceux qu'il y avoit enfermés; alors il connut la volonté de Dieu être telle, que ceux à qui il ordonna le signe de la croix, étoient entrés en ce jour en son Paradis pour recevoir la couronne du martyre, & qu'il ne lui appartenoit point de prolonger leur salut; parquoi celui qui est simple qui veut mettre peine d'obtenir le passage dont il n'est pas le maître.

CHAPITRE LXXII.

Comme le merveilleux géant Ferragus emportoit les barons de France sans danger, & comme Roland combattit contre lui.

APrès qu'Argoland fut occis & aussi plusieurs Rois Sarrasins, comme nous avons dit ci-devant, les nouvelles vinrent à l'Amiral de Babylone, lequel étoit un géant terrible, & étoit de la génération de Goliath, qui accompagné de mille Turcs, vint batailler contre Charles; car sa puissance étoit si renommée par tout le monde, qu'il se faisoit nommer Ferragus; il vint en la cité de Vergère près saint Jacques, & manda à Charles qu'il vint à lui pour batailler; ce géant étoit merveilleux & ne redoutoit aucun fer de lances; il avoit la force de cinquante hommes puissans; quand Charles sut les nouvelles de sa venue, il alla vers lui. Lors le géant sortit de la ville, & lui demanda bataille de personne à personne. Charles qui n'avoit jamais refusé telle proposition, lui envoya Oger le Danois. Quand le géant le vit tout seul au camp, sans faire nul semblant de guerre, il vint à lui, le prit d'une main, le mit sous son bras sans lui faire nul mal, l'emporta en son logis, & le fit mettre en prison; car il ne faisoit non plus de cas de l'Empereur, que fait le loup d'emporter une brebis, ou un chat une souris. La hauteur de ce géant étoit de dix coudées, la face large d'un pied & demi, le nez long de neuf pouces, les bras & les cuisses d'une toise, les doigts de la main de dix pouces cinq lignes de long. Après qu'Oger fut emporté, Charles y envoya Regnaut d'Abespine. Quand Ferragus le vint, il le chargea & l'emporta avec l'autre. Charles fut bien étonné; il en envoya deux autres, savoir: Constantin de Rome

& Hoël ; le géant prit l'un de la main droite & l'autre de la main gauche, & les emporta tous deux en prison, en son logis. De rechef deux autres furent envoyés, & semblablement emportés. Quand Charles vit le fait de cet homme, il fut fort surpris, & n'y osa plus envoyer personne, car nul ne pouvoit résister contre lui. Roland le valeureux, neveu de Charles, se vint présenter à son oncle pour y aller ; mais il ne voulut pas le lui octroyer ; toutefois fut force qu'il lui donnât congé. Alors Roland se mit devant Ferragus, mais il fut bientôt pris, il le mit devant lui sur son cheval, & le mena auprès des autres. Quand Roland vit qu'on l'emportoit, il prit courage en lui, invoqua le nom de Jésus à son aide ; puis se retourna contre Ferragus, & le prit par le menton, le fit tomber de son cheval à terre & lui aussi, puis se levèrent & montèrent chacun sur leur cheval. Roland qui étoit courageux, tira Durandal son épée, & vint contre le géant, & donna tel coup au cheval du payen, qu'il le trancha par le milieu, & le géant tomba à terre ; lui mécontent de son cheval qui étoit mort, prit son épée pour frapper Roland, & l'eût occis, si le coup eût porté ; mais ainsi qu'il levoit le bras pour frapper, Roland habile, s'avança & donna au géant un tel coup sur le bras duquel il tenoit son épée, qu'elle tomba à terre ; car Ferragus le croyant frapper du poing, attrapa le cheval de Roland, tellement qu'il le tua ; par ainsi tous deux se trouvèrent à pied, lesquels sans armes commencèrent à batailler avec les poings jusqu'à l'heure de None ; parquoi tous deux étoient fort fatigués, & firent trève pour jusqu'au lendemain qu'ils devoient se combattre à pied sans lances, & parole donnée s'en allèrent.



CHAPITRE LXXIII.

Comme le lendemain Roland & Ferragus bataillèrent & disputèrent en matière de Religion, & par quel moyen Ferragus fut occis par Roland.

LE jour suivant dès le matin, Roland & Ferragus vinrent au champ de bataille : le géant y porta une épée bien grosse & large, mais elle ne lui valut rien, car Roland fit provision d'un gros bâton tortu, bien long & émaillé, duquel il ne fit que frapper le géant ; mais il ne put aucunement le navrer pour le présent ; il le frappa de cailloux & de pierres, & ne le pouvoit attraper, & en cette manière ne cessèrent de batailler. Le géant se trouva fatigué, & demanda trêve à Roland pour se reposer ; Roland y consentit. Quand le géant fut couché, il alla quérir une pierre, & la lui mit dessous la tête, pour qu'il pût dormir mieux à son aise ; après qu'il eût un peu sommeillé, il se leva, & Roland se vint asseoir auprès de lui, & dit : Je suis étonné de ton fait, il faut que tu sois fort, puisqu'on ne peut te navrer au corps, ni par épée, bâton, pierres, ni autrement.

Le géant, qui parloit Espagnol, dit : Je ne puis être occis, sinon par le nombril. Quand Roland l'ouït, il ne fit pas semblant de l'entendre. Alors Ferragus lui demanda comme il avoit nom. Je me nomme Roland, neveu de Charlemagne. Ferragus lui demanda quelle foi il tenoit ? Roland répondit : je tiens la foi chrétienne, par le vouloir de Dieu. Ferragus dit : quelle est cette Foi, & qui l'a donnée ? Roland répondit : après que Dieu tout-puissant eut fait le ciel & la terre, il créa notre premier Père Adam, qui fut désobéissant à ses saints commandemens ; le monde étoit jugé en terre sans avoir béatitude

& félicité ; & après un long-tems le fils de Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité, descendit du Ciel & prit humanité dans le sein d'une Vierge ; puis par ses instructions mit le peuple dans la voie du salut, & après plusieurs années souffrit très-griève passion pour nous sauver : c'est pourquoi celui qui croira en lui, & sera baptisé ; après cette mortelle vie, sera sauvé ; voilà la foi que je tiens, & en laquelle je veux mourir. Après que Ferragus lui eut fait plusieurs questions, & que Roland y eut répondu, Ferragus dit encore : tu es chrétien, & je suis payen, il faut par telle condition faite entre toi & moi, que celui qui sera vaincu accepte la foi que tient le vainqueur, & soit tenue & approuvée bonne. Roland accepta avec joie la proposition. Alors chacun fut appareillé pour batailler. Roland vint à lui ; Ferragus haussa le bras pour le frapper ? mais Roland vit venir le coup, & pour l'éviter, il jetta son bâton contre l'épée du payen, du coup le bâton fut cassé. Le géant vint à Roland, & le mit dessous lui ; Roland voyant qu'il ne pouvoit échapper, en son cœur, invoqua le nom de Jesus & de la Vierge Marie, & prit telle résolution, qu'il s'échappa, & l'empoigna de si grand courage, qu'il le mit sous lui ; puis tira son épée, de laquelle il pointa le payen ; il se leva incontinent & se mit à fuir contre l'ost de Charles. Et quand Ferragus se sentit blessé en ce lieu, il fit un cri si épouvantable, que ceux qui l'entendirent en furent effrayés, & dit : Oh ! Mahom, mon Dieu, viens-moi me secourir, car tu vois bien que je me meurs, ne tarde plus. A cette voix hideuse, les Sarrasins vinrent & l'emportèrent en son logis ; mais Roland étoit venu sain au camp de Charles. Puis les chrétiens vinrent sur les payens qui emportoient Ferragus en la cité, & l'achevèrent ; après furent à la prison, & mirent dehors

ger, Regnaut, Constantin, Hoël, & tous ceux qui s'y trouvèrent.

CHAPITRE LXXIV.

Comme Charles alloit à Corsuble, & comme le Roi dudit endroit & celui de Cyble l'y attendoient, & de leur destrucion.

APrès tout ceci fait, le Roi de Corsuble & celui de Cyble mandèrent à Charlemagne s'il vouloit veni à Corsuble pour batailler; & quand Charles le sut, il vint, & amena avec lui toute sa puissance. Et quand ils furent tous prêts pour combattre, les Sarrasins firent une chose étrange, car devant les hommes qui étoient tous à cheval & en bon équipage, ils mirent & ordonnèrent beaucoup de gens à pied, qui portoient des figures toutes contrefaites, noires, rouges, cornues, barbues, & hideuses comme des diables, car ils ne pouvoient autrement faire contre les chrétiens; ils s'avisèrent de ce stratagême; & chacun des piétons Sarrasins, ainsi déguisés, portoit en sa main une clochette ou campane. Et à l'entrée de cette bataille ils commencèrent à sonner fortement, & faire grand bruit, tellement que quand les chevaux des chrétiens les virent aussi effroyables & contrefaits qu'ils étoient, l'épouvante les prit, & commencèrent à fuir impétueusement, tellement que les hommes ne pouvant les retenir, se mirent aussi à fuir. Charles s'avisa d'un moyen; le lendemain il fit boucher les yeux & étouper les oreilles des chevaux, afin qu'ils ne pussent voir ni entendre le bruit ni la figure contrefaite des Sarrasins; en telle manière que quand ils vinrent pour donner bataille, ils ne firent que mettre à mort jusqu'à midi; cependant ils ne purent détruire [illegible] les payens, car ils avoient un gros char,

fait exprès aux ennemis de résister; cette machine étoit conduite par huit gros bœufs qui la menoient en guerre, & dessus étoit leur étendard, & étoit enjoint sur peine de la mort, que personne ne reculât pour telle chose qu'il arrivât, tant que l'étendard seroit droit. Charles fut informé de ceci, parquoi il se mit parmi les sarrasins, il vint à l'étendard & le coupa. Ce que voyant les Sarrasins s'enfuirent, & plusieurs furent occis, & le lendemain la ville fut prise. Après Charles fut content de lui rendre la ville s'il se vouloit faire baptiser, mais qu'il la tint de lui, & alors Charles ordonna en Espagne de ses barons, tellement que nul n'osa l'attaquer, car toujours se trouvoit victorieux de ses ennemis, par la grace de Dieu, lequel ne manqua pas de secourir ses amis.

CHAPITRE LXXV.

Comme l'Eglise de saint Jacques fut sacrée par l'Archevêque Turpin, & les Eglises d'Espagne sujettes à elle & des Eglises principales.

ET quand l'Empereur eut mis le bon ordre & bonne garde en Espage, il alla avec saint Jacques avec fort peu de gens. Quand il y fut, il augmenta le nombre des chrétiens, & leur fit beaucoup de bien; il chassa les Apostats, & autres gens qu'il trouva désobéissans à notre sainte Mère Eglise Catholique; il les fit mourir ou les exila en France. Alors par toutes les cités d'Espagne il ordonna des Evêques, des Religieux & autres gens d'Eglise, fit constitutions & ordonnances en l'honneur de saint Jacques; il constitua beaucoup d'Evêques; de Rois, de Princes & d'habitans en Espagne, qui furent sujets à l'Evêque de saint Jacques, & aussi les gens de la terre de

Galice, & Turpin, l'Archevêque de Rheims; ce fut en ce lieu où lesdites ordonnances furent faites, & moi, accompagné de neuf Evêques de sainte vie, à la requête de Charles, au mois de Juillet, l'Eglise de saint Jacques & l'autel d'icelui dédié, ai bénis & consacrés. Alors l'Empereur donna toutes les terres d'Espagne & de Galice à cette Eglise, & puis ordonna que chaque habitant des maisons, donneroit annuellement à l'Eglise de saint Jacques, quatre deniers, monnoie courante, & moyennant ce il seroit franc & libre de servitude, pour l'honneur de saint Jacques; il fut établi que l'Eglise du lieu, & autres que les Evêques & dignités spéciales de toute l'Eglise de toute l'Espagne & Galice, aussi les couronnes des Rois de cette contrée, fussent nommées pour l'honneur par l'Evêque de saint Jacques, ainsi comme devant avoit été fait en Asie, au lieu dit Ephèse, pour l'honneur de saint Jean l'Evangéliste, frère de saint Jacques, & fils de Zebédée, de saint Jean, en la partie dextre, & de saint Jacques en la partie sénestre. Et alors fut accomplie la prédiction de la mère de ces deux enfans glorieux & amis de Dieu, quand elle disoit à notre Seigneur Jesus-Christ, quand il prêchoit son Royaume, que l'un fut assis à sa droite, & l'autre à sa gauche. Et pour ce, sont ainsi siégés ès Eglises principales; & les chrétiens par droit le devoient exalter, défendre & maintenir de toute leur puissance; c'est à savoir, l'Eglise de saint Jean l'Evangéliste, & l'Eglise de saint Jacques en Galice; & si on demandoit la cause de ces trois lieux & sièges principaux de toute la chrétienté, la cause est assez apparente; ces trois lieux sont grandement exaltés & honorés de Dieu & des bons chrétiens, auxquels les pécheurs principalement doivent avoir recours pour obtenir la rémission de leurs péchés. Premièrement ces trois Apôtres, comme saint Pierre, saint

Jean & saint Jacques, ont précédé tous les Apôtres en la compagnie de Jésus quand il étoit au monde, & furent appelés à ses secrets, & qui ont mieux continué avec lui. Ainsi à bon droit, les lieux auxquels ils ont conservé & continué leurs vies, & leurs corps y reposent, doivent être honorés; principalement saint Pierre fut le premier qui prêcha à Rome, & y fut martyrisé & enseveli; ainsi l'Eglise Romaine est exaltée sur toutes les autres Eglises, & après saint Jean qui vit les secrets de Dieu en la Cêne & en Ephèse, où il fit *In principio erat Verbum, &c.* Et par sa prédiction a converti les infernaux à la chrétienté; & puis il dit à saint Jacques qu'il prît tant de peine en Espagne & en Galice pour l'amour de Dieu, parquoi pour sa sainte vie, comme pour ses miracles & pour ses martyrs, est sa sépulture en memoire par tout le monde.

CHAPITRE LXXVI.

Comme la trahison fut comprise par Ganelon, & de la mort des Chretiens, & comme Ganelon est repris par l'Auteur.

EN Césarée il y avoit deux Rois fort puissans, nommés Marsarius & Bellegrandus, frères, qui furent envoyés par l'Amiral de Babylone en Espagne, lesquels étoient sous le Roi Charles, & lui faisoient grand signe d'amour, alloient pour obéir à ses commandemens; Charles voyant qu'ils n'étoient pas capables de tenir Seigneuries sous lui, à cause qu'ils n'étoient pas chrétiens; il leur manda par Ganelon, auquel il se fioit, qu'ils se fissent baptiser, & envoyassent tribut en signe de fidélité de leur pays; Ganelon y alla & leur fit le message. Et après qu'il eut beaucoup de paroles déceptoires avec eux, ils envoyèrent au

Roi Charles trente chevaux chargés d'or, d'argent & autres richesses, & quatre cents chevaux chargés de vin doux pour donner à boire aux gens de guerre, & aussi mille Sarrasins en bon point, le tout en signe d'amour & d'obéissance, & donnèrent à Ganelon vingt chevaux chargés d'or, de draps de soie & autres choses précieuses, moyennant qu'il trahiroit Charles & sa compagnie, si faire se pouvoit. Alors Ganelon, épris d'avarice, qui consomme toute la douceur, trahit son Prince pour avoir or ou argent; il fit pacte avec les Sarrasins pour trahir son Seigneur & les chrétiens, & jura de ne faillir à son entreprise. Mais je suis étonné de Ganelon qui fit trahison sans avoir cause ni sujet. O mauvais traître Ganelon! tu oublies ta naissance en faisant œuvre vilaine; tu étois riche & grand Seigneur, & pour avoir argent tu as trahi ton Maître; tu fus élus entre les autres pour aller aux Sarrasins, pour la confiance qu'on avoit en toi, & tu commets infidélité & noire trahison. D'où vient ton iniquité, sinon d'une fausse volonté plongée en l'abime d'avarice pour ton seigneur. Que t'avoit fait Roland, Olivier & les autres? si tu avois haine contre quelqu'un, pourquoi consentois-tu aux plaisirs innocens? n'y avoit-il personne que tu eusses en amour, quand à tous les chrétiens tu as été traître! Raison étoit-elle en toi, quand capitaine as été contre la foi? Que vaut la promesse que tu as faite? O fausse avarice! ardeur de concupiscence! celui-ci n'est pas le premier qui par toi est devenu rebelle, parquoi Adam fut à Dieu désobéissant, & la cité de Troie, cette grande ville fut mise en sujétion.

O le bon regard que fait la personne, de laisser la chose sans raison pour complaire au bon droit qui veut chose contraire à la nature! Toutefois Ganelon aimoit l'or, l'argent, le vin, les femmes & autres richesses.

Quand Charles les vit, il pensoit que tout fut fait en bonne équité. Les grands seigneurs bataillèrent, & prirent le vin pour eux, l'Empereur, l'or & l'argent, & les menus gens prirent les femmes des Sarrasins. L'Empereur donna consentement aux paroles de Ganelon, car il parloit si précipitamment & avec tant de persuasion, que Charles & tout son ost passèrent les portes de Césarée; car Ganelon lui fit entendre que les Rois susdits se vouloient faire chrétiens & jurer fidélité à l'Empereur. Et alors Charles transmit ses gens, & fit la dernière campagne; il avoit mis Roland, Olivier & les plus spécieux de ses Sujets avec mille combattans, & furent à Roncevaux. Alors Malfarius & Bellegrandus, selon le mauvais conseil de Ganelon, avec cinquante mille Sarrasins, furent se cacher dans un bois en attendant les Français, & y demeurèrent bien deux jours & deux nuits; ils divisèrent leurs gens en deux parties, & en la première vint mille Sarrasins, & l'avant-garde de Charles étoit de deux mille chrétiens, qui furent contraints de reculer, car depuis le matin jusqu'à Tierces, ils ne cessèrent de frapper dessus; parquoi les chrétiens furent lassés, & eurent besoin de repos, néanmoins ils burent de ce bon vin doux des sarrasins, après plusieurs qu'ils avoient amenés de France; parquoi c'étoit la volonté de Dieu qu'ils dussent mourir, afin que le martyre & passion fussent utiles à leur salut, & pour effacer leurs péchés; car aussitôt les trente mille sarrasins vinrent, qui firent la seconde bataille sur les Français, qui furent tous tués, excepté Roland, Baudoin & Thierry; les uns furent tués de lances, les autres écorchés tous vifs, les autres rôtis, les autres écartelés, & plusieurs autres empalés & tourmentés. Et quand la bataille fut finie, Ganelon étoit avec Charles & l'Archevêque Turpin, qui ne savoient rien de la trahison,

finon le traître qui les entretenoit tant que tout fut mort : De l'angoisse qu'en eut l'Empereur, il ne faut pas demander, car il manqua d'en mourir de chagrin.

CHAPITRE LXXVII.

De la mort du Roi Marfarius, & comme Roland fut martyrisé de quatre coups de lances, & après tous ses gens furent tués.

APrès la bataille faite, comme j'ai dit ci-devant, forte & cruelle, Roland, qui étoit fort fatigué, rencontra en son chemin un Sarrasin fier & orgueilleux, à l'entrée d'un bois, il le prit & l'attacha de quatre cordes bien étroitement, cependant sans lui faire nul mal ; puis monta sur un arbre des plus hauts pour voir plus à son aise l'ost des Sarrasins, & aussi des chrétiens qui s'en étoient enfuis, & vit une grande quantité de payens ; parquoi il sonna fortement de son cor d'ivoire ; alors vinrent à lui cent chrétiens bien montés & armés ; quand ils furent venus, il retourna au Sarrasin qu'il avoit lié à un arbre : & Roland tenoit son épée nue devant lui, en disant : Je te ferai mourir si tu ne me montres où est le Roi Marfarius, & que s'il lui montroit il lui sauveroit la vie ; le Sarrasin fut bien content, & jura qu'il le feroit volontiers pour sauver sa vie, & ainsi le mena avec lui jusqu'à ce qu'ils virent les Payens, & lui montra le Roi qui étoit monté sur un gros cheval roux, & autres enseignes certaines pour lui faire connoître ; & en ce point Roland avec confiance en Dieu, au nom de Jesus, entra en bataille, & entre les autres, il rencontra un Sarrasin d'une grandeur prodigieuse, auquel il donna un si grand coup de Durandal sur la tête, qu'il le fendit lui & son cheval, tellement que l'une des parties tomba à dextre, l'autre à senestre ;

Parquoi les Sarrasins furent si étonnés de la force de Roland, que tous se mirent à fuir. Alors le Roi Marfarius se trouva avec très-peu de monde. Roland le vit, & aussitôt vint à lui & le mit à mort. Mais les chevaliers chrétiens qui étoient avec Roland furent malheureusement tués en cette rencontre, excepté Baudoin & Thierry, qui de peur s'enfuirent au bois; mais après que Roland eut occis le Roi Marfarius, il fut tellement oppressé, qu'il fut navré mortellement de quatre lances, frappé de pierres, cassé & blessé de faux dards & de traits mortels, nonobstant ses blessures & contre la volonté des Sarrasins il s'échappa de la bataille, & se sauva le mieux qu'il put. Bellegrandus, frère de Marfarius, redoutant fort qu'aucun adjutoire ne lui vînt de la part des chrétiens, s'en retourna hâtivement en d'autres pays avec ses gens; & l'Empereur Charlemagne avoit passé la rivière de Roncevaux, ignorant comme tout s'étoit passé, & ce qu'on avoit fait.

FIN.